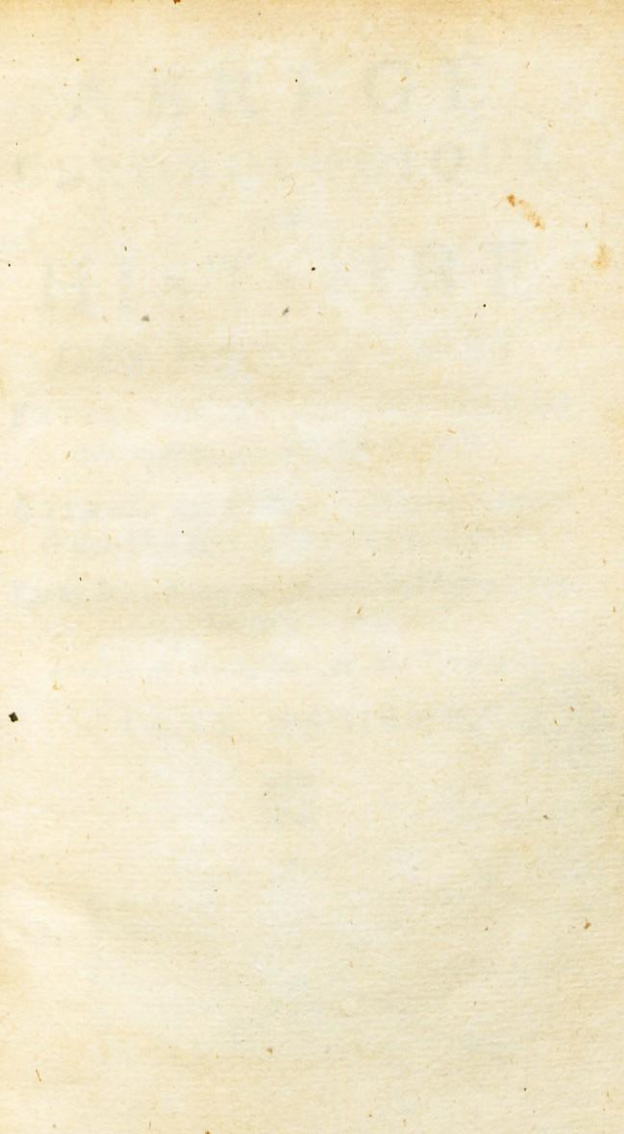




2741. I. G. g. 1. d.



1 1
A B R É G É
CHRONOLOGIQUE
O U
HISTOIRE
DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les
différentes parties du Monde ,

*EXTRAIT des Relations les plus exactes
& des Voyageurs les plus véridiques ,*

Par M. JEAN BARROW , Auteur du Dictionnaire
Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. T A R G E.

TOME ONZIEME.



A P A R I S ,



Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
DELORMEL, rue du Foin.
DESAINT, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Française.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ALBION

HISTORICAL

AND

GENERAL

DESCRIPTION

OF THE

STATE OF

NEW YORK

IN

1842

BY

JOHN





HISTOIRE

DES DÉCOUVERTES

*Faites par les Européens dans les
différentes parties du monde.*

SUITE DU VOYAGE
de Dom GEORGES JUAN & de
Dom ANTONIO DE ULLOA.

CHAPITRE V.

*Les Astronomes débarquent dans la baye
de Manta : Description de cette baye :
Pêches des Mantas : Ils arrivent à
Guiaquil , fondation de cette ville :
Sa Description : Incommodités de
la nouvelle ville : Des bâtimens :
Gouvernement civil : Gouvernement*
Tom. XI. A

2 DÉCOUVERTES

ecclésiastique : Des habitants : Température du climat : Habillement des femmes : Causes du peu de richesses de Guiaquil : Incommodités de l'hiver dans ce pays : Description du Cacaotier : Du fruit de cet arbre.

ULLOA. **T**OUTES choses étant préparées
 Chap. V. pour le départ des Astronomes, ils
 An. 1736. s'embarquerent à bord du S. Christo-
 Les Astro- phe, commandé par le Capitaine Dom
 nomes déba- Juan Manuel Morel, le 21 de Février
 quent dans la 1736, & le lendemain ils mirent à la
 baye de Man- voile ; mais n'ayant que très peu de
 ra. vent, & toujours variable, ils ne
 perdirent la terre de vue que le 26
 au soleil couchant. Le 9 de Mars,
 vers trois heures du matin, ils jet-
 terent l'ancre dans la baye de Manta,
 avec le dessein d'examiner cette côte,
 pour reconnoître si, en commençant
 leur premiere base dans une des plai-
 nes voisines de la mer, ils pourroient
 continuer leurs suites de triangles sur
 les montagnes jusques près de Quito.

En conséquence ils descendirent
 sur le rivage le 6 au soir, & se ren-
 dirent au village de Monte-Christo,
 environ à trois lieues de la côte, mais
 ils reconnurent bien-tôt qu'il étoit

impossible d'y faire aucunes opérations géométriques, parce que le pays étoit excessivement montagneux, & presque tout couvert d'arbres d'une hauteur prodigieuse; obstacle insurmontable pour leur projet. Ils se déterminèrent donc à poursuivre leur voyage jusqu'à Guiaquil, pour se rendre ensuite à Quito; mais Messieurs Bouguer & de la Condamine, jugeant qu'il seroit nécessaire de demeurer quelque temps à Guiaquil, parce que la saison n'étoit pas convenable pour aller avec les Mules de Gueranda aux montagnes, résolurent de s'y arrêter, & d'employer leur temps le plus avantageusement qu'il seroit possible, en déterminant le lieu où l'Equateur coupe la côte: en faisant des observations sur les longueurs du pendule, & sur d'autres objets aussi importants.

La Baye de Manta étoit autrefois remarquable par une pêche de perles très considérable, mais elle a été discontinuée depuis quelque temps, parce que les habitants n'ont pas assez d'intelligence pour acheter les Nègres qu'on y employe. Cette baye a pris probablement son nom de la

ULLOA.
Chap. V.
An. 1736.

Description
de cette baye,
Pêches des
Mantas.

4 DÉCOUVERTES

ULLOA.

Chap. V.

An. 1736.

grande quantité de Mantas qu'on y trouve ; les habitants Indiens étant particulièrement employés à la pêche de ce poisson , qu'ils salent & transportent dans les provinces intérieures. Les Européens admirent leur dextérité à cette sorte de pêche qu'ils font en jettant dans la mer une pièce de bois pareille à celles dont on se sert pour les balises , d'environ quinze ou dix-huit pieds de long , & de près d'un pied de diametre. Ce morceau de bois suffit pour soutenir le poids d'un filet qu'on met en travers sur une des extrémités , pendant qu'un Indien se tient debout sur l'autre. Sur ce bâtiment chancelant , il se met en mer à l'aide d'une seule rame , & s'avance environ à une demi-lieue , où il jette son filet. Un autre Indien le suit sur un pareil morceau de bois , prend le bout de la corde attachée à l'une des extrémités du filet , qui par ce moyen se trouve étendu dans la mer : les deux Indiens retournent vers la terre , où leurs camarades les attendent pour tirer le filet sur le rivage. Rien n'est plus étonnant que de voir la dextérité & l'agilité des Indiens pour entretenir l'équilibre sur ces bois roulants. L'agi-

tation de la mer les oblige de changer continuellement de situation, & de faire toutes sortes de mouvements de corps ; mais ce qui augmente encore la difficulté, c'est que l'Indien est obligé en même temps d'avoir attention à sa rame & à son filet pour le tirer vers la terre. Il arrive quelquefois, mais rarement, que les Indiens tombent de leurs pièces de bois, mais comme ils sont excellents nageurs, ils la regagnent bien-tôt, & en un instant ils se retrouvent dans leur première posture.

Le 13 de Mars, les Académiciens quitterent la baye de Manta, & cotoyerent le rivage jusqu'à l'Isle de la Plata. Le 18, ils jetterent l'ancre à l'embouchure de la riviere Tumbez, où ils demeurèrent jusqu'au 20, qu'ils remirent à la voile vers six heures du matin, & le 25 à cinq heures du soir ils débarquerent à Guiaquil.

Quoiqu'on n'ait rien de certain sur le temps de la fondation de Guiaquil, on regarde généralement cette ville comme la seconde d'origine Espagnole, tant dans la province de même nom que dans le Royaume du Pérou. Il paroît par d'anciens registres, con-

ULLOA.
Chap. V.

An. 1736.

Ils arrivent
à Guiaquil.

Fondation
de cette ville.

ULLOA.

Chap. V.

An. 1736.

servés dans les archives, qu'elle fut la première bâtie, après San-Miguel de Piura, fondée en 1532, & comme Lima, autrement nommée *Los Reyes*, ou Remac, fut fondé en 1534, ou suivant quelques autres en 1535; on peut mettre l'établissement de Guiaquil entre ces deux années. La splendeur que cette ville avoit acquise sous le premier Gouverneur Belalcazar ne fut pas de longue durée; elle souffrit plusieurs attaques furieuses, & fut ensuite entièrement détruite par les Indiens du voisinage, mais en 1537, elle fut rebâtie par le Capitaine François de Orellana. La première situation de Guiaquil étoit dans la baie de Charapoto, un peu au nord de l'endroit où est actuellement le village de Monte-Christo: mais on l'a mise depuis, où elle est à présent sur le rivage occidental de la rivière de même nom, à 2 degrés 11 minutes 21 secondes de latitude méridionale. Quand Orellana changea la première situation de cette ville, elle fut bâtie sur le penchant d'une montagne, nommée Cerriillo-Nerde, qu'on appelle présentement Ciudad-Vieja, ou la vieille ville. Les habitants se voyant resserrés d'un

côté par la montagne, & de l'autre par les ravins que les chutes d'eaux avoient formés, résolurent, sans abandonner entièrement la place, de construire la principale partie de la ville à la distance de cinq ou six cents toises, ce qui fut commencé en 1693 : mais pour conserver la communication avec l'ancienne, ils firent un pont de bois d'environ cent toises de long, ce qui les mit à couvert des inconvénients des ravins, & l'intervalle ayant été rempli par de petites maisons, l'ancienne & la nouvelle ville sont présentement réunies.

ULLOA.
Chap. V.

An. 1736.

Guiaquil est fort étendu, & occupe un espace de près d'une demi-lieue de longueur, sur le bord de la rivière, depuis la partie la plus basse de la vieille ville, jusqu'à la partie la plus élevée de la nouvelle ; mais la largeur n'est pas proportionnée, parce que chacun désire avoir sa maison près de la rivière, tant parce que la situation en est plus agréable, que pour jouir des vents rafraîchissants qu'on y recherche en été avec d'autant plus d'ardeur qu'ils sont très rares dans ce pays.

Sa description.

Toutes les maisons des deux villes

ULLOA.

Chap. V.

An. 1736.

font construites en bois ; il y en a beaucoup de couvertes en tuile , mais la plus grande partie de celles de la vieille ville ne sont couvertes que de chaume : cependant pour prévenir les accidents du feu qui y a fait de grands ravages en diverses occasions , il est présentement défendu d'employer ces sortes de couvertures. Plusieurs de ces embrasements sont arrivés par la méchanceté des Nègres , qui , pour se venger de quelques punitions que leurs maîtres leur avoient fait souffrir , ont jetté pendant la nuit du feu sur ces toits , ce qui a ruiné non-seulement les objets immédiats de leur vengeance , mais encore la plus grande partie des habitants.

Quoique les maisons , comme nous l'avons dit , soient toutes bâties en bois , elles sont en général grandes & belles : elles n'ont qu'un seul étage : le derriere du raiz de chauffée sert de magasin , & sur le devant on voit des boutiques de toutes especes , avec de grands portiques qui servent de passage durant l'hiver , parce que les autres parties des rues sont absolument impraticables.

Pour se mieux garantir du feu , que

les habitants ont tant de raison de craindre, les cuisines sont à douze ou quinze pas des maisons, auxquelles elles communiquent par le moyen de longues galeries ouvertes, qui ressemblent à des ponts; mais ces galeries sont bâties si légèrement que sur la moindre apparence de feu à la cuisine, on les démolit en un instant, & la maison est garantie. Les personnes distinguées ou riches habitent les appartements hauts, & on laisse les chambres basses pour les étrangers, qui y vont trafiquer, ou qui passent par cette ville avec leurs marchandises.

ULLOA.

Chap. V.

An. 1736.

En hiver, il n'est pas possible de traverser à pied ni à cheval le terrain sur lequel est bâti la nouvelle ville, ni les savannahs qui sont dans le voisinage, d'autant que le sol n'est qu'une espèce de craye spongieuse si unie, qu'il n'y a aucun écoulement pour les eaux, & que dès les premières pluies, tout ce terrain n'est plus qu'un borbier continuel. Aussi depuis le commencement des pluies jusqu'à la fin de l'hiver, on ne peut passer dans les endroits qui ne sont pas couverts par les portiques, autrement que sur de

Incommo-
dités de la nou-
velle ville.

U L L O A.
Chap. V.

An. 1736.

larges planches qu'on jette d'un endroit à l'autre : mais elles deviennent bien-tôt très glissantes , & l'on tombe fréquemment dans le borbier. Le retour de l'été fait évaporer promptement les eaux , & le terrain est bien-tôt desséché : mais l'ancienne ville n'a pas ces défavantages , parce qu'elle est bâtie sur un fonds de gravier , toujours solide. Guiaquil est défendu par trois forts , dont il y en a deux sur la rivière près de la ville , & le troisième , qui est derrière , sert à garder l'entrée du ravin. Ils sont construits suivant la méthode moderne de fortifier , mais avant qu'on les eût élevés , il n'y avoit qu'une plate-forme , qui est toujours demeurée dans la vieille ville. Ces forts sont bâtis de grandes pièces d'un bois très dur , dont on a aussi formé différentes palissades , & il a l'avantage de conserver cette dureté tant sous les eaux que dans la boue , ce qui est très bon pour le pays , & pour l'usage auquel on l'applique. Avant qu'on eût élevé ces fortifications , Guiaquil fut pris par des Corsaires Européens en 1686 & en 1709 : mais les derniers durent leur succès à la trahison d'un Mulâtre

qui, pour se venger de quelques particuliers, conduisit les ennemis par une ruelle détournée, dont on ne se méfioit pas, enforte que les habitants étant surpris ne purent se mettre en défense.

ULLOA.
Chap. V.
An. 1736.

Tous les couvents & toutes les Eglises sont de bois, excepté dans l'ancienne ville où celle de San-Domingo est de pierre, parce que la solidité du terrain dans cette partie est suffisante pour soutenir des bâtimens de cette espece. Dans la nouvelle ville, outre l'Eglise paroissiale, il y a les couvents des Augustins & des Franciscains, avec le college des Jésuites : mais les membres de ces communautés sont en petit nombre, à cause de leur peu de revenu. Il y a aussi un hôpital, où l'on ne trouve d'autres secours que celui du logement.

Des bâtimens,

La ville & sa juridiction sont soumises au Corréidor, qui est nommé par le Roi, & qui change tous les cinq ans. Quoiqu'il soit subordonné au Président & à l'audience de Quito, il nomme des Lieutenants dans les différens départemens de sa juridiction, & pour la police & le gouvernement civil, Guiaquil a des Alcaldes & des

Gouvernement civil,

ULLOA.

Chap. V.

An. 1736.

Regidors ordinaires. Les revenus sont administrés par un Trésorier & par un Directeur, qui reçoivent les tributs des Indiens, les droits sur les marchandises d'importation & d'exportation, & les taxes sur les denrées qui y sont consommées, ou qui ne sont que passer.

Gouvernement ecclésiastique.

Pour le gouvernement ecclésiastique, il y a un Grand-Vicaire de l'Evêque de Quito, qui ordinairement est aussi Curé de la ville. Guiaquil à proportion de sa grandeur, contient autant d'habitants qu'aucune autre ville de toute l'Amérique, & l'affluence continuelle des étrangers qui y sont attirés par le commerce, contribue beaucoup à en augmenter le nombre, qu'on évalue à vingt mille personnes. La plus grande partie des meilleures familles sont des Européens, qui s'y sont mariés: il y a aussi quelques riches Créoles, & les autres habitants sont des différentes Castes que nous avons fait connoître, en parlant des autres villes.

Des habitants.

Les habitants en état de porter les armes, sont partagés en compagnies de milice, suivant leur rang & leur Caste, afin d'être en état de défendre

leur ville & leurs biens dans l'occasion. L'une de ces compagnies, entièrement composée d'Européens, & qu'on nomme la Compagnie étrangère, est la plus nombreuse, & celle qui a le plus d'apparence dans toute cette milice. Sans aucun égard pour les différences qui peuvent naître de leurs richesses ou de leur état civil, ils se mettent sous les armes, & rendent l'obéissance convenable à leurs Officiers, qu'ils choisissent eux-mêmes de leur propre corps, particulièrement entre ceux qui ont servi en Europe, & qui sont par conséquent les plus expérimentés dans l'art militaire. Le Corrégidor est le Commandant en chef, & il a sous lui un Colonel & un Major pour discipliner les autres compagnies.

Quoique la chaleur de Guiaquil soit égale à celle de Panama & de Carthagene, le climat en est remarquable par la couleur particulière à l'espèce humaine. Un Auteur a donné à ce canton le nom de Pays-bas équinoctiaux, à cause de la ressemblance qu'il a avec les Pays-bas d'Europe; mais il mérite encore le même nom par cette singularité, que tous

ULLOA.

Chap. V.

An. 1736.

Température
du climat.

ULLOA.
Chap. V.
An. 1736.

les naturels, excepté ceux qui viennent d'un mélange de diverses races, ont des couleurs fraîches & de si beaux traits qu'ils surpassent tous les habitants de la province de Quito, & même de tout le Pérou. On remarque particulièrement deux phénomènes qu'on n'a pas encore bien expliqués : l'un que malgré la chaleur du climat, les naturels ne sont pas de couleur tannée : l'autre, que quoique les Espagnols n'aient pas en général une aussi belle carnation que les autres nations septentrionales, les enfants qui naissent à Guiaquil de meres Espagnoles y ont une très belle peau. Quelques-uns en attribuent la cause aux vapeurs qui s'élèvent de la rivière voisine, mais cette raison n'est nullement satisfaisante, puisque d'autres villes jouissent du même avantage, sans que le teint des habitants en reçoive aucun changement, au lieu que dans celle-ci les beaux teints sont les plus communs, & que les enfants y ont ordinairement les cheveux & les sourcils clairs, avec un très beau visage.

Outre ces avantages, dont il semble que la nature ait voulu favoriser

les habitants de Guiaquil, ils sont en général très bienfaits & ont beaucoup de politesse; aussi plusieurs Européens, qui n'avoient dessein que d'y séjourner très peu de temps, s'y sont mariés & établis, sans y avoir été attirés par la fortune immense des femmes qu'ils ont épousées, comme dans les autres villes du même pays, puisque les habitants de Guiaquil ne sont nullement renommés pour leurs richesses.

L'habillement des femmes de Guiaquil ressemble beaucoup à celui des femmes de Panama, excepté quand elles vont faire des visites, ou quand elles en reçoivent. Aulieu du Pollera, elles portent un faldellin, qui n'est pas plus long que le Pollera, mais il est ouvert par-devant: les côtés croisent l'un sur l'autre, & il est chargé d'ornemens avec profusion. Il est garni de falbalas d'une étoffe plus riche, qui ont près d'un pied & demi de large, & bordés de belles dentelles, ou de franges d'or, ou de rubans, disposés avec tant d'élégance, que cet ajustement est extrêmement riche & noble. Quand elles sortent sans voile, elles portent un mantelet léger de couleur brune, bordé de larges bandes de

ULLOA.

Chap. V.

An. 1736.

Habillement
des femmes.

ULLOA.

Chap. V.

An. 1736.

velours noir, mais sans dentelles ni autres ornements. Outre les colliers & les bracelets, elles ont aussi des rofaires ou chapelets aussi riches qu'à Panama, & non-seulement elles chargent leurs oreilles de pendants, de brillants, mais elles y joignent des touffes de soye noire, environ de la grosseur d'une aveline, si remplies de joyaux que l'éclat en est éblouissant.

Causes du
peu de richesses de Guayaquil.

A juger de cette ville par son commerce, un étranger la croiroit beaucoup plus riche qu'elle ne l'est réellement. Cette médiocrité vient en partie des deux pillages qu'elle a soufferts, & en partie des incendies qui l'ont totalement ruinée. Quoique les maisons ne soient que de bois, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, & qu'il ne coûte que la peine de le couper, & de le conduire à la ville; cependant les frais d'une maison un peu apparente montent jusqu'à quinze ou vingt mille écus, parce que le salaire des ouvriers y est d'un prix excessif, & que le fer s'y vend très cher. Les Européens, quand ils ont fait une fortune honnête en cette ville, & qu'ils n'ont pas de biens-fonds qui les y retiennent, se retirent à Lima, ou

dans quelque autre ville du Pérou, afin de pouvoir faire valoir leur bien avec plus de sûreté.

ULLOA.
Chap. V.

An. 1736.

A Guïaquil, l'hiver commence dans le mois de Décembre, quelquefois dès les premiers jours, d'autrefois au milieu ou à la fin, & dure jusqu'au mois d'Avril ou de Mai. Pendant cette saison, il semble que les éléments, les insectes, & toutes sortes de vermines se soient ligués contre l'espèce humaine. La chaleur est excessive, la pluie tombe jour & nuit, accompagnée de fréquents & furieux orages, de tonnerres & d'éclairs, en sorte que tout paroît conspirer à jeter l'effroi dans l'ame des habitants. La rivière de même nom, & toutes celles qu'elle reçoit dans son cours, se débordent & mettent tout le plat pays sous les eaux. Lorsque le calme dure quelque temps, ils soupirent après les vents rafraîchissants, & des légions innombrables d'insectes & de vermineux infestent l'air & le terrain, de façon à ne pouvoir presque les supporter.

Incommodités de l'hiver dans ce pays.

On trouve dans ce pays un grand nombre de Cacaotiers, qui en général ont dix-huit à vingt pieds de hauteur. Cet arbre pousse quatre ou cinq

Description
du Cacaotier.

ULLOA,

Chap. V.

An. 1736.

tiges dès la terre, suivant le plus ou le moins de force de la racine qui les produit : ces tiges ont ordinairement quatre à cinq pouces de diamètre ; mais la première pousse vient dans une direction oblique, en sorte que les branches s'étendent de toutes parts séparément les unes des autres. La feuille a quatre ou cinq pouces de long, & trois ou quatre de large. Elle est fort unie, douce, & se termine en pointe, comme celle de l'Oranger de la Chine ; mais la couleur en est différente : le Cacaotier qui a beaucoup moins de feuilles, est d'un verd obscur, & n'a rien de semblable à l'éclat de l'Oranger. Les gouffes qui contiennent le Cacao sont attachées aux tiges, de même qu'aux menues branches. Elles commencent par une fleur blanche qui n'est pas fort large, & dont les pistilles contiennent l'embryon de la gouffe, qui croît jusqu'à la longueur de six ou sept pouces, sur quatre ou cinq de large, & ressemble assés par la forme à un Concombre. Elle est canellée suivant sa longueur, mais plus profondément que le Concombre. Ces gouffes n'ont pas toujours les mêmes dimensions, & ne sont pas propor-

tionnées à la tige & aux branches sur lesquelles elles viennent en forme d'excroissance : quelques-unes sont beaucoup plus petites, & il n'est pas extraordinaire d'en voir une de la plus petite taille sur le tronc, pendant qu'on en trouve une autre d'une grosseur extraordinaire à l'extrémité d'une des plus petites branches ; mais il faut remarquer que quand deux gouffes se touchent, l'une attire tout le suc nourricier, & croît aux dépens de l'autre.

Tant que la gouffe croît, elle est toujours de couleur verte, à peu près comme celle de la feuille ; mais quand elle arrive à maturité, elle devient peu-à-peu de couleur jaune. La peau, ou coquille qui la couvre est mince, unie & claire. Quand le fruit est parfaitement mûr, on le cueille & on le coupe par tranches : la chair en est blanche & pleine de jus, avec de petits grains rangés régulièrement. Ils n'ont pas alors beaucoup plus de consistance que le reste de la chair ; ils sont seulement plus blancs, & renfermés dans une membrane très fine, remplie d'une liqueur semblable à du lait, mais transparente & un peu visqueuse.

ULLOA.

Chap. V.

AN. 1736.

Du fruit de
cet arbre.

ULLOA.

Chap. V.

An. 1736.

se : on le mange alors de même que les autres fruits. Le goût est doux , tirant un peu sur l'acide ; mais on prétend dans le pays que ce fruit occasionne des fièvres. La couleur jaune de la gousse indique que le cacao commence à se nourrir de sa propre substance pour acquérir plus de consistance. Alors les grains commencent à se remplir , la couleur brillante se ternit peu-à-peu , jusqu'à ce que ces grains soient parvenus à leur maturité ; & quand le jaune est entièrement changé en brun obscur , c'est une indication qu'il est temps de cueillir le cacao. On trouve alors la peau d'environ deux lignes d'épaisseur , & chacun des grains est renfermé dans un compartiment , formé par les membranes transversales de la gousse. Quand le fruit est cueilli , on l'ouvre pour en tirer les grains , qu'on met sécher à l'air sur des peaux destinées à cet usage , ou plus ordinairement sur des feuilles de Vijahuas. Quand ils sont bien secs , on les met dans des sacs de cuir pour les porter aux marchés , & on les vend par charges dont chacune pèse quatre - ving - une livres. Le prix de cette marchandise

varie beaucoup ; quelquefois la charge ne coûte que sept ou huit réales , quoique la dépense pour les recueillir excède ce prix ; mais en général on la vend quinze ou vingt francs , & elle augmente beaucoup dans le temps où la flotte vient à Guiaquil.

ULLOA.
Chap. V.

An. 1736.

Le cacaotier donne du fruit deux fois par an , en égale quantité , & aussi bon l'un que l'autre. On estime que dans la juridiction de Guiaquil on en recueille tous les ans au moins cinquante mille charges. Cet arbre se plaît tellement dans l'eau , qu'il faut que le terrain où il est planté devienne comme un borbier ; & s'il manque d'humidité , il périt en peu de temps. Il faut aussi avoir attention de le planter à l'ombre , ou au moins de façon qu'il soit garanti des rayons perpendiculaires du soleil ; on le met ordinairement près de quelques grands arbres à l'ombre desquels il croît & fleurit. Il n'y a aucun terroir plus propre à la culture des cacaotiers que celui de Guiaquil , dont le canton est presque tout en savannhas ou larges plaines couvertes d'eau en hiver , & arrosées par des canaux durant l'été , avec beaucoup de grands ar-

CHAPITRE VI.

Distance par eau de Guiaquil à la douane de Babahoyo : Temps qu'on emploie à cette navigation : Largeur de la rivière de Guiaquil : Beauté des bords de cette rivière : Matériaux & construction des maisons de campagne : Quels appartements on y occupe : Adresse des habitants à conduire leurs canots : Description des Baïzas ou Radeaux : Leur usage : Leur construction : Charges qu'ils peuvent porter : Manière de les conduire : Abondance de poisson dans la rivière de Guiaquil : Péches des Indiens : Des Alligators ou Caïmans : Leurs pontes , & comment ils éclosent : Description des Gallinazos : Voracité des Alligators : Comment on les détruit.

Distance
par eau de
Guiaquil à la
Douane de
Babahoyo.

LA partie navigable de la rivière de Guiaquil s'étend depuis la ville jusqu'à la douane de Babahoyo ,

qui est le lieu du déchargement pour les marchandises. Ceux qui ont longtemps fréquenté ce pays ont partagé cette distance en vingt portées suivant les différentes sinuosités de la rivière, qui est fort tortueuse ; mais en comptant jusqu'à Caracol où l'on débarque en hiver, il y a vingt-quatre portées, dont la plus longue, qui est la troisième en venant de la ville, peut avoir environ deux lieues & demie d'étendue. Les autres n'ont pas plus d'une lieue ; en sorte qu'en mesurant la distance par eau de Guiaquil à la douane, on trouvera vingt-quatre lieues & demie, & jusqu'à Caracol, vingt-huit & demie.

On est plus ou moins long-temps à faire ce voyage, suivant la différence des saisons, & suivant le bâtiment dont on fait usage. En hiver un chata emploie ordinairement huit jours de Guiaquil à Caracol en remontant la rivière, au lieu qu'il ne faut que deux jours pour descendre de Caracol à Guiaquil. En été un canot léger remonte en trois marées, & descend en moins de deux. Il en est de même à proportion pour tous

ULLOA.
Chap. VI.
An. 1736.

Temps qu'on
emploie à
cette navigation.

U L L O A .
Chap. VI. les autres bâtimens, qui emploient
An. 1736. beaucoup plus de temps à cause du
courant de la riviere, à remonter
qu'à descendre.

La distance de Guiaquil à Isla-Verde, située à l'embouchure de la riviere, dans la baie de Puna, est estimée par les Pilotes d'environ huit lieues : elle est partagée comme l'autre partie en portées ; & l'on compte trois lieues d'Isla-Verde à Puna. Ainsi toute la distance de Caracol, où l'on remonte le plus haut dans la riviere, jusqu'à Puna est de trente-sept lieues & demie.

Largeur de
la riviere de
Guiaquil.

L'embouchure de la riviere à Isla-Verde est d'une lieue de longueur, & elle a même quelque chose de plus à Guiaquil ; mais elle est plus étroite au dessus, où elle se trouve resserrée par les montagnes, & forme diverses criques, ou anses.

En été la marée monte jusqu'à la douane, retient la vitesse du courant, & par conséquent fait enfler la riviere ; mais en hiver, le courant étant plus fort & plus rapide, on ne remarque l'accroissement de l'eau que dans les portées voisines de Guiaquil ; & il arrive toujours trois ou quatre fois

fois par an que par la grande vitesse du courant les marées sont imperceptibles.

ULLOA.
Chap. VI.

An. 1736.

La principale cause du gonflement de la riviere vient des torrents qui tombent des Cordillieres. Quoique les pluies soient fréquentes, la plus grande partie des eaux qu'elles fournissent est reçue dans les lacs, ou s'arrête dans les plaines, en sorte que l'accroissement de la riviere paroît venir entièrement de celles qui descendent des montagnes.

Les bords de cette riviere, de même que ceux des anses & des canaux, sont ornés de maisons de campagne, & des cabanes du menu peuple de toutes les castes, qui y trouve toute la commodité nécessaire pour la pêche & pour l'agriculture. Les espaces intermédiaires sont remplis de halliers si bien variés, qu'il seroit très difficile à l'art d'imiter les beautés des paysages qui y sont formés par la nature.

Beauté des
bords de cette
riviere.

Les roseaux, ou cannes sont les principaux matériaux & les plus communs dont on se sert pour les bâtimens près de ces rivières. On en fait usage pour toutes les parties intérieures

Matériaux
& construc-
tion des mai-
sons de cam-
pagne.

ULL O A.

Chap. VI.

An. 1736.

res , telles que les murs , les planchers , & les rampes des escaliers. Toute la différence qu'on trouve dans les plus grandes maisons , est que quelques-unes des principales pieces sont de bois. Pour bâtir , on commence par enfoncer en terre huit , dix ou douze pieces de bois , plus ou moins , suivant l'étendue de la maison ; elles sont fourchues par l'extrémité supérieure , & d'une hauteur convenable , parce que tous les appartements sont au premier étage , & qu'on ne fait aucun logement au raiz de chauffée. On pose des poutres en travers sur ces poteaux fourchus , à la hauteur de douze ou quinze pieds de terre. Sur ces poutres on dispose les cannes , de façon qu'elles forment comme un rang de folives , qui servent à porter un plancher de semblables cannes , lesquelles ont un pied & demi de largeur ; ce qui est aussi beau & aussi solide qu'un plancher en bois. Les distributions des différentes pieces sont de la même matiere ; mais les murs extérieurs sont ordinairement treillisés pour donner un libre passage à l'air. Dans les grandes maisons , les principales poutres sont de bois , les so-

liveaux de cannes, avec d'autres plus petites qui les traversent, & l'on met par-dessus tout des feuilles de vijahua. Ainsi une maison se construit à peu de frais, quoiqu'elle contienne toutes les commodités nécessaires. Pour les pauvres gens, le travail d'un seul homme suffit à leur former une habitation : il se rend dans un petit canot à une anse ; coupe dans le bois le plus proche autant de cannes, de vijahuas, & de Béjucos qu'il en a besoin ; apporte le tout sur le rivage ; fait un balza ou train, sur lequel il charge ses autres matériaux, & descend la rivière, jusqu'à l'endroit où il veut élever sa cabane. Il commence ensuite son ouvrage, en attachant avec des béjucos les parties qui sont ordinairement chevillées, & en peu de jours il a fini son bâtiment. Quelques-unes de ces cabanes ont autant d'étendue que les maisons de bois

Dans toutes ces maisons, de même que dans celles de la plus grande partie de la Jurisdiction de Guiaquil, le dessous est entièrement ouvert, & exposé à tous les vents sans aucun mur, ni clôture, à l'exception des poteaux qui portent le bâtiment. On

U L L O A.
Chap. VI.
An. 1736.
Quels appare-
tements on
occupe,

ULLOA.

Chap. VI.

An. 1736

les dispose ainsi parce que quelque dépense qu'on pût faire pour les raiz de chauffée, ils ne feroient jamais d'aucun usage en hiver, où tout le pays n'est qu'un boubier continu. Cependant en quelques endroits qui ne sont pas exposés aux inondations, il y a des pieces par bas, avec des murs & des distributions, comme dans les autres appartements.

Adresse des
habitants à
conduire
leurs canots

Tous les habitants ont des canots pour passer d'une maison à une autre; & ils sont si adroits à les conduire, qu'une petite fille se met seule dans un de ces esquifs, quoiqu'il soit si léger & si petit que quelqu'un moins adroit le renverseroit seulement en y marchant. Elle s'en sert à traverser les courants les plus rapides, ce qu'un bon marinier, qui n'y feroit pas habitué, ne pourroit faire qu'avec beaucoup de difficulté.

Les pluies continuelles de l'hiver, & la légereté des matériaux dont les maisons sont construites, obligent de les réparer tous les étés, & il faut rebâtir entierement chaque année celles des pauvres gens, qui sont les plus basses, particulièrement les parties formées de cannes, de bėjucos

& de vijahuas ; mais les poteaux qui servent de fondemens demeurent toujours sur pied , & en état de recevoir de nouveaux matériaux.

ULLOA.
Chap. VI.
An. 1736.

Les bâtimens dont on se sert sur cette riviere sont les chatas , les canots , & les balzas ou radeaux , dont le nom fait connoître la nature , sans enseigner la méthode de les construire , que ces Indiens ignorants dans les arts & dans les sciences ont apprise par le besoin.

Ces balzas , qu'ils appellent Jangadas , sont composés de cinq , sept ou neuf fortes pieces d'un bois nommé Balza , mais que les Indiens de Darien appellent Puero , & qui paroît être le Ferula des Latins , dont parle Columelle. Ce bois est blanc , doux , & si léger , qu'un enfant peut aisément en porter une piece de douze ou quinze pieds de long , & d'un pied de diametre.

Description
des Balzas ,
ou Radeaux.

Non-seulement on se sert des balzas sur les rivieres , mais aussi pour de petits voyages sur mer , & quelquefois on les conduit jusqu'à Païta. Comme les dimensions ne sont pas toujours les mêmes , on les emploie aussi à différens usages. Quelques-uns ser-

Leur usage.

ULLOA.

Chap. VI.

An. 1730.

vent pour la pêche ; d'autres pour transporter des marchandises de toutes les especes de la douane à Guiaquil , & de cette ville à Puna , au fait de Tumbez & à Paita. Il y en a de plus ornés & d'une construction plus élégante , qui servent à transporter les familles dans leurs terres & dans leurs maisons de campagne. Ils ne reçoivent aucune agitation sur les rivières , & l'on y trouve les mêmes commodités que dans les maisons , comme on en peut juger par leur grandeur , qui donne la place suffisante pour y faire toutes les dispositions convenables. Les pieces de bois dont on les construit ont douze ou treize toises de longueur , & environ deux pieds , ou deux pieds & demi de diametre , en sorte que les neuf forment un plancher de vingt à vingt-quatre pieds de large. On peut juger à proportion , de la grandeur de ceux qui n'ont que sept pieces de bois , & ainsi des autres.

Leur construction.

Ces pieces ou poutres sont attachées ou liées ensemble par des bécucos , avec tant de solidité qu'au moyen des autres pieces qui sont mises en travers aux deux extrémités ,

& aussi fortement attachées, ces balzas résistent à la rapidité des courants, dans les voyages à la côte de Tumbes & de Paita. Les Indiens les construisent avec tant de soin, que jamais ils ne se lâchent, malgré l'agitation continuelle qu'ils éprouvent : cependant il est arrivé quelquefois que par leur négligence à examiner la qualité des bėjucos, ils se sont brisés ou pouris, & qu'il en auroit fallu mettre d'autres, faute de quoi l'on a eu quelques exemples de balzas qui se sont séparés dans le mauvais temps ; ce qui a fait perdre les marchandises & les passagers qui étoient dessus. A l'égard des Indiens ils ne manquent jamais de se réfugier sur une des poutres, qui suffit pour les conduire au port le plus prochain.

La plus forte poutre de celles qui composent le balza, est toujours un peu plus longue que celles qu'on place à côté : on attache de part & d'autre celles qui suivent, & ainsi de suite jusqu'à ce que tout le balza soit formé ; en sorte que la principale piece est au milieu, & que le nombre des poutres est toujours impair. Les plus forts balzas portent or-

ULLOA.

Chap. VI.

An. 1736.

Charges
qu'ils peu-
vent porter.

ULLOA.

Chap. VI.

An. 1736.

dinairement quatre à cinq cents quintaux, sans que les marchandises puissent être endommagées par la proximité de l'eau, parce que le balza suivant toujours le mouvement de la mer, les vagues ne peuvent jamais monter dessus, & l'eau ne peut s'introduire entre les poutres.

Maniere de
les conduire.

Jusqu'à présent nous n'avons parlé que de la construction & des usages des balzas; mais la plus grande singularité de ces machines flottantes, c'est qu'elles vont à la voile, qu'on les peut virer & manoeuvrer aussi bien par les vents contraires que les vaisseaux qui ont une quille, & qu'elles ne dérivent que très peu. Ces avantages viennent de ce qu'au lieu de gouvernail, on les conduit par le moyen de quelques petits radeaux de trois ou quatre toises de long, & d'une demi-toise de large, nommés Guares, qu'on place verticalement à l'avant & à l'arrière entre les principales poutres; en sorte qu'en enfonçant les uns plus profondément dans l'eau, & en élevant les autres, on peut porter en arrière, ferrer le vent, revirer, avancer, & faire tous les autres mouvements d'un bâ-

timent régulier ; méthode absolument inconnue aux nations les plus intelligentes de l'Europe. Les Indiens en connoissent seulement le mécanisme ; mais leurs esprits n'étant pas cultivés par la science , ils ne pourroient rendre aucune raison de toutes leurs opérations. Si cette méthode avoit été plutôt connue en Europe , elle auroit servi à éviter un grand nombre de naufrages , & sauvé beaucoup de vies très précieuses.

Nous avons déjà remarqué que cette rivière , & les anes qu'elle forme sont remplies de beaucoup de poisson ; ce qui donne en certains temps de l'année assez d'occupation aux Indiens & aux Mulâtres qui en habitent les bords. Ils commencent à faire leurs préparatifs vers la fin de l'été , quand ils ont semé & recueilli les fruits de leurs petites fermes. Tous ces préparatifs consistent à examiner les balzas , à leur faire les réparations nécessaires , & à leur donner une nouvelle couverture de feuilles de vijahua. Ils mettent dessus une quantité suffisant de sel , de harpons & de dards , avec du maïs , du plantain & du bœuf séché pour leurs pro-

ULLOA.
Chap. VI.
An. 1736.

Abondance
du poisson
dans la rivière
de Guayaquil.

ULLOA.
Chap. VI.
An. 1736.

visions. Quand tout est ainsi disposé, ils mettent aussi leurs canots sur les balzas, & y montent avec leurs familles, & les petits meubles qu'ils possèdent. A l'égard des bestiaux & des chevaux, dont ils ont en petite quantité, ils les envoient pour hiverner dans les montagnes.

Ils se rendent ensuite à l'entrée de quelque anse, où ils espèrent prendre beaucoup de poisson; & ils y demeurent tout le temps de la pêche, à moins qu'ils ne soient trompés dans leur attente, & qu'ils ne se trouvent obligés d'aller à une autre. Quand ils en ont pris la quantité qu'ils jugent suffisante, ils retournent à leurs habitations; mais ils ont toujours soin d'emporter avec eux des feuilles de vijahua, des bėjucos & des cannes, pour faire les réparations nécessaires.

Pêches des
Indiens.

Voici quelle est leur manière de pêcher. Ils amarrent leurs balzas à l'embouchure de l'anse; se mettent dans leurs canots, avec quelques lances & quelques harpons. Quand ils voient un poisson, ils s'avancent vers lui, jusqu'à ce qu'ils soient à une distance convenable, & dardent leurs lances avec tant de dextérité qu'il est

très rare qu'ils le manquent. Si l'endroit abonde en poisson, ils en prennent la charge de leur canot en trois ou quatre heures, & retournent ensuite au balza pour vuidier & saler ce qu'ils ont pris. Quelquefois, particulièrement dans les endroits où l'anse forme comme un étang, ils se servent d'une herbe, nommée Barbasco, qu'ils mâchent en la mêlant avec quelque appas, & la répandent dans l'eau. Le jus de cette herbe est si fort, que lorsqu'un poisson en a avalé, en si petite quantité que ce soit, il devient comme ivre, & flotte à la surface de l'eau; en sorte que l'Indien n'a que la peine de le prendre. Ce jus fait périr sur le champ les petits poissons; les plus gros sont quelque temps à revenir dans leur état naturel, & même ils meurent promptement quand ils en ont avalé une trop grande quantité. On pourroit croire que des poissons pris par cette méthode seroient nuisibles à la santé; mais l'expérience a prouvé le contraire, & les hommes les plus craintifs ne se font aucune peine d'en manger. On pêche aussi avec des filets; mais alors

ULLOA.
Chap. VI.

An. 1736.

ULLOA. on forme des compagnies pour s'ai-
 Chap. VI. der réciproquement.

An. 1736.

Des Alliga-
 30 rs ou Cai-
 ans.

La multiplication des poissons dans cette riviere est beaucoup empêchée par le nombre prodigieux d'alligators, ou caïmans, animaux amphibies qui habitent les rivières & les plaines voisines, mais qui ne s'éloignent que rarement des rivages. Quand ils sont las de prendre des poissons, ils sortent de l'eau pour se chauffer au soleil; & ils ressemblent moins alors à des créatures vivantes qu'à des morceaux de bois pourris que les courants jettent quelquefois sur les rivages: mais ils se plongent dans l'eau aussi-tôt qu'ils apperçoivent quelque barque ou quelque autre bâtiment. On en voit d'une taille si prodigieuse, qu'ils ont plus de quinze pieds de long. Quand ils se reposent sur les rivages, ils tiennent ouvertes leurs gueules monstrueuses pour y attirer les mosquittes, les mouches & d'autres insectes qu'ils dévorent en fermant leurs machoires. Malgré tout ce qu'on a écrit de la voracité de ces animaux, nos Académiciens virent par expérience qu'ils fuyoient les hommes, & qu'aussi-tôt

qu'ils en voyoient seulement un, U L L O A.
ils plongeotent dans la riviere. Tout Chap VI.
leur corps est couvert d'écailles im- An. 1736
pénétrables aux balles de mousquet,
à moins qu'on ne réussisse à les frap-
per dans le ventre, près les pates de
devant, le seul endroit où ils puis-
sent être blessés.

L'alligator est ovipare : la femelle Leur pontes
fait un grand trou dans le sable près & comment
le bord de la riviere, & elle y dé- ils éclosent
pose ses œufs, qui sont presque aussi
gros que ceux d'autruche, & blancs
comme des œufs de poule, mais beau-
coup plus solides. Elle en fait ordi-
nairement un cent, & demeure au
même endroit jusqu'à ce qu'elle les
ait tous déposés, ce qui dure un jour
ou deux. Elle les couvre de sable ;
& pour les mieux cacher, elle se
roule sur ce précieux dépôt jusqu'à
une distance considérable. Après cet-
te précaution, elle se retire dans l'eau
jusqu'à ce que par un instinct naturel,
elle connoisse qu'il est temps de dé-
livrer ses petits de leur prison : alors
elle revient sur le rivage, suivie du
mâle, creuse le sable, & brise les
œufs, mais avec tant d'attention qu'à
peine se trouve-t-il un seul petit qui

ULLOA.

Chap. VI.

An. 1736.

en soit endommagé, & l'on voit ramper autour d'elle comme un essaim de jeunes alligators. La femelle les porte dans l'eau ; mais le vigilant gallinazo, qui est un gros oiseau, très-commun dans ce pays, saisit cette occasion pour lui en enlever quelques-uns, & même l'alligator mâle, qui ne vient que pour en faire sa proie, lui en dévore plusieurs, jusqu'à ce que la femelle ait gagné la rivière avec le reste : elle-même mange tous ceux qui tombent de son dos, ou qui ne peuvent nager ; en sorte que d'une portée aussi formidable, il n'en reste heureusement que quatre ou cinq.

Description
des gallina-
zos.

Le gallinazo est l'ennemi le plus redoutable des alligators, ou plutôt, il est excessivement friand de leurs œufs, & emploie toute son adresse à pouvoir les découvrir. Ces oiseaux pendant tout l'été guettent les femelles, parce que c'est la saison où elles font leurs œufs, & que le sable alors n'est point couvert d'eau sur les bords des rivières. Le gallinazo se perche sur quelque arbre, où il se cache entre les branches, & épie en silence l'alligator femelle, jusqu'à ce qu'elle

ait déposé ses œufs & se soit retirée, croyant les avoir si bien cachés qu'ils ne peuvent être découverts. Aussitôt qu'elle est dans l'eau le gallinazo tombe sur sa nichée, & avec son bec, ses griffes & ses ailes écarte le sable, & dévore les œufs, dont il ne laisse que les coquilles. Ce festin le dédommageroit amplement de sa longue patience, si une multitude d'autres gallinazos ne venoient de toutes parts partager le butin de celui qui a eu le bonheur d'en faire la découverte. Le lecteur remarque sans doute les moyens dont se sert la Providence pour diminuer le nombre de ces animaux destructeurs, non-seulement par l'âpreté des gallinazos, mais encore par celle des mâles eux-mêmes. Autrement, ni les rivières, ni les campagnes voisines ne pourroient les contenir, puisque malgré tant d'ennemis insatiables, il en reste un si grand nombre qu'on a peine à l'imaginer.

Ces alligators sont les plus grands destructeurs de poisson dans cette rivière, & ils en font leur nourriture la plus ordinaire. Ils emploient beaucoup d'adresse pour se satisfaire ;

ULLOA.

Chap. VI.

An. 1736.

Voracité
des Alliga-
tors,

ULLOA.

Chap. VI.

An. 1736.

ou dix qui forment , pour ainsi dire , une ligue se mettent à l'embauchure d'une riviere ou d'une anse , pendant que d'autres de la même confédération remontent très loin dans la riviere , après quoi ils chassent les poissons devant eux ; enforte qu'il n'en échappe presque aucun , de quelque grosseur qu'il soit. Les alligators qui ne peuvent manger dans l'eau , élèvent leurs têtes au dessus de la surface de la riviere , & peu-à-peu font sortir le poisson de leurs machoires , afin de le dévorer à leur aise. Quand ils sont rassasiés , ils se retirent pour se reposer sur le rivage.

Quand ils ne peuvent trouver des poissons pour satisfaire leur faim , ils entrent dans les prairies qui bordent la riviere , & dévorent les veaux & les poulins. Pour s'emparer plus facilement de leur proie , ils font leurs excursions pendant la nuit , afin de la surprendre endormie. On remarque aussi que les alligators qui ont commencé à manger de la chair , y prennent tant de goût qu'ils ne veulent plus de poisson , à moins qu'ils n'y soient forcés par la nécessité. Les exemples même ne sont que trop fréquents où

ces animaux se jettent sur l'espece humaine, particulièrement sur les enfants, qui par l'imprudence naturelle à la jeunesse sortent des maisons dans l'obscurité. Quoiqu'ils n'en soient pas éloignés, les voraces alligators ont la hardiesse de les attaquer, les saisissent dans leur gueulle, & pour se mettre à couvert contre le secours que peut attirer les cris de leurs victimes, ils ne manquent jamais à les emporter en diligence dans la riviere, où ces enfants sont bien-tôt noyés, & ils reviennent ensuite à la surface de l'eau pour les manger à leur aise.

Leur cruauté se fait encore ressentir quelquefois aux mariniers qui conduisent des chaloupes. Quand ils ont l'imprudence de s'endormir avec un bras ou une jambe sur le bord, l'animal qui s'en saisit entraîne aussi-tôt tout le corps dans la riviere. Les alligators qui ont ainsi mangé de la chair humaine, sont les plus dangereux de tous, & sont pour ainsi dire enflammés d'un desir ardent de renouveler un repas qui leur est si délicieux. Les habitants des cantons où ils abordent sont très industrieux à en faire des chasses & à les détruire. Pour y par-

ULLOA.

Chap. VI.

An. 1736.

Comment
on les dé-
truit.

ULLO A.

Chap. VI.

An. 1736.

venir, ils se servent particulièrement de cafonetes qui sont des pièces d'un bois dur, aiguës par les deux bouts, & auxquelles on joint pour appas les poûmons de quelque animal. On attache la cafonete au bout d'une fangle ou d'une grosse corde, dont l'autre extrémité est fortement liée au rivage. Quand l'alligator voit les poûmons flotter sur l'eau, il s'élance sur l'appas, & alors les deux pointes de bois entrent dans ses machoires, de façon qu'il ne peut ni ouvrir ni fermer la gueule. On le tire à terre, & il fait les plus violents efforts pour se dégager, pendant que les Indiens l'excitent comme un Taureau, parce qu'ils sçavent qu'ils ne courent d'autre danger que celui d'être renversés, s'il arrive que faute d'adresse ou d'agilité, ils se tiennent à sa portée.

Cet animal ressemble si bien au lézard qu'on lui en donne communément le nom dans ce pays. Cependant il y a quelque différence dans la forme de sa tête, qui est longue & menue vers l'extrémité, où elle diminue peu à peu comme un groin de cochon : quand il est dans l'eau, il la tient toujours élevée au-dessus de la surface,

ce qui prouve évidemment qu'il a ULLOA.
 besoin d'air pour respirer. Ses ma- Chap. VI.
 choires sont garnies de dents très An. 1766
 fortes & très pointues, auxquelles
 plusieurs Auteurs attribuent des ver-
 tus particulieres.

CHAPITRE VII.

*Voyage de Guiaquil à Caracol : Multi-
 tude prodigieuse de Mosquites : Suite
 du voyage des Astronomes : Activité
 des Indiens pour élever des huttes :
 Cascade de Mamarumi : Dangers de
 ce voyage : Remarque singulière sur
 un climat temperé : Difficultés que
 trouvent les Astronomes dans la mon-
 tagne de Saint-Antonio : Précipices
 qu'on rencontre sur cette route : Adresse
 étonnante des Mulets du pays : Temps
 les plus fâcheux pour faire ce voyage :
 Négligence excessive des habitants.*

A USSI-TOT que les Mathéma- Voyage de
 ticiens François & Espagnols Guiaquil à
 arriverent à Guiaquil, le Corréidor Caracol.
 dépêcha un messager au Magistrat de Multitude
 Guaranda, pour qu'il envoyât des prodigieuse
de Mosquites.

ULLOA. voitures au port de Caracol, afin de
 Chap. VII les transporter, eux & leur bagage par-
 An. 1736. dessus les montagnes. Le passage fut ju-
 gé absolument impraticable dans cette
 saison, ce qui les obligea de demeurer
 à Guiaquil jusqu'au retour de l'été ;
 alors on leur donna avis que les mu-
 lets envoyés par le Magistrat, étoient
 sur la route de Caracol, & ils s'em-
 barquerent le 3 de Mai à bord d'un
 grand Chata pour s'y rendre. La for-
 ce ordinaire du courant, & plusieurs
 accidents rendirent leur voyage sur
 la rivière si long, qu'ils n'arriverent
 à Caracol que le 11. On ne peut
 imaginer combien ils furent incom-
 modés des Mosquites. Quoiqu'ils se
 fussent munis de chasse-cousins, ils
 n'en retirèrent que très-peu d'avantage.
 Ils étoient occupés tout le jour à chas-
 ser ces insectes, mais la nuit ils souf-
 froient le tourment le plus cruel ;
 leurs gants à la vérité servoient à leur
 garantir les mains, mais rien ne pou-
 voit soustraire leurs visages aux pi-
 quûres insupportables de ces especes
 de cousins : leurs habits n'étoient
 qu'une foible défense ; des aiguillons
 perçans pénétoient le drap le plus
 épais, & leur causoient des déman-

geaisons d'une vivacité inexprimable. La nuit la plus fâcheuse qu'ils passèrent dans ce voyage, fut celle où ils jetterent l'ancre devant une grande & belle maison inhabitée. A peine y eurent-ils abordé qu'ils furent attaqués de toutes parts par des essaims innombrables de Mosquites, & il étoit impossible que tout homme capable de sentiment pût reposer un seul instant. Ceux qui s'étoient couverts de chasse-cousins, après avoir pris le plus grand soin pour qu'il n'en restât aucun d'enfermé dedans, en furent si bien assaillis de tous côtés qu'ils furent bien-tôt obligés de quitter le lit. Ceux qui étoient dans la maison espérant trouver quelque soulagement en pleine campagne, se hazarderent d'y aller, quoiqu'ils fussent exposés à un danger beaucoup plus terrible de la part des serpents. Ils furent également trompés, & l'incommodité parut toujours la même tant pour ceux qui portoient des chasse-cousins, que pour ceux qui n'en avoient point; enfin ils ne trouverent aucun expédient qui pût les garantir du nombre prodigieux de ces pernicious insectes. Ils brûlerent des arbres entiers, espérant les écarter

ULLOA.

Chap. VII.

An. 1736.

ULLOA.

Chap. VII.

An. 1736.

par la fumée, mais elle sembloit au contraire les multiplier, & en produire de nouveaux effaims. Au point du jour, ils ne pouvoient réciproquement se regarder sans horreur; leurs visages étoient couverts de pustules, leurs mains chargées de tumeurs insupportables, & l'on jugeoit aisément par ces parties découvertes, de la douleur qu'ils devoient ressentir dans celles qui, pour être cachées, n'en étoient pas plus à l'abri de ces animaux. La nuit suivante, ils logerent dans une maison habitée, où ils en trouverent encore beaucoup, quoiqu'ils fussent en moindre nombre que le jour précédent. Ils raconterent à leur hôte la maniere déplorable dont ils avoient passé la nuit, & il leur répondit gravement que la maison dont ils se plaignoient si amèrement, avoit été abandonnée, parce que c'étoit le purgatoire d'une ame, mais un de la compagnie lui répliqua spirituellement, qu'il croyoit plutôt qu'on avoit cessé de l'habiter, parce qu'elle étoit le purgatoire du corps.

Suite du
voyage des
Astronomes.

Les mulets étant arrivés à Caracol, les Mathématiciens en partirent le 14 de Mai, & après avoir fait quatre

lieues par des savannahs, & par des
bois de plantains & de cacaotiers,
ils arriverent à la riviere Ojibar, &
continuerent leur voyage en la co-
toyant. Ils la passerent à gué au moins
neuffois, toujours avec assez de dan-
ger par la rapidité de l'eau, par la lar-
geur & la profondeur de la riviere,
& par le fond rempli de roches : vers
trois ou quatre heures du soir, ils
firent halte à un endroit nommé le port
des Mosquitoes.

Toute la route depuis Caracol jus-
qu'à la riviere d'Ojibar est si profonde
& si remplie de fondrières, qu'à chaque
pas leurs bêtes enfonçoient jusqu'aux
sangles; mais sur les bords de cette
riviere, ils trouverent le terrain plus
ferme, & le chemin plus facile. Le
nom de l'endroit où ils passerent la
nuit en fait assez connoître l'incom-
modité. La maison avoit été aban-
donnée quelque temps comme celle
dont nous avons parlé sur les bords
du Guiaquil, & elle étoit devenue le
receptacle de tant d'especes de ces
insectes infernaux qu'il étoit difficile
de déterminer laquelle des deux mai-
sons étoit la plus pernicieuse. Quel-
ques-uns des Européens, pour essayer

ULLOA. de s'en délivrer , se mirent nuds dans
 Chap. VII. la riviere , n'ayant que la tête hors
 An. 1736. de l'eau ; mais leur visage étant la seule
 partie découverte , il fut assailli en un
 instant d'une multitude si prodigieuse
 de ces terribles animaux , qu'ils fu-
 rent forcés de renoncer à cet expé-
 dient & de leur livrer leur corps.

Activité des
 Indiens pour
 élever des
 huttes.

Le 15 , ils continuerent leur voya-
 ge par une forêt très épaisse , à l'ex-
 trémité de laquelle ils se retrouvèrent
 sur les bords de la même riviere ,
 qu'ils traverserent encore quatre fois
 avec plus de danger que les précéden-
 tes. Vers cinq heures ils firent halte
 sur le rivage à un endroit nommé
 Caluma , ou le Poste Indien. Ils ne
 trouverent aucune maison pour y lo-
 ger , de même qu'ils n'en avoient
 point rencontré dans toute cette jour-
 née ; mais cet inconvénient fut bien-
 tôt réparé par la dextérité des Indiens,
 qui coururent dans les bois , revin-
 rent avec des branches d'arbres , &
 des feuilles de vijahua , avec lesquelles
 en moins d'une heure ils éleverent
 différentes huttes , assés grandes pour
 les contenir tous , & si bien couvertes ,
 que la pluie qui tomba avec violence ,
 ne put en pénétrer les toits.

Le

Le 16 à six heures du matin, dans le même poste de Caluma, ils observerent que le Thermometre étoit à 1016, & remarquerent que l'air étoit sensiblement rafraîchi. Ils se remirent en route à huit heures & demie, & à midi ils passerent par un endroit nommé Mamarumi, ou Mere de Pierre, & y virent une cascade de la plus grande beauté. Le rocher d'où les eaux se précipitent est presque perpendiculaire, de cinquante toises de hauteur, & accompagné des deux côtés d'arbres très-élevés & très touffus. La vue est également enchantée de la clarté de l'eau, & du volume qu'elle forme en tombant : après sa chute, elle continue son cours dans un lit où l'on descend par une pente douce, & qui est traversé par la grande route. Ils passerent encore deux fois la même riviere sur des ponts, avec autant de danger que quand ils l'avoient passé à gué, & à deux heures après midi ils arriverent à un endroit nommé Tarigagua, où ils logerent dans une grande cabane, couverte de feuilles de Vijahua, qu'on avoit élevée pour les recevoir. Ils furent au moins aussi fatigués cette jour-

ULLOA.
Chap. VII.
An. 1736.
Cascade de
Mamarumi.

ULLOA.

Chap. VII

An. 1736.

née qu'ils l'avoient été dans aucune des précédentes, parce qu'ils rencontrèrent plusieurs précipices très dangereux, & qu'en différents endroits le chemin étoit si étroit qu'ils y trouvoient à peine le passage pour leurs mulets. Il leur étoit impossible de ne pas se heurter fréquemment contre les arbres & les rochers, enforte qu'il y en eut peu d'entr'eux qui arrivassent à Tarigagua sans avoir reçu plusieurs contusions.

Dangers de
ce voyage.

On ne doit pas être surpris de ce que nous avons dit, qu'il étoit aussi dangereux de passer sur les ponts que de traverser la rivière à gué; ils sont tous de bois & fort longs, ce qui les fait mouvoir fortement quand on est dessus: de plus comme ils n'ont qu'environ trois pieds de largeur, sans aucun parapet, le moindre faux-pas peut faire tomber les mulets dans le torrent, où ils se perdent indubitablement, ce que les guides leur dirent qui arrivoit très souvent. Comme le bois de ces ponts est sujet à se pourrir près de l'eau, on les répare tous les ans vers l'hiver, qui est le seul temps où l'on en fait usage, parce que la rivière est toujours guéable en été.

Quand quelqu'un de distinction ,
 comme un Président , un Evêque ou
 un Auditeur , fait un voyage de Caracol ou de Babahoyo , le Corrégidor de Guaranda envoie des Indiens élever des cabanes aux endroits où l'on a coutume de passer les nuits , comme les Mathématiciens en trouverent une à Tarigagua : elles demeurent debout , & servent ensuite aux autres voyageurs , jusqu'à ce qu'elles soient détruites par les pluies. Quand elles sont renversées , les voyageurs se contentent des huttes que leur construisent les guides Indiens , avec une promptitude surprenante.

ULLOA.
 Chap. VII.
 An. 1786.

Le 17 à Tarigagua , vers six heures du matin , le Thermometre étoit à 1014 & demi , & nos Astronomes qui depuis quelque temps étoient habitués aux climats chauds , sentirent le froid avec assés de peine. Ceux qui entreprennent ce voyage remarquent des exemples très fréquents des effets que fait sur les hommes la différence de température. De deux voyageurs dont un vient de Guiaquil & l'autre des montagnes , le dernier trouve la chaleur si incommode à Tarigagua , qu'il a peine à y supporter quelques

Remarque
 singulière sur
 un climat
 tempéré.

ULLOA.
Chap VII.
An. 1736.

habits, au lieu que le premier se couvre de tous ceux qu'il peut se procurer. L'un trouve tant de délices dans la chaleur douce de la rivière, qu'il se hâte de s'y baigner; l'autre la trouve si froide qu'il en craint jusqu'aux moindres éclaboussures. Cette variété se remarque non-seulement dans les différents voyageurs, mais encore dans la même personne, lorsqu'après avoir été aux montagnes, elle revient à Guiaquil, ou au contraire, pourvu que le voyage & le retour soient dans la même saison de l'année. Cette différence sensible vient uniquement du changement qu'on éprouve en quittant un climat auquel on est accoutumé, & en passant dans une autre température contraire. Ainsi deux personnes, dont l'une est habituée à un climat froid, tel que celui des montagnes, & l'autre à un climat chaud, comme celui de Guiaquil, doivent ressentir une semblable différence quand elles se rencontrent dans un pays temperé comme est celui de Tarigagua, l'une par rapport au chaud, l'autre par rapport au froid, Ce phénomène peut servir à démontrer la fameuse opinion que les sens

sont sujets à autant de variations apparentes, que les sensations varient dans ceux qui les éprouvent, d'autant que les impressions des objets différent suivant les différentes dispositions des sens, & que les organes de deux personnes différemment disposées, sont diversement affectées.

A neuf heures & un quart du matin, les Mathématiciens commencerent à monter la montagne de S. Antonio, au pied de laquelle est situé Tarigagua; à une heure ils arriverent à un endroit que les Indiens nomment Guamac, ou Croix de Canes, & ils y firent une halte.

Il est difficile de donner une idée juste de la difficulté de la route qui conduit de Tarigagua à cette montagne, & nos Mathématiciens y éprouverent plus de peine & de fatigue qu'ils n'en avoient eue jusqu'alors dans leur voyage, outre les dangers auxquels ils étoient exposés à chaque instant. En quelques endroits, la descente est si difficile que les mulets peuvent à peine s'y soutenir, & en d'autres la montagne est si escarpée qu'on ne peut y grimper qu'avec des peines excessives. Quelquefois le chemin est

ULLOA.

Chap. VII.

An. 1736.

Difficultés

que trouvent

les Astrono-

mes dans la

montagne de

S. Antonio.

ULLOA.
Chap VII.

An. 1736.

fi étroit qu'à peine ces animaux trouvent l'espace nécessaire pour poser leurs pieds ; d'autrefois ils sont comme suspendus sur les bords des précipices. De plus ces routes, ou plutôt ces sentiers sont remplis de trous de près de deux pieds de profondeur, où les mulets mettent leurs pieds de devant & de derriere, de façon qu'il arrive souvent que leurs ventres traînent sur le terrain avec les jambes de celui qui les monte. Cependant ces trous servent comme de degrés, sans quoi ces especes de précipices seroient impraticables. S'il arrive malheureusement que l'animal mette le pied entre deux de ces trous, ou qu'il ne le pose pas bien à plomb, le Cavalier est en grand danger de tomber, & même de périr, s'il est au bord d'un précipice. On dira peut-être qu'il seroit plus sur de faire cette partie du chemin à pied, mais il est trop difficile de pouvoir bien placer ses pieds sur les élévations qui sont entre les trous ; le moindre faux-pas enfonceroit le voyageur jusqu'à la ceinture dans la boue épaisse dont ils sont remplis, & il lui seroit alors aussi difficile de retourner en arriere que d'aller en avant.

Ces trous, qu'on appelle dans le pays Camelones, rendent toute la route très dangereuse, & font pour ainsi dire des obstacles continuels à la marche des mulets; cependant le danger est encore beaucoup plus grand dans les endroits où ils manquent. Le chemin étant extrêmement escarpé & très glissant, par la nature du terrain, qui n'est que de craye & toujours mouillé: il seroit absolument impraticable, si les Indiens n'alloient devant, & ne creusent de petites tranchées qui traversent la route, avec des bûches qu'ils portent pour cet usage; ce qui diminue beaucoup les difficultés & les dangers de ces étroits passages. Il faut renouveler continuellement le même travail, parce qu'en moins d'une nuit la pluie détruit tout celui qu'on a pu faire le jour précédent. L'embarras d'avoir toujours des hommes devant soi pour préparer la route, le danger des chutes & des contusions, & le désagrément d'être couvert de boue & souvent mouillé jusqu'à la peau, seroient moins fâcheux à supporter, s'ils n'étoient encore augmentés par la vue des précipices qui sont si affreux,

ULLOA.
Chap. VII.

An. 1736.

Précipices
qu'on ren-
contre sur
cette route.

ULLOA.

Chap. VII.

An. 1736.

Adresse
étonnante des
mulets du
pays.

qu'on peut dire sans exagérer que l'homme le plus hardi tremble en faisant cette route.

Il y a autant de dangers & de difficultés à descendre de ces hauteurs : pour s'en former une idée , il faut remarquer que dans cette partie des montagnes , l'escarpement est si roide que les camelones ne peuvent subsister , & qu'ils sont détruits par les eaux , qui détrempent continuellement la terre. D'un côté ce sont des hauteurs inaccessibles , & de l'autre des abîmes effrayants , & comme on suit en général la direction de la montagne , le chemin , bien loin d'être de niveau , forme deux ou trois montées & autant de descentes dans l'espace de cent ou cent cinquante toises , & c'est dans ces endroits que les camelones ne peuvent subsister. Il semble que les mulets connoissent les précautions qu'on doit prendre dans ces descentes : quand ils sont au sommet d'une éminence , ils s'arrêtent , placent leurs pieds de devant l'un près de l'autre , comme s'ils vouloient rester en place ; en font de même de leurs pieds de derriere qu'ils reculent un peu , comme quand ces ani-

maux veulent s'accroupir. Ils demeurent quelque temps dans cette attitude, comme pour examiner le chemin, & ensuite se laissent glisser avec une vitesse que notre Auteur compare à celle d'un météore. Le cavalier ne doit alors avoir d'autre soin que de se tenir ferme dans la selle, sans vouloir guider sa monture, parce que le moindre mouvement feroit perdre l'équilibre au mulet, ce qui les exposeroit l'un & l'autre au plus grand danger de périr. Ces animaux font d'une adresse surprenante dans ce pays; en se laissant glisser par un mouvement si rapide, dans le temps où ils semblent ne pouvoir se gouverner eux-mêmes, ils suivent exactement les différentes sinuosités de la route, comme s'ils avoient précédemment bien reconnu & mis dans leur mémoire le chemin qu'ils doivent parcourir, & prévu tout ce qui est nécessaire pour leur sûreté, entre tant d'inégalités. Sans leur secours, il seroit impossible de voyager dans ce pays, où la sûreté du cavalier dépend entièrement de l'expérience & de l'adresse de sa monture.

Malgré le grand usage que ces mu-

ULLOA.
Chap. VII.
An. 1736.

ULLOA.
Chap. VII.
An. 1736.

lets ont acquis pour parcourir cette route, ils ne sont pas entièrement délivrés d'une espèce de crainte ou d'horreur, qu'on remarque en eux quand ils arrivent au sommet de quelque hauteur escarpée. Ils s'y arrêtent sans que le cavalier leur retienne la bride; & s'il arrive par défaut d'expérience qu'il les pique de l'éperon, ils n'en demeurent pas moins immobiles, & ne quittent jamais leur place qu'ils ne se soient mis dans la posture que nous venons de rapporter. Il semble alors que l'instinct leur tienne lieu de raison: non-seulement ils examinent la route avec la plus grande attention, mais ils tremblent & hennissent à la vue du danger, en sorte qu'un cavalier, qui n'y est pas accoutumé, ne peut manquer de s'en former des idées terribles. Les Indiens, qui vont devant, se placent sur les côtés de la montagne, en se tenant aux racines des arbres, & animent les mulets par leurs cris, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le bas de la descente.

On trouve à la vérité quelques endroits, où ces descentes ne sont pas sur les bords des précipices; mais alors la route est si étroite, & si creu-

se, & les côtés si escarpés, que le danger est presque aussi grand : le sentier n'a qu'à peine la largeur nécessaire pour le passage du mulet & du cavalier : si l'animal tombe, l'homme est nécessairement foulé aux pieds ; & faute de pouvoir se dégager, il lui arrive souvent de se casser un bras ou une jambe quand il ne perd pas la vie. Il est réellement étonnant de voir comment ces mulets, après avoir surmonté les premières impressions de la frayeur, se laissent glisser en suivant la déclivité, avec quelle précision ils écartent leurs jambes de devant, pour conserver l'équilibre & ne point pencher d'un côté plus que de l'autre ; la façon dont ils dirigent leur corps par de légers mouvements pour parcourir les diverses sinuosités de la route ; enfin leur adresse en s'arrêtant à la fin de leur carrière impétueuse. Les hommes mêmes ne pourroient se conduire avec plus de prudence & de réflexion : quelques-uns de ces mulets, quand ils ont fait plusieurs fois ces voyages, acquièrent une espèce de réputation par leur adresse & leur sûreté ; ce qui les rend d'un grand prix.

ULLOA.
Chap VII.
An. 1736.

ULLOA.

Chap. VII.

An. 1376.

Temps les
plus fâcheux
pour faire ce
voyage.

Quoique ces voyages soient toujours très difficiles & très dangereux dans tous les temps, les pires de tous sont le commencement de l'été & le commencement de l'hiver, parce que les pluies occasionnent alors de furieux torrens; qu'en quelques endroits les chemins sont entièrement couverts d'eau, & qu'ils sont tellement gâtés dans les autres, qu'il ne feroit pas possible d'y passer, si l'on n'envoyoit des Indiens devant soi pour les accommoder. Enfin après tout leur travail, qui ne peut être fait qu'à la hâte; & quand ces gens les ont rendus tels qu'ils les regardent comme sûrs & aisés, un Européen les trouve encore si difficiles qu'il voudroit à grand prix les pouvoir éviter.

Négligence
excessive des
habitants.

La difficulté naturelle à tous les chemins qui sont entre les montagnes est encore augmentée dans ce pays par la négligence des habitants; & elle est si grande qu'on a peine à la concevoir. S'il arrive, par exemple, qu'un arbre tombe en travers de la route, & bouche le passage, personne ne se donnera la peine de l'écarter. Quoique cet obstacle donne beaucoup de travail à tous ceux qui pas-

sent par ce chemin, aucun ne songera à le détourner; & ni le Gouvernement, ni ceux qui fréquentent cette route ne prendront le soin de le faire ôter. Cependant quelques-uns de ces arbres sont si gros qu'ils ont quatre ou cinq pieds de diamètre, & par conséquent remplissent tout le passage; mais dans ce cas, les Indiens coupent une partie du tronc, & aident les mulets à sauter par-dessus le reste; ce qui oblige de les décharger, & ce n'est qu'avec le plus grand travail qu'on surmonte cet obstacle, après avoir perdu beaucoup de temps, & mis en risque les marchandises. Satisfaits d'avoir réussi à le passer, ils laissent l'arbre comme ils l'ont trouvé, & ceux qui les suivent sont obligés d'essuyer les mêmes fatigues: ainsi la route, au grand désavantage du commerce, demeure embarrassée jusqu'à ce que le temps ait détruit l'arbre. Ce n'est pas seulement la route de San-Antonio & celle des autres montagnes entre Guiaquil & les Cordilleres qui sont ainsi négligées, il en est de même de toutes celles du pays, particulièrement quand elles passent sur les montagnes, ou au travers des forêts,

ULLOA.

Chap. VII.

An. 1736.

C H A P I T R E V I I I.

*Les Astronomes arrivent à Guaranda :
Honneurs qu'ils y reçoivent : Ferti-
lité du pays : Ils se remettent en
route : Ils entrent dans un pays très
froid : Ils voient les restes d'un palais
des Incas : Ils arrivent à Quito : Abré-
gé de l'histoire de cette ville : Situation
de Quito : Beauté des environs de
la ville : D'où viennent les eaux de
Quito : Volcan voisin de Quito :
Grande place de Quito : Couvent
des Franciscains : Des bâtiments :
Matériaux dont on se sert pour les
construire : Des Paroisses : Des Cou-
vents & des Colleges : Monastere de
filles : Magnificence des Couvents &
médiocrité des paroisses : De l'hôpi-
tal : Congrégation de N. D. de
Bethléem : Des Cours de Justice :
Chambre des finances : Trésorerie
des biens des défunts : Du Corps-
de-ville : Chapitre de la Cathédrale :
Danses des Indiens.*

LE 18 à six heures du matin , les Mathématiciens observerent que le thermometre à Cruz de Canas étoit à 1010 ; ils trouverent le chemin aussi mauvais que le jour précédent , & arriverent au sommet d'une montagne nommée par les Indiens Pucara , ce qui signifie porte , ou étroit passage de la montagne : le même mot s'explique encore par lieu fortifié , & on lui a peut-être donné ce nom à cause du peu de largeur du chemin , & de la force naturelle que cet endroit tire de sa situation. Ils commencerent alors à descendre avec plus de facilité vers la Province de Chimbo , accompagnés de l'Alcalde de cette Province , & des principaux de la ville de Guaranda. On leur fit des compliments très gracieux sur leur arrivée ; ils s'avancerent ensemble vers la ville ; & quand ils en furent environ à une lieue , ils rencontrerent le Curé , qui étoit Dominiquain , avec plusieurs Religieux du même Ordre , & un grand nombre d'habitants sortis pour les recevoir. Pour augmenter le cérémonial , ils avoient aussi amené une troupe de Cholos ou valets Indiens.

ULLOA.
Chap. VIII.

An. 1736.

Honneurs
qu'ils y re-
çoivent.

Ces Cholos étoient habillés de bleu, avec des ceintures autour de leurs reins. Ils avoient des especes de turbans sur la tête, & des drapeaux à la main. Ce petit corps fut partagé en deux ou trois compagnies, qui vinrent au devant des Mathématiciens en dansant, & en chantant dans leur langage quelques mots pour marquer le plaisir qu'ils avoient de voir ces Savants arrivés sans accident dans leur pays. La cavalcade entra ainsi dans la ville, au son de toutes les cloches, & au bruit des trompettes, des rambours & des fifres, dont toutes les maisons retentissoient.

Les Astronomes marquerent au Corregidor leur surprise de cette réception, qu'ils regardoient comme au dessus de leur rang; mais il leur dit qu'elle n'avoit rien d'extraordinaire; qu'on avoit coutume de rendre les mêmes honneurs à toutes les personnes de considération qui entroient à Guaranda, & qu'il y avoit une espece d'émulation entre les différentes villes, pour disputer à qui recevroit le mieux les étrangers.

Fertilité du
pays,

Quand ils eurent passé les mon-

ragues au-delà de Pucara, ils trouverent que tout le pays dans l'espace de deux lieues de longueur, & aussi loin que se pouvoit étendre la vûe de part & d'autre étoit une plaine unie & découverte, sans arbres ni montagnes, & remplie de champs de froment, d'orge, de maiz, & d'autres grains, dont la verdure, très-différente de celle des montagnes, frappa agréablement la vue de nos voyageurs.

Le Corrégidor les reçut dans sa maison à Guaranda jusqu'au 21 du même mois, & ils se remirent alors en route pour Quito. Ils observerent que pendant trois jours le thermomètre fut régulièrement à 1014 & demi.

Le 22, ils commencèrent à traverser le desert de Chimborazo, laissant à gauche la montagne de même nom; passerent par diverses hauteurs ou éminences, la plus grande partie de fable, & virent à une distance assez éloignée que la neige formoit, pour ainsi dire, les côtés de la montagne. A cinq heures & demie du soir, ils arriverent à un endroit nommé Rumi-Muchi, c'est-à-dire, Cave de pierre, à cause d'une pro-

ULLOA.

Chap. VIII

An. 1736.

Ils se remirent en route.

ULLOA. fonde cavité qu'on y trouve dans le
 Chap. VIII. roc , & qui fut aussi le seul logement
 An. 1736 qu'ils y rencontrèrent.

Le voyage de cette journée fut
 accompagné de beaucoup de peines
 Ils entrent dans un pay très froid. & de fatigues : ils n'étoient plus
 exposés à la crainte des précipi-
 ces , & n'avoient plus de passages
 dangereux , comme dans la route de
 Guaranda ; mais ils souffrirent cruel-
 lement du froid de ce desert , aug-
 menté par la violence du vent. Quand
 ils eurent traversé cette grande plaine
 de sable , & les parties les plus désa-
 gréables de ce lieu stérile , ils trouve-
 rent les ruines d'un ancien palais des
 Incas , situé dans une vallée entre
 deux montagnes ; mais il n'y reste
 presque autre chose que les fonde-
 ments des murs.

Le 23 à cinq heures trois quarts
 du matin , ils trouverent que le ther-
 mometre étoit à 1000 , qui est le
 terme de la glace , aussi remarque-
 rent-ils que tout le pays étoit cou-
 vert d'une gelée blanche , & qu'il y
 avoit de la glace dans la cabane où
 ils logerent. Ils en sortirent à neuf
 heures du matin , & continuerent à
 cotoyer Chimborazo : à deux heures

après midi, ils arriverent à Mocha, ULLOA. Chaq. VIII.
village petit & très médiocre, où ils
furent obligés de passer la nuit. An. 1736.

Le 24, à neuf heures du matin,
ils se remirent en route pour gagner
Hambato, où ils arriverent à une
heure après midi, après avoir passé
plusieurs torrents, & diverses ravi-
nes ou crevasses de la montagne Car-
guairafo, qui étoit couverte de nei-
ges, un peu au nord de Chimborazo.
Ils trouverent une de ces crevasses
sans eau, quoiqu'elle fût de la pro-
fondeur de douze pieds, parce qu'elle
avoit été formée par les secousses d'un
violent tremblement de terre.

Le 26, ils passerent la riviere de
Hambato & celle de Saint-Miguel sur
des ponts de bois, & arriverent le
même jour à Latacunga. Ils en par-
tirent le 27 à six heures du matin,
traverserent à gué une riviere nom-
mée Alaques, & allerent coucher
à la ville de Mula-Halo.

Le 28, en continuant leur voyage, Ils voyent
les restes d'un
palais des Incas.
ils arriverent le soir à une ferme ou
hameau nommé Chi-shinche. Ils fi-
rent la premiere partie de cette jour-
née dans une grande plaine, à l'ex-
trêmité de laquelle ils eurent le plai-

ULLOA. fir de passer par un édifice qui avoit
 Chap. V II. appartenu aux Indiens payens, & qui
 An. 1736 étoit le reste d'un palais de leurs Incas.
 On le nomme Callo, & il donne le
 même nom à toute la plaine. Ils mon-
 terent ensuite une hauteur ; & quand
 ils furent parvenus au sommet, ils
 entrèrent dans la plaine de Tiopullo,
 qui est aussi étendue que la précé-
 dente : Au fond de cette plaine vers
 le nord, ils trouverent une maison
 où ils passerent la nuit.

Il^s arrivent Le 29, ils partirent plus matin que
 à Quito. les autres jours, parce qu'il étoit le
 dernier de leur voyage. Ils suivirent
 une route qui traversoit plusieurs ra-
 vines, & qui les conduisit dans une
 plaine spacieuse, nommée Turu-
 Bamba, c'est-à-dire, plaine de boue,
 à l'extrémité de laquelle est la ville
 de Quito, où ils arriverent à cinq
 heures du soir. Le Président de la
 Province leur procura des apparte-
 ments dans le palais de l'Audience,
 & les traita avec la plus grande splen-
 deur les trois premiers jours, pen-
 dant lesquels ils reçurent les visites
 de l'Evêque, de l'Auditeur, des Cha-
 noines, des Régidors, & de toutes
 les autres personnes de distinction,

qui paroissent se disputer à qui leur feroit le plus de politesses.

ULLOA.
Chap. VIII.

AN. 1716.

Garcilasso, dans son Histoire des Incas du Pérou, rapporte que le Royaume de Quito fut conquis par l'armée de l'Empereur Tupac-Inga-
 Abbrégé de
 l'histoire de
 Quito.

Yupanque, commandée par son fils aîné Guayanacapa qui fut son successeur au trône Impérial. Ce dernier, entre plusieurs enfants naturels en eut un nommé Atahualipa d'une fille du dernier Roi de Quito. Comme il l'aimoit excessivement à cause de ses grandes qualités, & de son caractère insinuant, il voulut lui procurer un établissement honorable, & engagea Hueiscar son fils aîné & légitime à le laisser jouir du Royaume de Quito, à titre de fief de l'Empire, parce que suivant une loi invariable, toutes les conquêtes devoient être annexées pour toujours à la couronne, sans pouvoir en être aliénées pour quelque cause que ce fût. Ce Monarque eut donc la satisfaction de voir son fils bien-aimé souverain de ses grands Etats : mais après la mort de Guayanacapa, le jeune Prince, dont il avoit conçu de si grandes espérances, eut l'ingratitude des'emparer de l'Empire,

ULLOA.

Chap. VIII.

An. 1736.

de mettre son frere en prison , & de le faire périr quelque temps après d'une mort violente. Son bonheur fut de peu de durée , & il éprouva le même sort par les ordres de Dom François Pizarre , qui avoit envoyé Sebastien de Belalcazar pour faire la conquête du Royaume de Quito. Ce Commandant défit les Indiens, comme nous l'avons rapporté dans l'histoire de la conquête du Pérou , partout où ils osèrent lui résister , & par une suite de victoires , se rendit bien-tôt maître de ce Royaume. Il rebâtit en 1534 la Capitale qui avoit excessivement souffert des troubles intérieurs , & lui donna le nom de San-Francisco de Quito qu'elle a toujours conservé depuis.

Situation de
Quito.

Nos Astronomes trouverent par les observations les plus exactes , que la ville de Quito est située à la latitude méridionale de 0 degré 13 minutes 33 secondes , & à 298 degrés 15 minutes 45 secondes de longitude , en comptant du méridien de Teneriffe. Cette ville est dans la partie intérieure du continent de l'Amérique méridionale , & sur les confins orientaux des Cordillieres occiden-

rales des Andes. Elle est éloignée d'environ 35 lieues à l'ouest de la côte de la mer du sud : elle a au nord-ouest la montagne & le désert de Pichincha, qui lui sont contigus, & cette montagne est aussi renommée chez les étrangers par sa hauteur excessive, qu'elle est fameuse dans le pays par les grandes richesses qu'on s'imagine qu'elle renferme. La ville est bâtie sur le penchant de la même montagne, & entourée par plusieurs autres de hauteur médiocre entre les coupures ou Guyacos, comme ils les appellent, qui forment les éminences de Pichincha. Quelques-unes de ces coupures sont d'une grande profondeur, & traversent toute la ville, en sorte qu'une grande partie des bâtiments sont fondés sur des arcades. Cette situation rend les rues irrégulières & très inégales, quelques parties de la ville étant bâties sur les pentes, dans les fonds & sur les sommets de ces coupures. Par rapport à la grandeur, Quito peut être regardée comme une des villes du second rang d'Europe ; mais l'inégalité du terrain lui donne beaucoup moins d'apparence qu'elle n'en auroit, si elle

ULLOA.
Chap VIII

An 1736

Bauté des
environs de
cette ville.

étoit dans une position plus favorable. Dans le voisinage sont deux plaines spacieuses, l'une au sud, nommée Turubamba, qui a trois lieues de longueur; l'autre au nord, appelée Inna-Quito, d'environ deux lieues d'étendue. Elles sont ornées de maisons de campagne & de terres cultivées, ce qui en rend la vue très agréable de la ville, d'autant que les plaines & les hauteurs voisines sont couvertes d'une verdure charmante, & émaillées d'une infinité de fleurs produites par un printemps perpétuel. Ce magnifique théâtre est encore diversifié par les nombreux troupeaux qui paissent sur les hauteurs, dont la fertilité est si grande qu'ils ne peuvent en consommer les pâturages.

Ces deux plaines se resserrent en approchant de la ville, & à leur jonction elles forment une langue de terre, couverte par les éminences sur lesquelles elle est bâtie. Il doit paroître étonnant qu'avec deux plaines aussi belles & aussi étendues, si près de Quito, on ait choisi une situation aussi peu agréable que celle de cette ville; mais il semble que les fondateurs ont eu moins d'égard à la convenance

venance & à la beauté, qu'au desir ULLOA.
Chap. VIII.
An. 1736.

de perpétuer le souvenir de leur conquête, en bâtissant sur le même terrain où étoit l'ancienne capitale des Indiens, qui choisissoient toujours de pareilles situations pour y construire leurs villes, sans doute dans la vue de les rendre plus propres à faire une forte défense. On peut croire aussi que les Espagnols, dans les commencements de leur conquête, ne pensoient pas que cette place devînt jamais de la grandeur à laquelle elle est parvenue. Cependant Quito n'est plus dans un état aussi florissant que par le passé; le nombre des habitants est diminué considérablement, particulièrement celui des Indiens, & l'on voit des rues entières de leurs huttes qui sont abandonnées & en ruines.

Au sud-ouest de Quito, sur la langue de terre qui appartient à la plaine de Tura-Bamba, est une éminence nommée Panecillo, ou petite feuille, parce qu'elle a la forme d'une feuille de sucre. Elle n'a pas plus de cent toises de hauteur, & il y a un passage étroit entre cette éminence & les montagnes qui couvrent les parties orientales de la ville. De la partie

D'où viennent les eaux de Quito.

ULLOA.
Chap. VIII.

An. 1736.

méridionale & de la partie occidentale de Panecillo coulent plusieurs ruisseaux d'une eau excellente : il tombe aussi diverses fontaines des éminences de Pichincha, & par le moyen des conduits & des canaux qu'on a pratiqués, la ville est pourvue d'eau en abondance ; le surplus se réunit après quelques détours, & forme une rivière qu'on nomme Machangara.

Volcan voisin de Quito.

Du temps des Payens, Pichincha étoit un volcan, & il a eu quelques éruptions assez vives depuis la conquête. La bouche ou l'ouverture est dans un pic, dont le sommet est présentement couvert de sable & de matière calcinée : mais il n'en sort plus de feu, & l'on n'y voit aucune apparence de fumée. Cependant les habitants sont quelquefois alarmés par les bruits effrayants que causent les vents renfermés dans les cavités de la montagne ; ce qui rappelle à leurs esprits les terribles dévastations causées anciennement par ses éruptions, quand toute la ville & le pays voisin se sont trouvés ensevelis pour ainsi dire sous un déluge de cendres. Ce terrible phénomène est souvent arrivé dans des temps où la lumière du

soleil étoit cachée pendant trois ou quatre jours successivement par des nuées des mêmes matieres , que les rayons de cet astre ne pouvoient pénétrer. Au centre de la plaine d'Inno-Quito est un endroit nommé Rumi-Pamba , c'est-à-dire forte plaine , qui est remplie de grosses pièces de rochers que la montagne y a jettées dans le temps de ses éruptions. Nous avons déjà remarqué que la partie la plus élevée de Pichincha est couverte de glace & de neige , dont on apporte une grande quantité à la ville , où les personnes aisées s'en servent à rafraîchir le vin & les liqueurs.

La principale place de Quito a quatre faces : l'Eglise Cathédrale en occupe une ; le Palais Episcopal est dans la face opposée : la troisième est pour l'Hôtel de ville , & la quatrième pour le palais de l'Audience. Cette place est très spacieuse , & l'on voit au milieu une très belle fontaine ; mais elle est plus défigurée qu'elle n'est ornée par le palais de l'Audience, dont la plus grande partie tombe en ruine , au lieu d'être bien entretenue , comme il conviendrait à la dignité du gouvernement. Il ne reste que

ULLOA.
Chap. VIII.
An. 1736.

Grande place
de Quito.

quelques falles & quelques bureaux dont on prenne soin ; mais les murs extérieurs sont en si mauvais état, qu'ils menacent continuellement d'entraîner le reste par leur chute. Les quatre rues qui terminent les angles de la place sont droites, larges & très belles, mais on y trouve des descentes fort incommodes, qui commencent à soixante ou soixante & dix toises de la place, c'est-à-dire, après les coins qui terminent les premières files des bâtiments. Ces inégalités privent les habitants de l'usage des carosses ou des autres voitures à roues : mais les personnes au-dessus du commun se distinguent en se faisant accompagner par un domestique qui porte un grand parasol, & les femmes de qualité sont portées dans des chaises. Excepté les quatre rues dont nous venons de parler, toutes celles de la ville sont tortues, & l'on n'y observe aucun ordre & aucune symétrie. Quelques-unes sont traversées par les coupures de la montagne, & les maisons sont bâties suivant le cours irrégulier & les projections bizarres de ces coupures, en sorte que quelques parties se trouvent sur

la hauteur, & d'autres au fond d'une même coupure. Les principales rues sont pavées, mais celles qui ne le sont pas deviennent impraticables après les pluies, qui sont très communes dans ce pays.

Outre la principale place, il y en a deux autres à Quito, qui sont très grandes avec plusieurs de moindre étendue. C'est dans ces places que sont situés la plus grande partie des couvents, qui ont une très belle apparence, parce que les frontispices & les portails des édifices consacrés à la religion sont ornés de tous les embellissements de l'architecture. Le plus magnifique est celui des Franciscains, tout construit en pierre de taille, & qui a coûté des sommes immenses. Aussi, la justesse des proportions, la disposition des parties, l'élégance de l'architecture, le bon goût & l'exécution de tout l'ouvrage le font comparer avec justice aux plus beaux des bâtimens que nous admirons en Europe.

Les principales maisons sont très grandes, & quelques-unes ont des appartemens spacieux & bien distribués, quoiqu'elles soient en général

Des bâtimens.

composées d'un seul étage. Il y en a peu qui ne soient ornées de balcons, mais les portes & les fenêtres, particulièrement dans l'intérieur, sont en général basses & étroites, en quoi l'on a suivi le mauvais usage des anciens Indiens, qui étoit de faire les ouvertures très petites, & de bâtir sur les terrains les plus inégaux. Les Espagnols prétendent justifier cet usage en disant qu'il est utile pour donner moins d'accès au vent; mais quoiqu'il en soit, ils ne peuvent nier qu'il n'ait pour origine une aveugle imitation de la façon de construire des anciens habitants.

Matériaux
dont on se sert
pour les constructions.

Les principaux matériaux dont on se sert pour bâtir à Quito, sont les briques non cuites, qu'on nomme Adobes, & la terre glaise : la matière de ces briques est si bonne pour la construction qu'elles durent un temps considérable, pourvu qu'elles ne soient pas exposées à la pluie. On les cimente ou on les joint ensemble avec une substance nommée Cangagua, qui est une espèce de mortier très dur, dont les anciens Indiens se servoient pour bâtir les maisons & les murs de toute espèce. On en voit encore plusieurs

restes près de la ville, & en diverses parties du Royaume, malgré l'inclémence des temps, ce qui en prouve la force & la durée.

ULLOA.
Chap. VIII.

An. 1736

La ville est partagée en différentes paroisses qu'on appelle le Sagrario, Saint Sebastien, Sainte Barbe, Saint Roch, Saint Marc, Sainte Prisque & Saint Blaise. La cathédrale, outre la richesse des ornements est encore décorée de belles tapisseries, & d'autres embellissements très somptueux. Au contraire, les autres Eglises paroissiales ont à peine le nécessaire pour célébrer avec décence le service Divin. Plusieurs ne sont point pavées, & le reste de l'intérieur répond à cette marque de médiocrité. La chapelle del Sagrario est très grande, construite en pierre, & d'un très bon goût d'architecture: mais l'intérieur ne répond nullement à l'apparence extérieure.

Des Paroisses,

Les couvents de Moines à Quito sont ceux des Augustins, des Dominicains & des Peres de la Merci, qui sont tous chefs de province, & il y a de plus un monastere de Recollets, un second de Dominicains, & un autre de la Merci. Outre le college

Des Couvents & des colleges,

des Jésuites, il y en a deux pour les séculiers, l'un sous la direction de ces Peres, & l'autre sous celle des Dominicains. Le premier porte le nom de Saint Louis, & le second celui de Saint Ferdinand. Dans celui de Saint Louis sont douze places de fondation Royale pour des fils d'Auditeurs, & d'autres Officiers de la couronne. Dans ce college est l'Université dont Saint Grégoire est le patron. Le second college sous l'invocation de Saint Thomas, est de fondation Royale, & les professeurs sont payés sur les revenus de la couronne. Quelques-unes des chaires de ce college sont remplies par des Gradués. Il y en a de destinées pour l'étude du Droit civil & du Droit canon, & une de Médecine; mais cette dernière est demeurée long-temps vacante, faute de Professeur, quoiqu'il fût dispensé d'avoir pris des degrés. Le couvent des Franciscains a aussi un college, nommé Saint Bonaventure; mais il n'est que pour les Religieux de cet ordre, & quoiqu'il soit sous le même toit que le couvent, il a cependant son administration & son économie particulière.

Il y a plusieurs couvents de filles à Quito : les principaux sont ceux de Sainte Claire , de Sainte Catherine , & deux de Sainte Thérèse , dont les Religieuses sont déchaussées. L'un des deux étoit autrefois établi dans la ville de Latacunga , mais il a été détruit ainsi que cette place par un tremblement de terre : on a transporté le couvent à Quito , & depuis ce temps, il y est toujours demeuré.

ULLOA.
Chap. VIII.
An. 1736.

Monastères
de filles.

Le college des Jésuites & tous les couvents des Moines sont très grands , bien bâtis & avec beaucoup de splendeur. Leurs Eglises , quoique l'architecture de quelques-unes ne soit pas dans le goût moderne , sont grandes & magnifiquement décorées , particulièrement dans les fêtes solennelles : on voit avec surprise la quantité d'argenterie , de riches tapisseries , & d'ornemens somptueux qui augmentent la solennité & la pompe du service Divin. Les couvents de filles ne peuvent faire paroître autant de richesses , mais ils surpassent ceux des hommes par l'élégance & par le bon goût des décorations. La différence est étonnante quand on passe de ces Eglises dans celles des paroisses où tout n'annonce

Magnificence
des Couvents
& médiocrité
des Paroisses.

U-L-L-O-A. que la pauvreté, même dans les occasions les plus solennelles: il est vrai
Chap. VIII. qu'on attribue particulièrement ce
An. 1736. peu de décence à la faute de ceux
 qui les desservent.

De l'hôpital. Il y a aussi un hôpital, avec des salles séparées pour les hommes & pour les femmes, & quoique les revenus en soient peu considérables, une sage économie les fait suffire à toutes les dépenses nécessaires. Il étoit anciennement sous la direction de quelques personnes particulières de la ville, qui, au grand dommage des pauvres, négligeoient leur devoir & dissipoient souvent une partie de l'argent qu'ils recevoient; mais il est présentement administré par les Religieux de Notre-Dame de Bethléem, & leurs soins ont fait entièrement changer de face à toutes choses: on a rebâti le couvent, ainsi que l'infirmerie, & l'on a élevé une Église, petite, mais très belle, & décorée avec beaucoup de décence.

Congrégation de N. D. de Bethléem.

Cet ordre de Notre-Dame de Bethléem a été fondé depuis peu sous le nom de Congrégation, & a pris naissance dans la province de Guatimala. Le nom du Fondateur est Pedro

de San-Joseph de Bétancour, né dans la ville de Chafna en l'Isle de Tene-
 riffe l'an 1626. Après sa mort, arri-
 vée en 1667, sa congrégation fut
 approuvée par une Bulle de Clément
 X, dattée du 2 de Mai 1672, qui fut
 renouvelée formellement par une
 nouvelle Bulle en 1674. En 1687, le
 Pape Innocent XI, érigea cette con-
 grégation en une communauté de ré-
 guliers, & depuis ce temps elle s'est
 accrue de plus en plus comme Ordre
 religieux. Elle étoit alors déjà passée
 de Guatimala à México, & s'étoit
 établie en 1671 à Lima, où les Peres
 prennent soin de l'hôpital nommé
 Del Carmen. Dans la ville de Saint
 Miguel de Piura, ils prirent posses-
 sion de l'hôpital de Sainte Anne en
 l'année 1678, & en 1680, ils ont
 été chargés de celui de Saint Se-
 bastien à Truxillo. Leur exactitude
 à bien remplir les devoirs de leur état
 a déterminé les habitants des autres
 villes à les choisir pour administrer
 leurs hôpitaux, particulièrement dans
 la ville de Quito, où ils ont déjà
 reformé tous les anciens abus, quoi-
 qu'ils n'y soient que depuis peu d'an-
 nées, & ont mis cet hôpital dans un

ULLOA.

Chap. VIII.

An. 1736.

ULLOA. état beaucoup meilleur qu'on ne l'a :
Chap. VIII. voit encore vu.

An. 1736.

Les Peres de cet Ordre font déchauffés, & portent un habillement d'un brun obscur, assez semblable à celui des Capucins, qu'ils imitent aussi en ne se faisant point raser la barbe. Sur un côté de leur habillement est une image de Notre-Dame de Bethléem : tous les six ans, ils s'assemblent pour choisir un Général, dont ils font l'Élection alternative-ment à México & à Lima.

Des Cours
de justice.

Entre les Cours de Justice, qui se tiennent à Quito, la principale est celle de l'Audience royale, qui y fut établie en 1563. Elle est composée d'un Président, qui est aussi Gouverneur de la Province, pour toutes les matieres civiles, de quatre Auditeurs, qui sont en même temps Juges civils & criminels, & d'un Fiscal royal, ainsi nommé parce qu'il prend aussi connoissance de toutes les affaires relatives aux revenus de la Couronne. Outre cet Officier, il y a un autre Fiscal, nommé Protecteur des Indiens, qui est chargé de leur défense, & de plaider pour eux à l'Audience. La Jurisdiction de cette Cour s'étend jus-

qu'aux extrémités de la Province, & l'on ne peut appeller de ses jugements qu'au seul Conseil des Indes, auquel même on ne peut avoir recours que dans les cas de déni de Justice ou d'une injustice manifeste.

ULLOA.
Chap. VIII.
An. 1736.

Après l'Audience royale est la Cour de Las-Caxas ou Chambre des Finances, dont les principaux Officiers sont un Maître-des-Comptes, un Trésorier, & un Fiscal royal. Les revenus qu'on verse dans la caisse de cette Cour sont les tributs des Indiens de cette Jurisdiction, ceux d'Otabalo, de Saint-Miguel-de-Ibarra, de Latacunga, de Chimbo, & de Riobamba; les taxes levées dans les mêmes endroits; les droits qui se perçoivent aux douanes de Babahoyo, Yaguache, & Caracol. Toutes ces sommes sont distribuées annuellement, partie à Carthagene, & partie à Sainte-Marthe, pour payer les honoraires des Présidents, des Auditeurs, des Fiscals, des Corrégidors, des Ecclésiastiques & des Gouverneurs de Maynas & Quijos; une autre partie est distribuée aux Officiers des Commanderies, & aux Caciques des villages.

Chambre
des finances.

U L L O A.
Chap. VIII.

An. 1736.

Le Tribunal de Cruzada ou Croizade est composé d'un Commissaire, qui possède ordinairement quelque dignité Ecclésiastique, & d'un Trésorier, qui est aussi Maître des Comptes; toutes les affaires relatives à la Croizade doivent lui être rapportées.

Trésorerie
des biens des
désuns.

Il y a aussi une Trésorerie pour les effets des personnes décédées, institution établie depuis long-temps dans toutes les Indes, pour la conservation des biens de ceux dont les héritiers sont en Espagne, afin qu'ils soient à couvert des accidents qui pourroient arriver par la négligence, ou par la friponnerie des particuliers entre les mains desquels ils pourroient demeurer, & pour les conserver aux héritiers légitimes. Cette institution, excellente dans son origine est présentement sujette à de grands abus; & ces biens souffrent des diminutions très considérables avant qu'ils passent à ceux qui doivent les posséder.

Outre les Tribunaux dont nous venons de parler, il y a encore un Commissaire de l'Inquisition, avec un premier Alguazil, & des Familiars nommés par le Saint-Office de Lima.

Du Corps
de ville.

La Corporation, ou Corps-de-ville

est composée d'un Corrégidor, de deux Alcaldes ordinaires qu'on choisit annuellement, & des Régidors, ou Echevins. Ce sont eux qui élisent les Alcaldes, dont l'élection occasionne toujours beaucoup de troubles dans la ville, parce que les gens de tous états sont divisés en deux partis, les Créoles & les Européens ou Chapitons; ce qui altere beaucoup l'union & la tranquillité publique. Cette assemblée nomme aussi l'Alcalde-major des Indiens, qui doit être le Gouverneur d'une des villes Indiennes qui sont dans l'étendue de cinq lieues de Quito. Cet Alcalde a sous lui d'autres Officiers inférieurs pour le Gouvernement civil; mais l'Alcalde lui-même & les Officiers ne sont guères au dessus du rang d'Alguazils du Corrégidor, ou des Alcaldes de la ville, quoique dans leur institution ils fussent revêtus d'un pouvoir beaucoup plus étendu. Outre ces Officiers, il y a les Alcaldes Indiens nommés des Harrieros, qui sont chargés du soin de procurer des mulets & les autres choses nécessaires aux voyageurs. Ils doivent être tous subordonnés à leur Alcalde-major; cepen-

ULLOA. dant il n'a que très peu d'autorité sur eux.
 Chap. VIII.

An. 1736.

Chapitre de
 la Cathédra-
 le.

Le Chapitre de la Cathédrale est composé de l'Evêque, du Doyen, de l'Archidiacre, du Grand-Chantre, de l'Ecolâtre, du Trésorier, du Théologal, du Pénitencier, du Magistrat, de trois Chanoines de présentation, de quatre Prébendes, & de deux demi-Prébendes. Leurs revenus sont de vingt-quatre mille piaſtres pour l'Evêque; de deux mille cinq cents pour le Doyen; de deux mille pour chacune des quatre dignités ſuivantes; de quinze cents pour chacun des Chanoines; de ſix cents pour chaque Prébende, & de quatre cents vingt pour les demi-Prébendes. Cette Eglise fut érigée en Cathédrale l'an 1545, & l'on y célèbre les fêtes avec la plus grande magnificence, particulièrement celle du Saint-Sacrement, & celle de la Conception, où toutes les Cours, les Officiers & les perſonnes d'un rang diſtingué ne manquent jamais d'affiſter. Ce qui mérite le plus d'attention dans la pompe de ces fêtes eſt la proceſſion de la Fête-Dieu, & les danſes des Indiens. Pour la proceſſion, dans les rues où elle paſſe,

chacune des maisons est ornée de riches tapisseries, avec de superbes arcs de triomphes, & des autels de distance en distance plus élevés que les maisons, où l'on voit répandue une quantité étonnante de vaisselle d'argent & de bijoux arrangés avec tant d'élégance, que l'œil en est aussi frappé qu'il est surpris de voir tant de richesses. Cette splendeur, jointe à la magnificence des habits de ceux qui assistent à cette procession en font un acte des plus solennels, dont la pompe & le bon ordre se soutiennent également jusqu'à la fin de la cérémonie.

A l'égard des danses, c'est une coutume dans les Paroisses de Quito, ainsi que dans toutes celles des montagnes, que le Curé choisit, un mois avant la célébration des Fêtes, un nombre d'Indiens pour y remplir les fonctions de danseurs; & ils commencent alors à répéter les danses qui étoient en usage dans leur nation avant qu'ils fussent convertis à la Religion Chrétienne. Ils ont pour musique une flûte ou fifre & un tambour: leurs mouvements ne sont que des sauts de si mauvaise grace, qu'ils ne

ULLOA.
Chap. VIII.

An. 1736.

Danses de
Indiens.

peuvent que déplaire à la vue d'un Européen. Quelques jours avant la solennité, ils s'habillent d'un pourpoint, d'une chemise & d'un jupon de femme avec le plus de parure qu'il leur est possible. Par-dessus leurs bas ils mettent des espèces de botines découpées, auxquelles ils attachent un grand nombre de grelots. Ils se couvrent le visage & la tête d'une sorte de masque formé de rubans de diverses couleurs. Avec cet habillement bizarre, ils ont l'orgueil de se donner le nom d'Ange, forment des compagnies de huit ou dix, passent toute la journée à courir dans les rues, prennent le plus grand plaisir à faire sonner leurs grelots, & s'arrêtent de temps en temps pour danser; ce qui leur attire les applaudissemens d'une multitude ignorante, qui n'a aucune connoissance de danses plus élégantes. Il est réellement très étonnant, que sans aucun profit, & sans aucunes vues d'intérêt, autre que de s'imaginer remplir un devoir de religion, ils continuent cet exercice quinze jours avant la grande fête, & un mois après, sans s'inquiéter de leur travail ou de

leurs familles, ne faisant que courir
ou danser pendant tout le jour, sans
marquer ni ennui, ni dégoût, quoi-
que le nombre de leurs admirateurs
diminuent journellement, & que les
applaudissemens se changent enfin en
moqueries.

Ils portent le même habillement
dans les autres processions, ainsi que
dans les fêtes des Taureaux, qu'ils
voient avec le plus grand plaisir, &
durant lesquelles on les dispense du
travail.



CHAPITRE IX.

Dom Ulloa & M. Godin montent sur la montagne de Pichincha : Hauteurs du Thermometre : Difficultés qu'ils y éprouvent pour s'y établir un logement : Comment ils y vécurent : Tempêtes & nuages au dessous de leur habitation : Difficultés que leur occasionnent les temps contraires : Froid excessif qu'ils y éprouvent : Leur nourriture : Une partie de leurs Domestiques les abandonnent : Ils changent d'habitation : Incommodités de leurs différentes stations : Variétés étonnantes sous le même climat : Fertilité du pays : Variétés qu'elles occasionnent : Bas prix des vivres dans ce pays : Productions du pays : Température toujours égale : Des Villages.

ULLOA.

Chap. IX.

An. 1737.

Dom Ulloa
& M. Godin
montent sur
la montagne
de Pichincha.

PEU de temps après que nos Mathématiciens furent arrivés à Quito , ils résolurent de continuer leurs suites de triangles pour mesurer un arc du méridien au Sud de cette ville ; ils se

partagerent en deux corps, composés de François & d'Espagnols ; & chacun se retira au lieu qui lui étoit destiné. Dom Georges Juan, & M. Godin, qui étoient à la tête de l'un, allèrent à la montagne de Pambamasca, pendant que Mrs. Bouguer, de la Condamine & Dom Ulloa, avec ceux qui les accompagnoient, monterent sur le sommet le plus élevé de Pichincha. Les deux compagnies souffrirent excessivement de la rigueur du froid & de la violence des vents, qui sur ces hauteurs soufflent continuellement avec la plus grande impétuosité, ce qui leur étoit d'autant plus sensible, qu'ils étoient moins accoutumés à cette température. Dans la Zone torride, presque sous l'équateur, où l'on croiroit naturellement que la plus grande incommodité qu'ils devoient redouter étoit l'excès de la chaleur, leur peine venoit au contraire du froid excessif auquel ils étoient exposés ; & l'on peut juger de son intensité par les expériences qu'on fit avec le thermometre sur le sommet de Pichincha, en le tenant soigneusement à couvert du vent, & le point de la glace étant à 1000.

ULLOA.

Chap. IX.

An. 1737.

ULLOA.

Chap. IX.

An. 1737.

Hauteurs du
Thermome-
tre,

Le 15 d'Août 1737, à midi la li-
queur étoit à la hauteur de 1003.
A quatre heures du soir à 1001 &
demie; & à six heures à 998 & demie.

Le 16 d'Août à six heures du ma-
tin la liqueur étoit à 997. A dix heu-
res elle monta à 1005. A midi elle
fut à 1008. A cinq heures du soir
elle descendit à 1001 & demie; &
à six heures ils l'observerent à 999 &
demie.

Le 17, à cinq heures trois quarts
du matin, ils la trouverent à 996.
A neuf heures, elle monta à 1001.
A midi trois quarts elle étoit à 1010.
A deux heures un quart après midi
elle fut à 1012 & un quart. A six heu-
res du soir à 999; & à dix heures à
998.

Difficultés
qu'ils éprou-
vent pour s'y
établir un lo-
gement,

Leur premier soin fut de se mettre
à couvert, & de se loger dans ce
fâcheux séjour: afin d'y mieux réussir,
ils résolurent d'élever une tente pour
chaque compagnie; mais ils ne pu-
rent le faire à Pichincha, parce que
le sommet de la montagne étoit trop
étroit; & ils n'eurent d'autre ressource
que celle de se construire une hutte
si petite, qu'à peine les pouvoit-elle
contenir tous. On ne doit pas en être

surprenant, si l'on fait attention à l'incommodité de la situation, & à la petitesse du lieu, qui est une des pointes les plus élevées d'une montagne remplie de rochers, cent toises au dessus de l'endroit le plus haut du desert de Pichincha. Telle fut leur habitation, qui en très peu de temps parut couverte de glace & de neige, ainsi que tous les environs. Pour monter sur cet énorme rocher, depuis la baie, où les mulets pouvoient seulement aborder, & pour gagner leur cabane, le chemin étoit si rude, qu'on ne pouvoit y grimper autrement qu'à pied. Il falloit y employer quatre heures d'un travail & d'une peine continue, occasionnée tant par la fatigue du corps, que par la subtilité de l'air, qui ôtoit presque la respiration.

Nous allons rapporter en peu de mots, pour la satisfaction du Lecteur, la maniere de vivre des Astronomes pendant le temps qu'ils employèrent à mesurer géométriquement quelques degrés du méridien. Le desert de Pichincha, étant très peu différent de tous les autres, ce recit pourra servir à donner une idée de la fatigue, & des dangers auxquels il se trouverent

ULLOA.
Chap. IX.
An. 1737.

Comme ils y vécut,

U L L O A . exposés, tant par rapport à leurs opé-
Chap. IX. rations, que par d'autres inconve-
An. 1737. nients, pendant tout le temps qu'ils
 employèrent à l'exécution de l'entre-
 prise dont on leur avoit fait l'hon-
 neur de les charger. La principale di-
 versité entre les différents déserts,
 consistoit dans le plus ou le moins
 d'éloignement des endroits d'où ils
 pouvoient tirer des provisions, &
 dans l'inclémence du temps, qui étoit
 proportionnée à la hauteur des mon-
 tagnes, & à la saison de l'année.

Tempêtes
 & nuages au-
 dessus de leur
 habitation.

Ils se tenoient ordinairement ren-
 fermés dans leur hutte, à cause de la
 rigueur du froid, & de la violence
 du vent, outre qu'ils étoient enve-
 loppés d'un brouillard si épais, qu'à
 peine pouvoient-ils distinguer quel-
 que objet à six ou huit pas de distan-
 ce. Quand ce brouillard venoit à s'é-
 claircir, les nuages par leur poids
 descendoient vers la surface de la
 terre, & entouroient de toutes parts
 la montagne à un grand éloignement;
 enforte qu'il sembloit voir une mer,
 au milieu de laquelle leur rocher for-
 moit une île. Alors ils entendoient
 un bruit affreux de tempêtes qui rou-
 loient au dessus de Quito & du pays
 voisin,

voisin. Ils voyoient les éclairs s'élever des nuages, & entendoient les roulements du tonnerre beaucoup au dessous d'eux : ainsi quand les parties inférieures étoient exposées à de violentes tempêtes de pluie & de tonnerre, c'étoit alors qu'ils jouissoient d'une agréable sérénité, le vent étant appaisé, le ciel découvert, & les rayons du soleil modérant la rigueur du froid. Tout changeoit de face quand les nuages remontoient ; leur épaisseur ôtoit la respiration ; la pluie & la grêle tomboient continuellement, & le vent recommençoit à souffler avec toute sa violence. Cette situation fâcheuse les mettoit souvent dans la crainte d'être emportés avec leur hutte dans les précipices dont ils étoient environnés, où d'y être ensevelis sous la glace & sous la neige qui s'accumuloient de jour en jour.

Le vent est quelquefois si violent dans cette région de l'air, que la vue en est fatiguée ; & la crainte des Européens étoit encore augmentée par le bruit horrible qu'ils entendoient souvent dans les précipices, quand il y tomboit quelque énorme fragment de rocher. Ce bruit étoit d'au-

ULLOA.

Chap. IX.

An. 1737.

Difficultés
que leur oc-
casionnent les
temps con-
traires.

tant plus effrayant, qu'on n'en entendoit aucun autre dans ces déserts, & pendant la nuit, le repos, dont ils avoient si grand besoin, étoit fréquemment interrompu par ce fracas épouvantable. Quand le temps étoit un peu favorable dans leur canton, & que les nuages rassemblés vers quelques-unes des autres montagnes qu'ils devoient lier par leurs observations, ne leur permettoient pas de faire tout l'usage qu'ils auroient désiré de cet intervalle de beau temps, ils en profitoient au moins pour sortir de leur hutte, & pour faire quelque exercice. Quelquefois ils descendoient une partie de la montagne; d'autrefois ils s'amusoient à rouler de gros morceaux de rochers dans les précipices, à quoi ils employoient toutes leurs forces réunies, pour faire ce que la force du vent seul exécutoit souvent. Cependant ils avoient soin de ne s'écarter que très peu; & quand ils voyoient quelque apparence que les nuages alloient gagner leur hutte, ce qui arrivoit quelquefois très subitement, ils s'y retiroient en diligence. La porte de cette hutte étoit attachée avec des langes de cuir; ils ne laissoient dans l'intérieur aucune fente

qui ne fût bien garnie , & elle étoit couverte de paille très ferrée : cependant malgré tous leurs soins le vent pénétrait au travers. Les jours n'étoient souvent guères meilleurs que les nuits ; & toute la lumière dont ils jouissoient étoit celle d'une lampe ou deux , qu'ils tenoient continuellement allumées.

Quoique leur hutte fût très petite , & remplie de monde , l'intensité du froid y étoit si grande , qu'outre la chaleur des lampes , chacun d'eux étoit obligé d'avoir une poelle remplie de charbons allumés. Cette précaution auroit rendu la rigueur du climat supportable , si le danger qui les menaçoit d'être entraînés dans les précipices ne les avoit obligés de se lever toutes les fois qu'il tomboit de la neige , & de s'exposer à la rigueur de l'air extérieur , pour dégager avec des pelles le toit de leur cabane , des masses de neige qui s'y amassoient , autrement il n'auroit pu en supporter le poids. Ils avoient à la vérité des domestiques & des Indiens , mais tellement engourdis par le froid , qu'il étoit très difficile de les faire sortir d'une petite tente , où ils entretenoient un

ULLOA.

Chap. IX.

An. 1737.

Froid excessif qu'ils y éprouvent.

U L L O A.
Chap. IX.
An. 1737.

feu continuel. Tout ce que les Européens en pouvoient obtenir étoit de partager leur travail, encore ne le faisoient-ils qu'à contre-cœur, & par conséquent avec beaucoup de lenteur & de paresse.

Il est aisé d'imaginer tout ce que nos Astronomes eurent à souffrir de la dureté d'un tel climat. Leurs pieds s'enflèrent, & devinrent si tendres qu'ils ne purent plus supporter la chaleur, & ils ne marchaient qu'avec la plus grande difficulté. Leurs mains étoient couvertes d'engelures, leurs levres enflées & fendues, enforte qu'il en sortoit du sang toutes les fois qu'ils vouloient parler, ou faire quelque autre mouvement. Ils étoient donc forcés de garder le silence, & la faculté de rire leur étoit absolument interdite, parce qu'en occasionnant l'extension des levres, cette action leur causoit de tels déchirements qu'ils en étoient incommodés pendant deux ou trois jours.

Leur nourriture.

Leur nourriture ordinaire étoit un peu de riz, bouilli avec de la viande ou des oiseaux qu'on leur apportoit de Quito : au lieu d'eau fluide, ils remplissoient leur pot de glace, & n'a-

voient que la même ressource pour boire. Pendant qu'ils mangeoient, chacun étoit obligé de tenir son plat sur un réchaud de feu, pour l'empêcher de geler; ils en faisoient de même pour l'eau qu'ils buvoient. Ils crurent d'abord que l'usage des liqueurs fortes répandroit une chaleur favorable dans toutes les parties de leurs corps, ce qui les rendroit moins sensibles à la rigueur du froid; mais ils reconnurent avec étonnement qu'ils ne trouvoient aucune force dans les liqueurs spiritueuses, & qu'elles ne les garantissoient pas plus des impressions du froid que ne faisoit l'eau commune.

ULLOA.

Chap. IX.

An. 1737.

Ils se trouverent en même temps dans l'embarras de ne pouvoir laisser leurs Indiens tous ensemble. Aussi-tôt qu'ils commencerent à éprouver la rigueur du climat, ils formerent le projet d'abandonner leurs maîtres. La première désertion étoit si peu prévue qu'elle auroit pu avoir des suites très fâcheuses, si l'un d'entre eux n'avoit eu de meilleures dispositions, n'étoit resté, & n'avoit donné avis de ce qui se passoit. Comme il n'y avoit sur le rocher aucun endroit où l'on pût placer une tente pour

Une partie de leurs domestiques les abandonne.

les Indiens, ils se retiroient tous les soirs dans une cave au pied de la montagne, où le froid étoit moins vif, & où ils entretenoient un feu continu, ce qui rendoit leur situation beaucoup plus supportable que celle de leurs maîtres. Tous les jours avant de se retirer, ils fermoient en dehors la porte de la hutte des Astronomes, laquelle étoit si basse qu'on ne pouvoit y passer sans se baïsser : mais comme la neige & la grêle qui tomboient toutes les nuits formoit un mur contre la porte, un ou deux Indiens étoient chargés de venir le matin la débarraffer. Il y avoit bien quelques domestiques Nègres qui logeoient dans une petite tente, mais leurs mains & leurs pieds étoient tellement couverts d'engelures, qu'on les auroit plutôt tués que de les faire travailler. Les Indiens venoient donc régulièrement tous les matins dégager la porte entre neuf & dix heures : mais à peine l'eurent-ils fait quatre ou cinq fois, que les Astronomes se trouverent un jour fort allarmés de voir passer dix heures, onze heures & midi sans qu'ils arrivassent. Ils furent enfin délivrés par leur fidèle Indien qui n'avoit pas

voulu se prêter à la séduction de ses compatriotes, & qui informa ses maîtres de la désertion des quatre autres. Aussi-tôt que la neige fut ôtée de devant la porte, ils envoyèrent l'Indien au Corréidor de Quito, qui leur en envoya de nouveaux avec la plus grande diligence, menaçant de punir sévèrement ceux qui manqueroient à leur devoir.

U L L O A.
Chap. IX.

AN. 1737.

La crainte du châtiment ne put les engager à supporter la rigueur de leur situation, & ils désertèrent deux jours après, ce qui détermina le Corréidor, pour prévenir tous les inconvénients, à envoyer quatre Indiens sous les ordres d'un Alcalde, & à les relever tous les quatre jours.

Les Astronomes passèrent vingt-trois jours très ennuyeux sur ce rocher, c'est-à-dire, jusqu'au 6 de Septembre, sans qu'il leur fût possible de terminer leurs observations des angles : quand le temps étoit clair & serein près de leur habitation, les montagnes sur les sommets desquelles étoient les signaux qui formoient les triangles pour mesurer les degrés du méridien ; leur paroissoient enveloppées dans les nuages, & quand elles

Ils changent
d'habitation.

ULLOA.

Chap. IX.

AN. 1737.

étoient découvertes , Pichincha étoit environné de brouillards. Ils jugerent donc nécessaire d'élever les signaux dans des endroits plus bas , & dans une région plus favorable. Cette résolution ne leur fit changer d'habitation qu'au commencement de Décembre, lorsqu'ils eurent fini les observations qui concernoient particulièrement Pichincha , & qu'ils en commencerent de nouvelles. Ils ne trouverent aucune diminution d'inconvénients, de froid, ni de fatigue, parce que les endroits où ils faisoient ces observations étoient toujours nécessairement dans la partie la plus élevée des déserts ; enforte que le seul relâche qui leur pouvoit procurer quelque soulagement, n'étoit que dans le court intervalle de passer d'un lieu à un autre.

† Incommodités de leurs différentes Stations.

Dans toutes les stations qui succéderent à celle de Pichincha , pour parvenir à la mesure fatigante des degrés du méridien , chaque compagnie logea sous une tente , qui étoit fort petite , mais où ils trouvoient cependant moins d'inconvénients que dans leur première hutte , quoiqu'ils y eussent encore plus de peine , puis-

qu'ils étoient obligés de la nettoyer plus fréquemment des neiges qui la couvroient, crainte qu'elle ne fût renversée par leur poids. Ils placèrent d'abord ces tentes en des endroits moins exposés; mais ayant pris ensuite la résolution de les faire servir de signaux pour prévenir l'inconvénient d'en avoir de bois, ils les transporterent aux lieux les plus visibles, où l'impétuosité des vents arracha quelquefois les piquets, & renversa même les tentes.

Il suit de ce que nous avons rapporté jusqu'à présent que pour former un jugement exact sur la température de Quito, l'expérience doit corriger les erreurs qui seroient la suite de la seule spéculation. Sans le secours de ce guide infailible, & sans les lumières que nous donne l'histoire, pourroit-on croire qu'au milieu de la Zone Torride, ou plutôt sous l'Equateur, non-seulement la chaleur fût supportable, mais qu'en quelques endroits le froid y fût très rigoureux; & que sous le même climat, d'autres endroits jouiroient des douceurs & des avantages d'un printemps perpétuel; que leurs champs seroient tou-

ULLOA.
Chap. IX.

An. 1737.

ULLO A.
Chap. IX.
An. 1737.

jours couverts de verdure, & émail-
lés des fleurs les plus éclatantes.
Cependant la douceur de l'air, tou-
jours exempt des extrémités du froid
& du chaud, & l'égalité constante
des jours & des nuits rendent aussi
agréables que fertiles ces cantons que
le raisonnement mal informé jugeroit
inhabitables par leur situation. La na-
ture y a répandu ses dons avec une
main si libérale, que les endroits dont
nous parlons sont beaucoup plus for-
tunés que ceux des Zones tempérées,
où les vicissitudes de l'hiver & de
l'été, & les variations du chaud au
froid font sentir avec plus de désa-
grement ces deux extrêmes.

Variétés
étonnantes
sous le même
Ciel.

Les moyens que la nature a em-
ployés pour faire d'une partie de ce
pays une habitation délicieuse, con-
sistent en un assemblage de circon-
stances si bien combinées, que s'il en
manquoit une seule, ces cantons se-
roient entièrement inhabitables, ou
au moins sujets à de grands inconvé-
nients. Ce concours singulier est si
favorable qu'il corrige l'ardeur des
rayons du soleil, & modère la cha-
leur de cette brillante planète. La
principale de ces circonstances est

U L L O A.
Chap. IX.
An. 1737.

l'élévation du terrain au-dessus de la surface de la mer, ou plutôt au-dessus de la surface de tout le globe, ce qui non-seulement diminue la réflexion du soleil, mais encore rend l'air plus subtil, facilite la congélation, & ôte toute l'incommodité du chaud. Ces effets naturels doivent incontestablement être attribués à la situation du pays, & cette unique circonstance suffit pour produire les singularités étonnantes qu'on y observe. D'un côté l'on voit des montagnes d'une hauteur & d'une étendue prodigieuse, dont les sommets sont couverts de neige; de l'autre sont des volcans, dont l'intérieur est rempli de feux dévorants pendant que le sommet, les coupures & les cavités sont ensevelies sous les glaces. Les plaines jouissent d'une agréable température; mais les profondeurs & les vallées éprouvent toute l'ardeur d'une chaleur excessive: enfin suivant la disposition des lieux & les situations hautes ou basses, on trouve toutes les variétés possibles, comprises entre les deux extrêmes du plus grand chaud & du plus grand froid.

Si l'on donnoit une description de—

Fertilité du
pays.

ULLOA.

Chap. IX.

An. 1737.

taillée de la fertilité du pays, elle pourroit paroître hors de toute croyance ; mais on en connoîtra la possibilité, en considérant l'égalité & la bénignité du climat. Les degrés du chaud & du froid sont si heureusement réglés, que l'humidité nécessaire est toujours entretenue, & qu'il est très rare qu'il se passe un jour sans que la terre soit favorisée de quelques rayons bienfaisans du soleil. Il n'est donc pas surprenant que ce pays jouisse d'une plus grande fertilité que ceux où les mêmes causes ne se trouvent pas réunies, surtout en remarquant qu'il n'y a aucune différence sensible dans tout le cours de l'année ; enforte qu'on voit ici les fleurs & les fruits des diverses saisons précisément dans le même temps. Un Européen curieux y observe avec un plaisir mêlé d'admiration, des plantes qui jaunissent & se dessèchent dans un champ, pendant que d'autres de la même espèce ne font que commencer à pousser ; & des fleurs qui perdent leur éclat lorsque d'autres commencent à s'ouvrir, comme pour entretenir perpétuellement le même émail dans les campagnes. Sur un même arbre, on voit des fruits

parvenus à leur maturité , & des feuilles changer de couleur , pendant qu'il en pousse de nouvelles , & que d'autres parties se couvrent de fleurs & de fruits dans toutes les gradations possibles.

ULLOA.
Chap. IX.
An. 1737.

On remarque la même fertilité dans le bled , & l'on fait la moisson dans un champ pendant qu'on le sème dans le champ voisin. On en voit de nouvellement semé , qui commence à sortir de terre : d'autre qui est en épis , & d'autre encore plus avancé qui est déjà couvert de fleurs , en sorte que le penchant des montagnes présente en même temps toutes les beautés & toutes les richesses des différentes saisons de l'année.

Tout ce que nous venons de dire est en général ; cependant il y a un temps déterminé pour la grande moisson. Il arrive aussi que la saison la plus favorable pour semer dans un endroit est un mois ou deux après celle qui convient à un autre , quoiqu'ils ne soient éloignés que de trois ou quatre lieues , & que le temps convenable pour une terre qui est à une semblable distance ne soit pas encore arrivé. Ainsi en différents cantons , & quelquefois

Variétés
qu'elle occa-
sionne.

ULLOA.

Chap. IX.

AN. 1737.

dans le même, la sémence & la récolte occupent toute l'année, & l'avancement ou le retard sont naturellement occasionnés par la diversité des situations, selon que le terrain est en montagnes, en coteaux, en plaines, en vallées, ou en coupures. Toutes ces différentes positions sont autant de températures particulières; ce qui diversifie de même les temps des opérations de la campagne: mais cette diversité ne contredit en rien ce que nous avons dit en général sur la fertilité & l'abondance de ce pays fortuné.

Bas prix des
vivres à Qui-
to.

Cette fécondité remarquable du terrain lui fait produire naturellement une quantité prodigieuse de fruits & de grains de toute espèce, & contribue également à leur donner une qualité excellente, qui s'étend sur les animaux, comme on en peut juger par la délicatesse du bœuf, du veau, du mouton, du porc & de la volaille qu'on mange à Quito. Le pain de froment y est en abondance; mais les femmes Indiennes qu'on charge du soin de le faire ignorent également la bonne façon de le pétrir & de le cuire, quoique le bled soit par-

fait : cependant le pain qu'on mange dans les maisons particulières est aussi bon que le meilleur pain d'Europe. Le bœuf, aussi parfait que celui de nos contrées, est vendu par quartier de cent livres pesant, pour quatre réales de l'argent du pays, & l'acheteur a la liberté de choisir le morceau qui lui plaît le mieux. Le mouton se vend aussi par moitié ou quartier de l'animal, & dans la primeur, quand il est bien engraisé, on le donne entier pour cinq ou six réales. Les autres espèces de provisions sont vendues en bloc sans poids ni mesure, & le prix en est réglé par l'usage.

Les plantations voisines du sommet des montagnes produisent du froment, de l'orge, des légumes de toute espèce, & des pommes de terre, selon la variété des températures. Au-dessous de ces plantations, on voit paître de nombreux troupeaux de moutons & de brebis, dont la laine employée à différents usages, fournit de l'occupation à une infinité de personnes. Quelques fermiers ne s'attachent qu'à nourrir des vaches, particulièrement pour l'avantage qu'ils retirent de leur lait, dont ils

U L L O A.
Chap. IX.

An. 1737.

Productions
du pays.

ULLOA. font du beurre & du fromage. En
 Chap. IX. d'autres fermes, on s'occupe en même
 An. 1737. temps à différents travaux, tels que
 le foin des troupeaux, l'agriculture,
 & les manufactures, principalement
 celles de drap, de bayes & de ser-
 ges.

Température
 toujours
 égale.

On voit par tout ce que nous ve-
 nons de rapporter, qu'aucune jurif-
 diction n'a une température égale
 dans toute son étendue, parce que les
 différents degrés de chaud & de froid
 dépendent de la situation de chaque
 canton. C'est à cette différence qu'on
 doit la bonté & la variété des especes
 de grains & de fruits que le pays pro-
 duit, & dont chacun trouve en quel-
 que endroit la température la plus
 convenable à son espece. Aussi en
 voyageant seulement une demi-jour-
 née, on passe d'un climat dont la
 chaleur fait sentir qu'on est sous la
 Zone torride, à un autre où l'on
 ressent toutes les rigueurs de l'hiver.
 Il faut encore remarquer, ce qu'on
 peut regarder comme un nouvel
 avantage, c'est que chacun de ces
 endroits n'éprouve point de vicissi-
 tudes dans le cours de l'année, de
 même que les parties tempérées n'y

ressentent nulle variation du chaud au froid. Cependant cette regle souffre des exceptions pour les parties montagneuses, où le froid augmente par la violence des vents, ou par le changement de temps qu'on appelle *Tiempo de paramos*, qui arrive quand les nuages enveloppent la plus grande partie des montagnes, & se précipitent en pluie & en neige. Alors le froid devient insupportable; mais quand ces nuages nébuleux sont dispersés, & quand le vent est apaisé, les rayons du soleil se répandent sur la terre, & y communique une douce chaleur.

ULLOA.

Chap. IX.

An. 1737.

Presque tous les villages bâtis sur le penchant des montagnes, sont construits avec beaucoup d'irrégularité. La principale partie est l'Eglise & le presbytère, qu'on nomme en ce pays le Couvent, parce que tous les prêtres étoient dans les commencements des religieux. Ces bâtimens ont quelque apparence de décence, mais le reste des villages n'est composé que de huttes, avec des murs de terre, dispersées dans toute la campagne, où chacun a sa portion de terrain, qu'il cultive pour sa subsistance. La

Des villages,

ULLOA.
Chap. X.
An. 1737.

plus grande partie des habitants sont des Indiens, & il y a des villages qui en sont entièrement composés : en d'autres on trouve aussi des Métifs, & quelques familles Espagnoles; mais tous sont également dans la plus grande misère.

CHAPITRE X.

Les Astronomes sont obligés de partir pour Lima : Ils se rendent à Machala : Endroit nommé le Saut : Danger des Tigres dans ce pays : Les Astronomes arrivent à Tumbex : Description de Tumbex : Sécheresse excessive de ce pays : Arbre nommé Alcatrobale : Route de Tumbex à Amotape : Description d'Amotape : Suite de la route jusqu'à Piura : Description de cette ville : Chaleur & sécheresse du climat : Productions & commerce de Piura : Suite du voyage : Description de Séchura : Habillement des femmes : Désert où l'on est obligé de porter de l'eau : Difficultés pour traverser ce désert : Description de Monope : Description de Lambayeque.

PENDANT que les Astronomes Espagnols étoient occupés à mesurer un arc du méridien dans la province de Quito, ils reçurent une lettre du Viceroi du Pérou, qui leur ordonnoit de se rendre sans perdre de temps à Lima, où il jugeoit leur présence nécessaire, pour s'opposer à quelques projets des Anglois, qu'on craignoit de voir incessamment dans la mer du Sud.

Ils obéirent aussi-tôt aux ordres du Viceroi, & après s'être munis de tout ce qui leur étoit nécessaire à Quito, ils partirent de cette ville le 30 d'Octobre 1740, & se déterminèrent à prendre la route de Guaranda & de Guiaquil. Il y a une autre route de terre par Cuença & Loja; mais ils préférèrent la première, parce qu'ils jugerent qu'ils feroient plus de diligence, d'autant que les chemins y sont moins mauvais, & qu'on a moins de peine à y trouver les mulets & les autres bêtes pour le bagage. Ils jugerent aussi qu'ils seroient moins exposés à demeurer long-temps dans les villages, comme on y est souvent obligé par l'autre

ULLOA.
Chap. X.

An. 1740.

Les Astronomes sont obligés de partir pour Lima.

ULLOA. route, à cause des inondations, des
Chap. X. rivières, & des précipices.

An. 1740.

Le 30 d'Octobre, ils arriverent
aux Bodegas ou magasins de Baba-
hoyo, où ils prirent un canot; des-
cendirent la rivière de Guiaquil; s'em-
barquerent à bord d'un petit bâti-
ment chargé pour Puna, & jetterent
l'ancre dans le port de cette ville le
3 de Novembre. Ils y louerent un
grand Balza, qui les conduisit par le
golphe à Machala. La route ordinaire
est par le saut ou chute de Tumbez;
mais ils furent obligés d'en suivre
une différente, parce que leur pilote
ne connoissoit pas bien l'entrée de
l'anse par laquelle il faut passer pour
arriver au Saut.

Le 5, ils débarquerent le matin
sur la côte de Machala, d'où ils se
rendirent par terre à la ville, qui
n'en est éloignée que de deux petites
lieues.

Endroit
nommé le
Saut.

Le soir du 7, ils arriverent à l'en-
droit nommé le Saut, qui est une
espece de port pour les barques &
pour les autres petits bâtimens, si-
tué à la tête de plusieurs anses ou
bras de mer, à quatorze ou quinze
lieues de la côte. Il n'y a aucuns ha-

bitants, parce qu'on ne trouve point d'eau fraîche dans tout le canton adjacent, enforte que ce port ne sert que pour les marchandises qui doivent aller à Tumbez, & qu'on y porte sur des mulets, toujours prêts pour cet usage. Le Saut n'a aucun couvert, & toutes les marchandises qu'on y apporte sont déposées dans une petite place; mais comme il n'y tombe presque jamais de pluie, il y a très peu de risque à les y laisser jusqu'à ce qu'on les transporte à Tumbez.

Dans cet endroit, de même que sur les bords des Anses, les arbres nommés Mangles, sont très épais, & ils ont leurs branches & leurs racines tellement entrelacées, qu'elles sont absolument impénétrables. Les Mosquitoes y fourmillent en si grande quantité, que leurs seules piquûres suffisent pour en écarter tous ceux qui voudroient y descendre. Les parties plus intérieures, où la marée ne peut atteindre, sont couvertes de forêts d'arbres plus petits, où il y a beaucoup de cerfs; mais elles sont aussi habitées par une grande quantité de Tigres, enforte que si les aiguillons perçants des Mosquitoes ôtent

U L L O A.
Chap. X.

An. 1740.

Danger des
Tigres dans
ce pays.

ULLOA.

Chap. X.

An. 1740

Les Astro-
nomes arri-
vent à Tum-
bez.

le repos aux voyageurs, ils les empêchent aussi, en les tenant éveillés, d'être surpris par ces cruels animaux, dont la fureur a souvent eu des suites très funestes.

Le 9, ils arriverent le matin à la ville de Tumbez, éloignée de sept lieues du Saut. Le chemin est par un pays absolument inculte, d'autant qu'une partie est exposée à la marée, & que le reste n'est que des sables, qui réfléchissent si fortement les rayons du soleil, qu'on est obligé de faire ce voyage durant la nuit. Sept lieues de chemin & autant de retour sans rencontrer ni eau, ni fourage, est un trop grand travail pour que les mulets le puissent faire de jour. On ne les fait jamais partir de Tumbez pour le Saut, qu'on n'ait reçu avis par un matelot envoyé exprès, des marchandises qui sont déchargées, & qu'on ne soit assuré qu'elles sont prêtes à voiturer; autrement la peine seroit perdue, parce qu'il est impossible que ces animaux puissent y faire aucun séjour.

Description
de Tumbez.

Près de Tumbez est une rivière du même nom, qui se décharge dans la baye de Guiaquil, vis-à-vis l'isle de

Sainte Claire. Les barques, les chaloupes, les balzas & les canots, peuvent aller en montant & en descendant cette rivière, qui a trois brasses de profondeur, & vingt-cinq de large; mais il est dangereux de la remonter en hiver, parce que l'impétuosité du courant est alors augmentée par les torrents qui tombent des montagnes. A une petite distance des Cordillieres, sur un des bords de la rivière est la ville de Tumbez, dans une plaine fableuse, où l'on voit quelques petites éminences. Cette ville n'est composée que de soixante & dix maisons, bâties de canes & couvertes de paille; elles sont dispersées les unes des autres, sans aucun ordre ni symétrie. Ces maisons sont habitées par environ cent cinquante familles de Métifs, d'Indiens, de Mulâtres & d'Espagnols. Il y a d'autres familles qui habitent les bords de la rivière, ce qui leur donne la facilité de pouvoir arroser leurs terres, & elles s'y occupent de l'agriculture.

La chaleur y est excessive, & il se passe souvent plusieurs années de suite sans qu'il y tombe une goutte de pluie; mais quand elle commence,

ULLOA.

Chap. X.

An. 1740.

Sécheresse

excessive de
ce pays.

ULLOA.

Chap. X.

An. 1749.

elle dure ordinairement tout l'hiver. Tout le pays depuis Tumbez jusqu'à Lima, entre le pied des Cordillieres & la mer, est connu par le nom de Vallées, ce qu'il est nécessaire de remarquer ici, parce que nous aurons souvent occasion d'en parler dans la suite de cette narration.

Tumbez est le lieu où les Espagnols, commandés par Dom François Pizarre, débarquerent pour la première fois dans cette partie de l'Amérique méridionale. Ils y eurent des conférences d'amitié avec plusieurs Princes du pays, qui étoient vassaux des Incas. Si les Indiens furent surpris à la vue des Espagnols, ceux-ci ne le furent pas moins des richesses prodigieuses qu'ils remarquerent de toutes parts, ainsi que de la grandeur & de la magnificence des palais, des châteaux & des temples : mais quoiqu'ils fussent tous bâtis de pierre, il n'en reste présentement aucun vestige.

Arbre nommé Algarrobale.

Sur les bords agréables de cette rivière, aussi loin que les eaux s'étendent quand elle est à sa plus grande hauteur, le terrain produit une grande quantité de maïs, & des au-

tres

tres fruits & végétaux qui viennent dans les pays chauds. Dans les endroits plus éloignés où la rivière ne peut atteindre, on trouve une espece d'arbre légumineux, nommé Algarrobale, qui produit une fève, qu'on donne pour nourriture aux troupeaux de toute espece. Elle a quelque ressemblance avec celle d'Espagne, connue sous le nom de Valentia : la gouffe est d'environ cinq ou six pouces de long, d'une couleur blanchâtre, mêlée de veines d'un jaune sale. Elle donne beaucoup de force aux bêtes de travail; on s'en sert pour engraisser celles qu'on veut tuer, & elles en acquierent un goût excellent.

Les Astronomes employèrent cinquante-quatre heures dans leur voyage de Tumbez à Piura, non compris le temps de leur repos, en sorte que les mulets, qui vont toujours d'un pas égal, firent plus d'une lieue par heure. Ils firent quarante-huit lieues jusqu'à la ville d'Amotape, qui est le seul endroit habité de toute la route, & le reste est entièrement désert. On laisse seulement reposer les mulets deux ou trois heures, quand ils paroissent épuisés de fatigue, ou quand

ULLOA.

Chap. X.

An. 1740.

Route de
Tumbez à
Amotape.

ULLOA. on se trouve près de quelque endroit
 Chap. X. où il y a de l'eau. En sortant de Tum-
 An. 1740. bez, on traverse la riviere dans des
 Balzas; ensuite on fait environ deux
 lieues par des bosquets d'Algarrobale,
 & d'autres arbres, à la sortie des-
 quels le chemin suit la côte jusqu'à
 Mancora, qui est à vingt-quatre
 lieues de Tumbez. En suivant cette
 route, il faut profiter de la basse-mer
 pour passer un endroit nommé Mal-
 passo, environ à six lieues de Tum-
 bez. C'est un rocher escarpé, & fort
 élevé, que la mer baigne dans le flux,
 & dont il est impossible de gagner
 le sommet, à cause des coupures &
 des précipices, en sorte qu'il faut né-
 cessairement passer entre la mer &
 la base de ce rocher, qui a environ
 une demi-lieue de longueur, ce qu'on
 doit faire avant le retour du flot,
 qui couvre bien-tôt cet étroit passa-
 ge; mais il n'y a aucun danger dans
 le temps du reflux. Pendant le reste
 du voyage, il est également néces-
 saire d'avoir attention à la marée,
 parce que le pays étant rempli de
 sables, si les mulets y entroient trop
 profondément, ils seroient fatigués
 après une heure ou deux de marche:

c'est pourquoi les voyageurs suivent en général le rivage, qui est battu par les vagues, ce qui le rend plus ferme, plus solide, & par conséquent plus facile pour ces animaux. En hiver, il passe par Mancora un petit ruisseau d'eau fraîche, qui est d'un grand soulagement pour les mulets; mais en été, le peu d'eau qui y reste est si mauvaise, qu'il n'y a que le plus grand besoin qui puisse la rendre supportable. Les bords de ce ruisseau sont tellement fertilisés par ses eaux, qu'ils produisent des Algarrobales, assez gros & en assez grande quantité pour former une épaisse forêt.

Après Mancora, dans l'espace de quatorze lieues, le chemin est entre des montagnes arides, à quelque distance de la côte, avec des montées & des descentes très rapides jusqu'à la brèche de Pazinnas, où il faut prendre les mêmes précautions qu'à Mancora: c'est où l'on fait la seconde pause. Le reste de la route est une plaine fautive de dix lieues de longueur, jusqu'à la ville d'Amotape, & à quelque distance de la côte.

Cette ville, située à 4 degrés, 51 minutes, 43 secondes de latitude mé-

ULLOA.
Chap. X.

An. 1742.

Description
d'Amotape.

ULLOA.

Chap. X.

An. 1743.

ridionale, est une annexe de la paroisse de Tumbez, dépend de la même Lieutenance, & est dans la juridiction de Piura. Il y a environ trente maisons, construites des mêmes matériaux que celles de Tumbez, mais on n'y trouve d'autres habitants que des Indiens & des Métifs. A un quart de lieue de la ville passe une rivière de même nom, dont les eaux sont de la plus grande utilité pour la campagne. Ce canton est cultivé dans toutes ses parties, & partagé en différents champs, qui produisent des grains de diverses espèces dans la plus grande abondance, ainsi que de tous les fruits & de tous les végétaux excellents qui croissent dans les pays chauds, mais ces campagnes, ainsi que Tumbez, sont infestés d'une multitude prodigieuse de mosquitoes. On passe à gué cette rivière pendant l'été, mais en hiver, quand les torrents tombent des montagnes, on la traverse dans un Balza, parce que la rapidité du courant est alors considérablement augmentée. On ne peut se dispenser de la traverser pour aller à Piura, & le chemin est ensuite l'espace de quatre lieues par des bois de grands Algarrobales.

Ces bois conduisent à une plaine aride, où les conducteurs & les Indiens qui connoissent le mieux le pays, perdent quelquefois leur route, parce que le vent applanit les hauteurs de sable qui servoient de guide, & efface toutes les traces de chemin; en sorte qu'avec cet horizon terrestre, on est obligé de se guider le jour par le soleil, & la nuit par les étoiles: mais comme les Indiens connoissent peu la position des astres, ils sont souvent embarrassés, & exposés à beaucoup de fatigues avant de retrouver leur chemin.

ULLOA.

Chap. X.

An. 1740.

On peut juger par tout ce que nous avons dit, des peines que les voyageurs éprouvent dans cette route. De plus, jusqu'à Amotape, il faut porter non-seulement des provisions, mais même de l'eau, & tout ce qui est nécessaire pour allumer du feu, à moins qu'on ne se contente de manger des viandes froides. A cette dernière pause est une mine de cuivre, & une espèce de goudron minéral, dont on transporte une grande quantité à Callao, & en d'autres endroits, où l'on s'en sert pour calfater les vaisseaux, mais il a le défaut de brû-

Suite de la
route jusqu'à
Piara.

U L L O A.
Chap. X.

An. 1740.

Description
de cette ville.

ler les cordages. Cependant, comme il est à très bas prix, on en fait usage en le mêlant avec le bray ordinaire.

La ville de Piura, qui est à présent la capitale de la Jurisdiction de même nom, a été le premier établissement des Espagnols dans le Pérou. Elle fut fondée en 1531, par Dom François Pizarre, qui y bâtit aussi la première Eglise du pays. Cette ville, anciennement nommée San-Miguel de Piura, fut d'abord établie dans la vallée de Targasala; mais comme l'air y étoit très mauvais, on l'a depuis transférée dans sa situation actuelle, qui est au milieu d'une plaine de sable. Elle est à la latitude méridionale de 5 degrés, 11 minutes, une seconde. Les maisons sont construites de briques cuites au soleil, ou d'une espèce de roseaux, nommés Quinchas, & il y en a peu qui ayent un étage au-dessus du raiz-de-chauffée. C'est où réside le Corrégidor, dont la jurisdiction s'étend d'un côté sur le pays nommé Vallée, & de l'autre dans les montagnes. Il y a aussi un bureau pour la recette des deniers royaux, sous la direction d'un Trésorier ou Receveur, qui change tous les six

mois de résidence avec un autre, qui demeure au port de Paita, & vient prendre la place de celui de Piura. Les fonctions du premier sont de recevoir les droits sur les marchandises d'importation qu'on y décharge, & d'empêcher le commerce de contrebande : celles du second sont de recevoir ce qui est imposé sur les marchandises qui vont des montagnes à Loja, & de Tumbez à Lima.

ULLOA.
Chap. X.
An. 1740.

Cette ville contient près de quinze mille habitants, entre lesquels il y a plusieurs familles distinguées, outre les Espagnols, les Métifs, les Indiens & les Mulâtres. Le climat est chaud & fort sec; la pluie y tombe encore plus rarement qu'à Tumbez, & cependant l'air y est très sain. Il y a une rivière très avantageuse pour les habitants, ainsi que pour le pays circonvoisin, dont le terroir fableux est aisément pénétré par les eaux; & comme il est fort uni, on les fait passer en différents cantons par le moyen des canaux. En Été cette rivière manque absolument d'eau : le peu qui descend de la montagne est absorbé, avant d'avoir atteint la ville,

Chaleur &
sécheresse du
climat.

ULLOA.

Chap. X.

An. 1740.

enforte que les habitants n'ont d'autre moyen pour s'en procurer, que celui de creuser dans le lit de la riviere des puits, dont la profondeur est proportionnée à la longueur du temps que dure la sécheresse.

Il y a un hôpital à Piura, sous l'administration des Peres de Bethléem. On y reçoit des gens affectés de toutes sortes de maladies, mais il est particulièrement renommé pour la guérison de celles qui sont les suites de la débauche, & qui sont très communes en ce pays, à cause de la chaleur du climat. Il y vient par cette raison un grand nombre de personnes infectées de ces maladies infâmes, & ils y recouvrent la santé avec moins de remèdes que dans les autres pays, comme aussi avec moins de fatigue & plus de diligence.

Productions
& commerce
de Piura.

Comme tout le territoire de cette Jurisdiction, au-dedans du pays des Vallées, produit seulement des Algarrobales, du maiz, du coton, des grains, quelques fruits, & plusieurs végétaux nourrissans, la plus grande partie des habitants s'attachent à élever des chevres, dont on vend continuellement une grande quantité pour

les tuer, parce que leur graisse sert à faire du savon, qui est d'un débit sûr à Lima, à Quito, & à Panama. Leurs peaux apprêtées servent à faire le cuir qu'on nomme Cordouan, qui est aussi fort recherché dans les mêmes villes. Une autre branche de commerce est le Cabuya ou Pita, espece de plante d'où l'on tire du fil très fort & très fin : on en trouve abondamment dans les parties montagneuses de la juridiction de Piura. Ce pays tire encore un grand avantage des mulets, d'autant que toutes les marchandises qui vont de Quito à Lima, comme aussi celles qu'on apporte, & qu'on débarque au port de Paita, ne peuvent être transportées aux endroits pour lesquels elles sont destinées, autrement que par les mulets de cette province. La quantité prodigieuse de marchandises qui y viennent de toutes parts, doit faire juger de la multitude des animaux employés à ce transport, qui dure plus ou moins de temps dans le cours de l'année ; mais qui est toujours étonnant tant que les rivières sont basses.

Le 21, nos Européens continuent leur voyage, & le lendemain

Suite du
voyage.

ils arriverent à la ville de Séchura , éloignée de dix lieues de Piura. Tout le pays entre ces deux places est un désert de sable très uni , & très fatigant pour les mulets.

Quoique les mauvais chemins , & le danger des routes du Pérou , permettent rarement de se servir d'autres voitures que les mulets , cependant de Piura à Lima , on a l'avantage de pouvoir aller en litieres. Au lieu de bâtons , elles sont suspendues sur deux longues cannes , & disposées de façon qu'elles ne peuvent toucher l'eau dans le passage des rivières qu'on traverse à gué , ni se heurter contre les rochers dans les montées & les descentes , aux endroits difficiles de la route.

Comme les mulets qu'on loue à Piura font tout le voyage jusqu'à Lima , sans aucun relais , & que dans ce long espace de chemin , il se trouve plusieurs grands déserts à traverser , la fatigue que cause naturellement la longueur de la route , augmentée par la difficulté des sables qu'on est obligé de passer , force les voyageurs à prendre nécessairement quelque repos , particulièrement à Séchura ,

parce qu'au sortir de cette ville, on entre dans le vaste désert qui porte le même nom.

ULLOA.
Chap. X.

An. 1740.

Description
de Séchura.

Séchura étoit anciennement contigue à la mer, à une petite distance d'une pointe nommée Aguja ; mais la ville ayant été détruite par une inondation, on jugea plus à propos de la rebâtir à une lieue environ de la côte, près d'une rivière de même nom, & qui est sujette aux mêmes variations que celle de Piura. Dans le temps où nos Astronomes la traversèrent, ils la trouverent entièrement à sec, au lieu que depuis le mois de Février ou Mars, jusqu'en ceux d'Août ou de Septembre, l'eau est si profonde, & le courant si rapide, qu'on ne peut la traverser que dans des Balzas. Quand la rivière est à sec, les habitants ont aussi recours à l'expédient d'y creuser des puits, où ils trouvent à la vérité de l'eau, mais fort épaisse & très mauvaise. Séchura contient environ deux cents maisons de Cane, avec une grande & belle Eglise de brique. Les habitants sont tous Indiens, & composent près de quatre cents familles, qui sont toutes occupées aux emplois.

ULLOA.

Chap. X.

An. 1740.

de conduire les mulets, ou à la pêche. Les maisons de toutes ces villes sont très simples : les murs ne sont autre chose que des canes ordinaires & des roseaux, qu'on enfonce un peu en terre, avec des toits plats de même nature, parce que les pluies y sont excessivement rares. Les habitants trouvent assez de lumière & d'air dans ces maisons, où les rayons du soleil & le vent se font aisément des passages.

Habille-
ment
des femmes.

L'habillement des femmes Indiennes dans ces cantons ressemble beaucoup à celui que les femmes de Quito nomment Anaco, mais avec quelque différence : en marchant, elles le lèvent un peu, & le portent sous le bras. Leur coëffure est de mouffeline, garnie de dentelle, ou brodée de diverses couleurs ; mais les veuves les portent noires. On connoît l'état de chacune par la manière dont elles arrangent leurs cheveux : les filles & les veuves les partagent en deux tresses plates, dont il en tombe une sur chaque épaule, au lieu que les femmes mariées les réunissent en une seule. Elles sont très adroites, & s'occupent ordinairement à faire des napes & des serviettes de toile de coton,

ou à d'autres ouvrages semblables. Les hommes sont habillés à l'Espagnole, & par conséquent portent des souliers ; mais les femmes n'en ont point. Ils ont en général de l'esprit, & réussissent à tout ce qu'ils veulent s'appliquer. Il est certain que tous les Indiens des Vallées depuis Tumbez jusqu'à Lima sont industrieux, intelligents & civilisés au-delà de ce qu'on les croit ordinairement.

La ville de Séchura est la dernière de la Jurisdiction de Panama : les habitants, non-seulement refusent de fournir des mulets aux voyageurs qui ne sont pas munis d'un passeport du Corréidor ; mais ils ne leur permettent pas même de continuer leur route, de quelque rang qu'ils soient. L'objet de cette exactitude est d'empêcher les abus dans le commerce, d'autant qu'il n'y a d'autre chemin que celui qui conduit par le désert, & un autre, nommé Rodeo ; en sorte qu'il faut nécessairement prendre l'un des deux. Si l'on suit celui du désert, on est obligé de louer à Séchura des mulets pour porter l'eau, dont on abreuve ceux qui sont chargés, quand ils ont fait la moitié du chemin. On met cette

ULLOA.
Chap. X.

An. 1740.

Désert où
l'on est obli-
gé de porter
de l'eau.

ULLOA.
Chap. X.
An. 1740.

eau dans de grosses callebasses, ou dans des peaux, & pour quatre mulets chargés, il en faut un cinquieme qui porte l'eau; mais on en met un pour les deux qui portent une litiere. Quand on fait le voyage à cheval, les cavaliers portent leur eau dans de grands sacs, ou outres de cuir destinés à cet usage. Chacun des voyageurs, soit en litiere, soit à cheval ne peut se dispenser d'en porter la quantité suffisante, parce que dans tout le voyage, on ne trouve que du sable, que le vent rassemble en petites éminences, & des masses de sel d'espace en espace, sans aucun arbrisseau, ni herbe, ni fleur, ni verdure.

Difficultés
pour traverser ce désert.

Le 24, les Européens partirent de Séchura, & traverserent le désert, où ils ne firent que quelques pauses courtes pour reposer leurs bêtes de charge. Le lendemain à cinq heures du soir, ils arriverent à la ville de Monope, qui est éloignée de vingt-huit ou trente lieues de Séchura, quoique les naturels en comptent davantage par erreur. L'étendue & l'uniformité de la plaine, où le mouvement continuel du sable efface tou-

re trace de chemin , trompe souvent les guides les plus expérimentés ; mais ils ont bientôt l'adresse de retrouver leur route , & ont deux moyens d'y réussir. Le premier est d'aller toujours directement contre le vent , & de l'avoir également derriere eux quand ils reviennent , parce que le vent du Sud souffle régulièrement en tout temps dans ce désert ; ce qui rend cette regle infallible. Le second moyen est de prendre de temps en temps une poignée de sable & de le sentir , d'autant que la fiente des mulets imprégne plus ou moins ce sable d'une odeur forte ; ce qui sert à leur faire reconnoître la vraie route. Ceux qui ne connoissent pas bien ce pays , s'exposent à de grands dangers s'ils s'arrêtent pour se reposer ou pour dormir ; quand ils se remettent en route , ils se trouvent presque toujours hors d'état de reconnoître le vrai chemin ; & c'est par une grace particuliere de la Providence quand ils ne périssent pas de fatigue ou de besoin , comme il n'arrive que trop fréquemment.

La ville de Monope est composée de soixante & dix ou quatre-vingt

ULLOA.
Chap. X.

An. 1748.

Description
de Monope.

ULLOA.

Chap. X.

An. 1740.

maisons , bâties comme celles des autres villes dont nous avons parlé , & habitées par environ cent soixante familles , toutes d'Indiens. Près de cette ville coule une rivière , nommée Pozuelos , sujette aux mêmes vicissitudes que les précédentes ; mais les bords n'en sont point cultivés ni ornés d'arbres. L'instinct des animaux habitués à suivre cette route est des plus étonnantes : ils sentent l'eau à quatre lieues de distance ; & marquent tant d'impatience d'y arriver , qu'il est difficile de les arrêter : aussi prennent-ils alors le chemin le plus court , & achevent le reste du voyage avec la plus grande activité.

Description
de Lambaye-
que.

Le 26 , les Mathématiciens partirent de Monope , & arriverent à Lambayeque , qui en est éloignée de quatre lieues : ils y demeurèrent le 27. Cette ville est composée d'environ quinze cents maisons , construites de différents matériaux ; il y en a quelques-unes de brique , & d'autres de bajareques : le milieu des murs est de cannes , couvertes de terre glaise en dedans & en dehors : les moindres de toutes ne sont que de cannes , & c'est où demeurent

les Indiens. Le nombre des habitants est d'environ trois mille , entre lesquels il y a plusieurs familles opulentes ; mais en général ce ne sont que de pauvres Espagnols , des Mulâtres , des Métifs & des Indiens. L'Eglise paroissiale construite en pierre est grande & belle , avec de magnifiques ornements. Il y a quatre chapelles qu'on nomme Ramos ; elles sont desservies par autant de Prêtres , qui prennent soin de la conduite spirituelle des Indiens , ainsi que des autres habitants.

Cette ville n'est devenue aussi peuplée que depuis 1685 , quand Edouard Davis , corsaire Anglois pilla & s'accagea celle de Sana , dont les habitants se retirèrent à Lambayeque. Ils y furent encore forcés par une inondation de la riviere de Sana , qui détruisit tout ce qui avoit échappé à la fureur des Anglois. Il y a un Corrégidor , dont la juridiction s'étend sur plusieurs autres villes , entre autres sur celle de Monope. Il y demeure aussi l'un des deux Officiers des revenus de Truxillo. La ville est arrosée par une riviere , aussi nommée Lambayeque , qu'on traverse sur un

ULLOA.

Chap. X.

An. 1740.

pont de bois quand les eaux sont hautes ; mais dans les autres temps, on la passe à gué, & quelquefois elle est entièrement à sec.

Le voisinage de Lambayeque, aussi loin qu'il a pu être cultivé par l'industrie des habitants, qui y conduisent l'eau par des canaux, abonde en différentes sortes de végétaux. Il y en a de plusieurs especes connues en Europe ; d'autres qu'on peut appeller Créoles, parce qu'ils tirent leur origine d'Europe, & que le climat y a causé de grands changemens. On trouve des espaliers jusqu'à dix lieues de la ville, & le raisin qu'on y recueille sert à faire du vin ; mais il n'a pas la qualité de celui des autres parties du Pérou, & il ne rapporte pas la même quantité. Les gens mal-aisés du pays s'occupent à travailler en ouvrages de coton, à broder des mouchoirs, à faire des mantes, piquer des couvertures, & autres travaux semblables.



CHAPITRE XI.

Suite du voyage des Astronomes : Description de San-Pedro : Ils arrivent à Chocope : Description de cette ville : Ils arrivent à Truxillo : Température du climat : Description de Biru : De la riviere Santa : Description de Santa-Maria-de-la-Parrilla : Tambo , ou hôtellerie bâtie par les Incas : Ils arrivent à Pativirca : Description de cette ville : Ils arrivent à Guaura : Monuments des Incas : Ils arrivent à Chançay : Ils arrivent à Lima : Canaux construits du temps des Incas.

LE 28 , les Astronomes partirent de Lambayegue ; & après avoir passé la ville de Monsefu , qui en est éloignée de quatre ou cinq lieues , ils s'arrêterent près de la côte de la mer , à un endroit nommé Los-Lagunas , ou les Marais.

ULLOA.

Chap. XI.

An. 1740.

Suite du
voyage des
Astronomes.

Le 29 , ils passerent à gué la riviere Xequetepeque , à un quart de lieue de la ville de même nom , & le soir

ULLOA.
Chap. XI.
An. 1740.

ils arriverent à la ville de San-Pedro, qui est à vingt lieues de Lambayeque, & la dernière de cette juridiction.

Description
de San-Pedro.

San-Pedro est composée d'environ cent trente maisons, ou baraques, habitées par cent vingt familles Indiennes, trente de blancs, ou Métifs, & douze de Mulâtres. Il y a un couvent d'Augustins, mais qui n'est ordinairement composé que de trois sujets, le Prieur, le Curé & son Vicaire. La rivière qui passe à San-Pedro est nommée Pacasmayo; & tout le territoire produit du grain & des fruits en abondance. Une grande partie de la route de Lambayeque à San-Pedro est sur le bord de la mer, mais à quelque distance, qui n'est pas toujours la même.

Ils arrivent
à Chocope.

Le 30 de Novembre, ils traversèrent la ville de Payjan, qui est la première qu'on trouve dans la juridiction de Truxillo; & le premier de Décembre, ils arriverent à celle de Chocope, éloignée de treize ou quatorze lieues de San-Pedro. Le pays voisin est arrosé par la rivière, nommée Chicama, qu'on distribue en canaux, & il produit en grande quantité des cannes de sucre, des raisins,

des fruits de diverses especes, Européens & Créoles, mais particulièrement du maiz, qui est le grain dont on fait le plus d'usage dans toute la vallée. Depuis les bords de la riviere de Lambayeque jusqu'à celle dont nous parlons, on trouve des cannes de sucre près de toutes celles qu'on rencontre; mais pour la bonté & pour la quantité les cannes de la Chicama sont préférables à toutes les autres.

ULLOA.
Chap. XI.

An. 1740.

Chocope est composée de quatre-vingt ou quatre-vingt-dix maisons, couvertes de terre. Les habitants sont au nombre de soixante ou soixante & dix familles, principalement d'Espagnols, avec quelques-unes des autres castes; mais il n'y en a que vingt ou vingt-cinq d'Indiens. L'Eglise est bâtie de brique, grande, & ornée avec décence. On rapporte comme un événement remarquable qu'en 1726, il plut pendant quarante nuits continuellement, l'eau commençant à tomber régulièrement à quatre ou cinq heures du soir, & cessant à la même heure du matin; tout le reste du jour étant très clair & très serein. Ce Phénomene ruina absolument tou-

Description
de cette ville.

ULLOA.

Chap. XI.

An. 1740.

tes les maisons , & même l'Eglise de
brique , dont il ne resta que quel-
ques fragments de murs. Les habi-
tants en furent d'autant plus éton-
nés , que durant tout ce temps , le
vent du Sud continua à souffler com-
me à l'ordinaire , & même avec une
si grande violence , qu'il enlevoit le
sable quoique très mouillé. Il en ar-
riva de même deux ans après pen-
dant onze ou douze jours ; mais la
pluie ne fut pas aussi violente , ni
aussi destructive que la précédente.
Depuis ce temps on n'a rien remar-
qué de semblable ; & l'on n'a pas de
souvenir d'un pareil événement dans
les années précédentes.

Ils arrivent
à Truxillo.

Les Officiers Espagnols ne demeu-
rerent à Chocope que le temps né-
cessaire pour faire reposer leurs mu-
lets : ils continuerent ensuite leur
voyage , & arriverent à Truxillo ,
qui en est éloigné de onze lieues.
Cette ville fut bâtie en 1535 par Dom
François Pizarre , dans la vallée de
Chimo. La situation en est très agréa-
ble , quoique le terrain soit sableux ,
comme sont les environs de toutes les
villes de la vallée. Elle est entourée
d'un mur de brique ; & par sa gran-

deur, elle mérite d'être mise au rang des villes de la troisième classe. La mer est à une demi-lieue de cette ville; & deux lieues plus au Nord, on trouve le port de Guanchaco, où se fait tout le commerce maritime. Les maisons sont d'une assez belle apparence: la plus grande partie sont de briques, décorées de balcons & de superbes portiques; mais les autres ne sont que des baraques. On les fait toutes basses, à cause des fréquents tremblements de terre; & il y en a peu qui aient un étage au dessus du rez de chaussée. Le Corrégidor de tout le département y réside, ainsi que l'Evêque, & le Chapitre, composé de trois dignitaires, qui sont le Doyen, l'Archidiacre & le Grand-Chantre, avec quatre Chanoines & les Prébendaires. Il y a aussi un Bureau des revenus, dirigé par un Receveur & un Trésorier, dont un des deux réside à Lambayeque. Il y a des couvents de différents Ordres, un Collège de Jésuites, un Hôpital de Notre-Dame de Bethléem, & deux Monastères de filles des ordres de Sainte-Claire & de Sainte-Thérèse.

Les habitants sont composés d'Es-

ULLOA.
Chap. XI.
An. 1740.

ULLOA.

Chap. XI.

An. 1712.

pagnols, dont il y a plusieurs familles très riches & de distinction, d'Indiens, & de routes les autres Castes : en général, ils sont tous polis, doux, & d'une conduite régulière.

Température
du climat.

Dans ce climat, la différence est très sensible entre l'hiver & l'été : le premier est excessivement froid & le dernier est accompagné de chaleurs insupportables. Toute la vallée est très fertile, & abonde en cannes de sucre, en maïs, en fruits, en légumes, en vergers, & en plans d'oliviers. La partie du pays voisine des montagnes produit beaucoup de froment, d'orge, & d'autres grains ; en sorte que les habitants, non-seulement jouissent d'une grande quantité de provisions, mais qu'ils en transportent considérablement à Panama, particulièrement du bled & du sucre. Cette fertilité contribue beaucoup à l'embellissement du pays, la ville étant environnée d'agréables bosquets & d'allées d'arbres, qui en rendent l'abord charmant. Les jardins sont aussi très bien cultivés, & présentent l'aspect le plus riant ; ce qui, joint à un ciel serein, est aussi agréable aux voyageurs qu'aux habitants.

Environ

Environ à une lieue de la ville est une rivière, dont les eaux sont conduites par différents canaux dans les diverses parties de ce pays délicieux. Les Astronomes la traversèrent le 4 en sortant de Truxillo; & le 5, après avoir passé Moche, ils arrivèrent à Biru, éloigné de dix lieues de Truxillo.

Biru est composé de cinquante maisons ou huttes, habitées par soixante & dix familles d'Espagnols, d'Indiens, de Mulâtres, & de Métifs. Environ une demi-lieue au Nord, on trouve un petit ruisseau, d'où l'on tire de l'eau par différentes tranchées pour arroser le terrain. Cette précaution rend les terres aussi fertiles que celles de Truxillo; & l'on en peut dire de même de tous les établissemens qu'on trouve en remontant la rivière. Les Européens en partirent le même jour, & continuerent leur voyage en côtoyant toujours le rivage, mais à quelque distance, sans s'en écarter de plus d'une lieue ou deux.

Le 6, ils firent halte dans un endroit désert, nommé Tambo-de-Chao, & se rendirent ensuite sur les bords de la rivière Santa: ils la traversè-

ULLOA.

Chap. XI.

An. 1749.

Description
de Biru.

U L L O A. rent avec le secours des Chimbado-
 Chap. XI. res & entrèrent dans la ville de même
 An. 1740. nom, qui en est éloignée d'environ
 un quart de lieue, & à quinze de
 Biru. Le chemin entre ces deux villes
 n'est presque que des plaines de sa-
 ble qui passent entre les montagnes.

De la riviere
 Santa.

La riviere Santa, dans l'endroit où
 l'on a coutume de la traverser, a près
 d'un quart de lieue de largeur, étant
 partagée en cinq canaux, qui coulent
 toute l'année avec beaucoup de rapi-
 dité. On la passe en tout temps à gué;
 & il y a des gens qui font leur métier
 de demeurer sur le bord avec de
 grands chevaux accoutumés à vain-
 cre le courant, qui est toujours très
 fort. Ce sont eux qu'on nomme Chim-
 badores; & il faut qu'ils connoissent
 parfaitement le gué, pour guider les
 mulets chargés dans leur passage, au-
 trement il seroit presque impossible
 de traverser cette riviere, dont les va-
 gues changent souvent le lit. Les
 Chimbadores mêmes ne sont pas tou-
 jours bien sûrs, parce que le gué ayant
 changé de place dans quelqu'un des
 canaux, ils sont quelquefois entraînés
 par le courant, & leur perte est iné-
 vitable. En hiver, il arrive souvent

que l'eau qui vient des montagnes enfle tellement la riviere, qu'elle cesse d'être guéable pendant plusieurs jours : alors les voyageurs sont obligés d'attendre que ces eaux soient écoulées, particulièrement quand ils ont avec eux des marchandises. Ceux qui vont sans bagage, remontent fix ou huit lieues au dessus de la ville, & passent la riviere dans des balzas faits de callebasses; mais c'est toujours avec danger, d'autant que si le balza rencontre un courant trop rapide, il en est entraîné, & emporté jusque dans la mer.

La ville, nommée Santa-Maria-de-la-Parrilla, fut premierement bâtie sur le bord de la mer; mais elle en est actuellement environ à une demi-lieue. Elle étoit anciennement grande, peuplée, la résidence d'un Corrégi-dor, & avoit plusieurs couvents; mais ayant été pillée en 1685 par un aventurier Anglois, les habitants l'abandonnerent; & pour se mettre plus en sûreté, ils la transporterent où elle est à présent. Cette nouvelle ville n'a pas plus de trente maisons; les meilleures ne sont que des cabanes, & les autres de paille. Elles sont habi-

ULLOA.

Chap. XI.

An. 1740.

Description
de Santa Ma-
ria de la Par-
rilla.

ULLOA. tées par cinquante pauvres familles ;
 Chap. XI. composées d'Indiens , de Mulâtres ,
 An. 1740. & de Métifs.

La ville & le voisinage sont infestés d'une multitude prodigieuse de mofquittes. Leur nombre diminue quelquefois en certaines saisons , & quelquefois , mais très rarement , il n'en reste aucun ; mais pour l'ordinaire on en est tourmenté pendant tout le cours de l'année. A Piura , & au dessus on n'est point incommodé de ce pernicieux insecte, excepté dans quelque villes voisines des rivières ; mais il n'y a aucun endroit où ils soient plus insupportables qu'à Santa.

Tambo ou
 hôtellerie bâ-
 tie par les In-
 cas.

Les Astronomes partirent le 8 de cette ville , & arriverent à une plantation nommée Guaca-Tambo , qui en est éloignée de huit lieues, & auprès de laquelle ils trouverent le Tambo , ou Hôtellerie bâtie par les Incas pour l'usage des voyageurs. Il y a un apentis pour les mettre à couvert , & un ruisseau qui passe à côté.

Le 9 ils firent huit lieues , & arriverent à une autre plantation , connue sous le nom de Manchan ; mais une lieue avant d'y arriver , ils passerent par un village , nommé Casma.

la-Baxa, qui n'est composé que d'une Eglise, & de dix ou douze maisons. Entre ce village & Manchan on trouve un petit ruisseau. Ils partirent le 10 de Manchan, passèrent des montagnes remplies de pierres qu'on appelle les Culebras, qui forment une route très incommode, particulièrement pour les litieres; & le lendemain ils arriverent à Guarmey à seize lieues de Manchan : ils firent encore trois lieues jusqu'à Pascana, où il y a une pause, élevée pour servir de Tambo, ou Hôtellerie, & nommée Tambo de Culebras. La ville de Guarmey est petite & de peu d'importance, composée seulement de quarante maisons, pareilles à celles dont nous avons déjà parlé : elles sont habitées par environ soixante & dix familles, dont il y en a très peu d'Espagnoles. Le Corrégidor a obtenu la permission de demeurer toujours en cette ville, vraisemblablement pour être à couvert de la plaie insupportable des mosquittes de Santa, où il faisoit anciennement sa résidence.

Le 13, ils trouverent un endroit nommé Callejones, après avoir fait treize lieues par des plaines remplies

U L L O A.
Chap. XI.
An. 1740.
Ils arrivent
à Pativirta.

de rocaïlles, & par des hauteurs assez escarpées. Ils en rencontrèrent entr'autres une très dangereuse, nommée Salto-del-Frayle, ou le Saut-du-Moine. C'est un rocher très élevé, & presque perpendiculaire du côté de la mer. Cependant il n'y a pas d'autres chemins, quoiqu'on ne puisse voir le précipice sans trembler : Il semble même que les mulets en soient effrayés, par la précaution qu'ils prennent à assurer leurs pas. Le lendemain, ils arriverent à Guaman-mayo, hameau à quelque distance de la rivière Barranca, & dépendant de la ville de Pativirca, environ à huit lieues de Callejones. Cette ville est la dernière de la Jurisdiction de Santa, ou de Guarmey.

Description
de cette ville.

Pativirca n'est composé que de quarante ou cinquante maisons, avec un nombre proportionné d'habitants, entre lesquels il y a quelques familles d'Espagnols, & quelques Indiens. Près de la côte de la mer, qui est environ à trois quarts de lieue de Guaman-mayo, on voit quelques gros murs de briques non cuites, qui sont les restes d'un ancien édifice Indien. La grandeur de ces ruines confirme

la tradition des naturels , qui disent que c'étoit le palais d'un de leurs Caciques ou Princes ; & il est certain que la situation y convenoit parfaitement , puisqu'il y a d'un côté une campagne fertile & très agréable , & que de l'autre il jouissoit de la vue & de la fraîcheur de la mer.

ULLOA.
Chap. XI.
An. 1740.

Le 15 , ils suivirent les bords de la rivière Barranca , qu'ils traversèrent aisément , guidés par les Chimbadores. Il est vrai qu'elle étoit très basse , & partagée en trois branches ; mais comme elle est remplie de pierres , le gué est toujours dangereux. Environ à une lieue , ils trouverent la ville de Barranca , où commence la Jurisdiction de Guaura. La ville est peuplée ; & plusieurs des habitants sont Espagnols , quoiqu'il n'y ait pas plus de soixante , ou soixante & dix maisons. Le même jour , ils arriverent à Guaura , éloigné de neuf lieues de Guamanmayo.

Ils arrivent
à Guaura.

Cette ville n'a qu'une rue , d'environ un quart de lieue de longueur , & contient cent cinquante ou deux cents maisons : quelques-unes sont bâties de briques , d'autres ne sont que des baraques ; & l'on y voit aussi

quelques huttes d'Indiens. Il y a une Eglise paroissiale, & un couvent de Franciscains. Un peu plus loin, on trouve une plantation, qui s'étend environ à une lieue de part & d'autre du chemin, qui est très agréable dans toutes ses parties. Celle de l'Est, aussi loin que la vue se peut étendre, est couverte de cannes de sucre; & celle de l'Ouest est partagée en champs de bled, de maïs, & d'autres especes de grains. Cette abondance n'est pas bornée au voisinage de la ville, toute la vallée, qui est très grande présente un aspect aussi riant.

Dans la partie méridionale de la ville de Guaura est une grosse tour avec une porte, & au dessus une especes de redoute. Cette tour est élevée à la tête d'un pont de pierre, sous lequel coule la riviere de Guaura, qui passe si près de la ville, qu'elle baigne les fondemens des maisons, mais sans leur causer aucun dommage, parce qu'elles sont bâties sur le roc. Au-delà de la riviere est un fauxbourg qui s'étend environ à une demi-lieue; mais les maisons ne sont pas contigues, & les boccages & les jardins qui les séparent font un nouvel

agrément pour les voyageurs. Le ciel y est serein, la température de l'air saine & régulière, quoiqu'il y ait une différence sensible entre les saisons; mais le froid de l'hiver, & les chaleurs de l'été sont également supportables.

ULLOA.
Chap. XI.
An. 1740.

En continuant leur chemin après Guarmey, les Officiers trouverent beaucoup de restes des édifices des Incas. En quelques endroits, ils virent des murs de palais, en d'autres de larges fossés, qui bordoient de grandes routes très spacieuses, en d'autres des forteresses & des châteaux situés convenablement pour arrêter des incursions d'ennemis. Un de ces derniers monuments se voit à deux ou trois lieues au Nord de Pativirca, assez près de la rivière. Ce sont les ruines d'un fort, situé au sommet d'une éminence, à une petite distance de la mer; mais il ne reste que les vestiges des murailles.

Monumens
des Incas.

De Guaura, ils se rendirent à la ville de Chançay; & quoique la distance de l'une à l'autre ne passe que pour douze lieues, ils jugerent par la longueur du temps qu'ils y avoient employé qu'elle est au moins de qua-

Ils passent à
Chançay.

ULLOA.
Chap. XI.
An. 1740.

torze. Cette ville composée d'environ trois cents maisons & huttes d'Indiens est très peuplée ; & entr'autres habitants , il y a plusieurs familles d'Espagnols, dont quelques-unes sont d'un rang distingué. Outre l'Eglise paroissiale , il y a un couvent de Franciscains , & un hôpital entretenu particulièrement par les charités des habitants. Chançay est la capitale d'une Jurisdiction de même nom , quoiqu'elle dépende de Guaura. Le pays voisin est naturellement très fertile , & arrosé de toutes parts , au moyen des canaux , qui y conduisent les eaux de la riviere de Passamayo , qui coule environ à une lieue & demie au Sud de la ville. Tout ce canton est semé de maïs , pour engraisser des porcs , parce qu'on y fait un commerce considérable de ces animaux , & que c'est cet endroit qui en fournit la ville de Lima.

Le même jour qu'ils arriverent à Chançay , ils firent encore une lieue au-delà de la riviere Passamayo jusqu'au Tambo de même nom , situé au pied d'une montagne de sable très fatigante par sa longueur , par son escarpement , & par la difficulté d'y

marcher ; ce qui fait qu'on la passe ordinairement de nuit , parce que le terrain est alors moins fatigant.

ULLOA.

Chap. XI.

An. 1740.

Ils trouverent ensuite le Tambo des Incas ; & après avoir fait douze lieues depuis qu'ils étoient sortis de Chançai , ils eurent enfin la satisfaction d'entrer dans la ville de Lima.

Ils arrivent

à Lima.

Par la distance qu'ils remarquerent très exactement dans le cours de leur voyage , ils jugerent , que de Tumbes à Piura il y a soixante & deux lieues ; de Piura à Truxillo , quatre-vingt-neuf ; & de Truxillo à Lima , cent treize ; ce qui fait en tout deux cents soixante & quatre lieues. La plus grande partie de ce long voyage se fait ordinairement de nuit , parce que tout le pays n'étant qu'un sable continu , la réflexion des rayons du soleil est si violente , que les mulets seroient accablés par la chaleur , ainsi que par le manque d'eau , d'herbage , & d'autres fourrages. Aussi l'on reconnoît toute cette route , plutôt par les os des mulets , qui ont succombé sous le fardeau , que par leurs autres traces. Il en passe & repasse cependant continuellement durant tout le cours de l'année ; mais le vent est

U. L. L. O. A.

Chap. XI.

An. 1740.

face bientôt les empreintes de leurs pieds. Le pays est aussi tellement inculte, que lorsqu'on y découvre quelques herbes ou quelques arbrisseaux, on est assuré d'être dans le voisinage de quelques maisons. Elles sont toujours près des rivières, dont l'humidité fertilise ces terrains arides, & fait pousser cette verdure, qu'on ne trouve pas dans les endroits inhabités, qui ne sont tels que par le manque d'eau, sans quoi les animaux ne peuvent subsister, ni la terre donner aucun produit.

Canaux
construits du
temps des In-
cas.

La distribution des eaux par le moyen des canaux, qui étendent les avantages qu'on tire des rivières à des endroits qui en sont assez éloignés, doit son origine au soin, & à l'attention royale des Incas. Entr'autres preuves de leur zèle pour rendre leurs sujets heureux, ils leur ont donné par ce secours les moyens de tirer de la terre tout ce qui étoit nécessaire pour leur procurer la subsistance, & l'agrément. Entre ces rivières, il y en a plusieurs qui sont entièrement à sec, ou au moins très basses quand les eaux cessent de couler des montagnes; mais d'autres comme celles de Santa, de

Barranca , de Passamayo , &c. sont toujours pleines , même dans la plus grande sécheresse.

ULLOA.
Chap. XI.
An. 1740.

Le temps où les eaux commencent à croître dans ces rivières , est au commencement de Janvier ou de Février ; & elles continuent jusqu'au mois de Juin ; ce qui fait la saison de l'hiver dans les montagnes , au lieu qu'on jouit alors de l'été dans la vallée. La pluie tombe en abondance sur les hauteurs , pendant que l'ardeur du soleil occasionne une chaleur excessive sur la côte , & qu'on n'y ressent presque aucun vent rafraîchissant. Depuis le mois de Juin l'eau commence à décroître ; & au mois de Novembre & de Décembre les rivières sont à leur état le plus bas , ou entièrement à sec : c'est alors qu'on a l'hiver dans la vallée & l'été sur les montagnes. Quoique la distance soit peu considérable , la température de l'air y est totalement différente.



CHAPITRE XII.

Situation de la ville de Lima : Hauteur des montagnes voisines : Grande place de Lima : Etendue de la ville : Fauxbourg San Lazaro : Des Bâtimens : Magnificence des Eglises : Des vases sacrés : Des Couvents : Des tours & des cloches : Fréquents tremblements de terre à Lima : Phénomènes qui les précèdent : Tremblement de 1687. Tremblement de 1745. Inondation dont il est accompagné à Callao : Nombre d'habitants qui y périrent : Volcans qui vomissent des torrens d'eau : Fertilité des environs de Lima.

ULLOA. LA ville de Lima, aussi nommée
 Chap. XII. la ville des Rois, a été fondée,
 An. 1740. suivant Garcilasso, dans son Histoire
 Situation de des Incas, par Dom François Pizarre,
 la ville de Li- le jour de la fête de l'Epiphanie en
 ma. 1535. Quelques autres prétendent
 que la première pierre ne fut posée
 que le 18 de Janvier de la même an-
 née, ce qui paroît confirmé par l'acte

même de fondation , conservé jusqu'à présent dans les archives de cette ville. Elle est située dans la vallée spacieuse & agréable de Rimac , mot Indien , qui est le vrai nom de la ville , d'où les Espagnols par corruption ont tiré celui de Lima : mais le nom de Rimac s'est conservé pour celui de la vallée & de la rivière. Ce mot doit son origine au culte d'une idole à laquelle les Indiens naturels avoient coutume d'offrir des sacrifices , comme le firent aussi les Incas , quand ils eurent étendu leur empire jusqu'en cet endroit. On disoit qu'elle répondoit en ce lieu aux prières que ses adorateurs lui adressoient ; & par honneur , ils lui donnerent le nom de Rimac , qui signifie , celui qui parle. Conformément à plusieurs observations que firent nos Astronomes , Lima est situé à 12 degrés 2 minutes 31 secondes de latitude méridionale , & à 299 degrés 27 minutes , près de 8 secondes de longitude , à compter du Pic de Teneriffe.

La situation de cette ville est la plus avantageuse qu'on puisse imaginer , parce qu'étant au centre de cette grande vallée , elle la commande tou-

ULLOAs
Chap. XII.

An. 1740.

Hauteur des
montagnes.
voisines.

ULLOA.
Chap. XII.
An. 1740.

te. Du côté du nord, mais à une distance considérable, sont les Cordillieres ou chaîne des Andes, d'où quelques collines s'étendent dans la vallée : les plus proches de la ville sont celles de S. Christophe & d'Amancaes. La hauteur perpendiculaire de la premiere, suivant les mesures prises géométriquement par Dom Georges Juan & par M. de la Condamine en 1737 est de 134 toises, mais le pere Feuillée l'établit de 136 toises 1 pied, différence qui vient sans doute de ce que la base sur laquelle les uns & les autres ont établi leurs opérations, n'a pas été mesurée avec la même exactitude. La hauteur d'Amancaes est un peu moindre, & la situation de cette colline est environ à un quart de lieue de la ville.

Grande place
de Lima.

La riviere qui porte le même nom que la vallée, baigne les murs de Lima, & on la passe aisément à gué, quand elle n'est point enflée par les torrents qui tombent des montagnes. Dans les autres temps, il seroit impossible de la passer ainsi, tant à cause de sa largeur, que par rapport à la profondeur, & à la rapidité du courant. Pour remédier à cet incon-

vénient, on y a élevé un pont de pierre très large & très beau, avec une porte à l'extrémité, dont l'architecture répond à la majesté de l'ouvrage. Cette porte donne entrée dans la ville, & conduit à la grande place, qui est fort étendue & très ornée. Au centre, on voit une fontaine, également remarquable par sa hauteur & par sa grandeur. Au milieu est une statue de bronze, qui représente la renommée, avec quatre petits bassins aux angles. L'eau jaillit de la trompette de la statue, outre celle qui sort des bouches de huit lions, dont elle est environnée, ce qui contribue beaucoup à la magnificence de tout l'ouvrage. La partie orientale de la place est terminée par la Cathédrale & par le palais Archiepiscopal, plus élevé que tous les autres bâtimens de la ville. Les principaux fondemens, ainsi que les bases des colonnes & des pilastres, & la façade tournée à l'ouest sont de pierre de taille; le dedans ressemble à la Cathédrale de Seville, mais celle de Lima n'est pas si grande. L'extérieur est orné d'une superbe façade ou frontispice, qui s'élève entre deux tours majestueuses,

ULLOA.

Chap. XII.

An. 1740,

ULLOA.
Chap. XII.
An. 1740.

& au milieu est le grand portail. Autour regne une grande gallerie, avec une balustrade de bois, qui par la couleur semble être de bronze; & de distance en distance, il y a plusieurs pyramides, qui augmentent beaucoup la magnificence de l'édifice. Au nord de la place est le palais du Viceroi, où l'on tient plusieurs Cours de justice, ainsi que les bureaux des revenus, avec la prison d'Etat. Ce bâtiment étoit autrefois aussi remarquable par sa grandeur que par la beauté de l'architecture: mais depuis l'affreux tremblement de terre que cette ville a éprouvé le 20 d'Octobre 1687, il n'est plus composé que de quelques appartements bas, avec une terrasse, & c'est où le Viceroi fait sa résidence, de même que toute sa famille.

Dans la partie occidentale, qui fait face à la Cathédrale, est la maison du Conseil & la prison de la ville: le côté méridional est occupé par des maisons particulières, qui n'ont qu'un étage, de même que les autres bâtiments, mais avec des façades de pierre, qui, par leur uniformité & par l'élégance des portiques, embellissent beaucoup cette place, dont

chaque côté a quatre-vingt toises.

ULLOA,
Chap. XII.

An. 1740.

Etendue de
la ville,

La ville a la forme d'un triangle, dont la base ou le plus grand côté s'étend sur les bords de la rivière. Sa longueur est de 1920 toises, qui font deux tiers de lieue. La plus grande largeur du nord au sud, c'est-à-dire, depuis le pont jusqu'à l'angle opposé à la base est de 1080 toises, ou de deux cinquièmes de lieue. Elle est environnée d'un mur de brique, qui suffit pour l'usage auquel il a été destiné, mais il n'a aucune régularité. Cet ouvrage fut commencé & fini par le Duc de la Palata en 1685. Il est flanqué de 34 bastions, mais sans plateforme ni embrasures; n'ayant été fait que pour enclore la ville, & pour la mettre en état de soutenir les attaques imprévues des Indiens. La ville a sept portes & trois poternes dans sa circonférence.

De l'autre côté de la rivière, vis-à-vis de la ville est un fauxbourg, nommé San-Lazaro, qu'on a augmenté considérablement depuis quelques années. Toutes les rues de ce fauxbourg, de même que celles de la ville, sont larges, parallèles, & se coupent à angles droits. Quelques-

Fauxbourg
San Lazaro,

ULLOA.

Chap. XII.

An. 1740.

unes vont du nord au sud, & les autres de l'est à l'ouest, ce qui forme des quarrés de maisons de soixante & quinze toises de front, qui est l'étendue ordinaire de tous les quarrés ou places dans ce pays, à l'exception de Quito, où ils ne sont que de cinquante toises. Les rues sont pavées, & il y coule des ruisseaux de l'eau qui vient d'une rivière un peu au-dessus de la ville. Elle passe par des conduits voûtés, ce qui contribue beaucoup à la netteté de Lima, sans qu'il en naisse aucun inconvénient.

Des Bâtimens.

Quoique la plus grande partie des maisons soient basses, elles sont cependant commodés, & ont en général une assez belle apparence. Elles sont toutes de Baxareque ou de Quincha: mais il semble qu'elles soient construites de matériaux plus solides, tant à cause de l'épaisseur des principales murailles, que par rapport à l'imitation des corniches. Pour les mettre mieux en état de soutenir les secousses des tremblements de terre, dont cette ville a éprouvé de terribles bouleversements, les principales parties sont de bois, ajustés avec des mortoises dans les soliveaux du plancher, &

les poteaux qui servent pour les murs sont attachés en dehors & en dedans avec des canes sauvages, & des chagllas ou osiers, qui renferment totalement tout ce qui est en bois. Ces osiers sont enduits de terre glaise, blanchie par-dessus, & les façades sont peintes en façon de pierre de taille. On y ajoute des corniches & des portiques, qu'on peint également en couleur de pierre; ainsi tout le front des bâtimens en impose à la vue, & les étrangers croient qu'ils sont construits avec les matériaux qu'on a seulement imités. Les toits sont plats, & on n'y met des couvertures que ce qui est nécessaire pour garantir du vent, & pour intercepter les rayons du soleil. Les pieces de bois dont ces toits sont formés, & qui en dedans sont décorés de moulures & d'autres ornemens, sont aussi couverts de terre glaise, pour les garantir du soleil; & cette légère couverture suffit dans un pays où il n'y a jamais de pluie violente. Par cette construction, les maisons sont moins en danger que si elles étoient bâties de matériaux plus solides: tout l'édifice se prête aux mouvemens qui lui sont

ULLOA.

Chap. XII.

An. 1740.

communiqués par les tremblements de terre, & les fondements étant liés avec les différentes parties du bâtiment suivent aussi les mêmes mouvements, enforte qu'en souffrant le choc, elles peuvent bien être endommagées, mais il est difficile qu'elles soient renversées.

Les cannes sauvages, dont on se sert pour les parties intérieures des murs, ressemblent par la longueur & par la grosseur à celles que nous connoissons en Europe, mais elles n'ont aucune cavité. Le bois en est très solide, & ne pourrit que difficilement. Le chaglas est aussi une espèce d'arbrisseau sauvage qui croît dans les forêts, & sur les bords des rivières: il est fort, & flexible comme l'osier. C'est de ces matériaux que sont bâties toutes les villes dans la Vallée dont nous avons parlé.

A l'est & à l'ouest de la ville, hors des murs, il y a beaucoup de jardins fruitiers & de potagers: la plus grande partie des maisons ont aussi des jardins d'ornement, continuellement arrosés par les eaux que des canaux y conduisent.

Magnificence
des Eglises.

Toutes les Eglises, tant celles des

couvents que les paroisses, ainsi que les chapelles, sont grandes, construites en pierre pour la plus grande partie, & embellies de peintures, & d'autres ornements de grand prix, particulièrement la Cathédrale, les Eglises de S. Dominique, de S. François, de S. Augustin, des Peres de la Merci & des Jésuites. Elles sont décorées avec tant de magnificence qu'on ne peut en donner la description, & qu'il faut les voir pour s'en former une idée. On est étonné de la pompe & des richesses de cette ville, particulièrement dans les fêtes solennelles. Les autels, depuis le pied jusqu'aux bordures des tableaux sont couverts d'argent massif, travaillé en diverses sortes d'ornements : les murs de ces Eglises sont aussi couverts de velours, ou de tapisseries d'aussi grand prix, avec de superbes franges d'or ou d'argent, quoique ces étoffes soient d'une cherté excessive dans ce pays, & l'on met encore dessus des pieces d'argenterie, qui représentent diverses figures. Quand les yeux parcourent les piliers, les murs & les plafonds, ils sont également éblouis par les objets les plus éclatants, qui se pré-

ULLOA.
Chap. XII.

An. 1740.

U L L O A.

Chap. XII.

An. 1740.

sentent de toutes parts : on y remarque des candelabres d'argent massif de six ou sept pieds de haut , qui forment deux rangs dans la nef de l'Eglise; des tables relevées en bosses du même métal , pour soutenir d'autres chandeliers plus petits , & dans ces intervalles sont placées des statues d'anges sur des pié-d'estaux : enfin tout l'intérieur de ces Eglises est couvert d'argenterie , ou d'autres effets d'aussi grande valeur ; en sorte que le service Divin est célébré avec une magnificence difficile à imaginer , & que même dans les jours ordinaires , les ornements , par la quantité & par la richesse , surpassent ceux qu'on expose avec ostentation les jours les plus solennels dans beaucoup de villes de l'Europe.

Des vases
sacrés.

Si l'on a peine à concevoir l'immensité des richesses répandues dans l'intérieur des Eglises, comment l'imagination pourra-t-elle se représenter ce qui sert immédiatement au service Divin, comme les vases sacrés , les calices & les ostensoires ou expositions , dont la splendeur fait naître une espèce d'émulation entre les différentes Eglises. Dans toutes ces pieces,
l'or

l'or est couvert de tant de pierres précieuses que les yeux ont peine à en soutenir l'éclat. Les étoffes d'or & d'argent pour les habillements sacerdotaux & pour les autres ornements, sont toujours les plus riches & les plus cheres de celles qu'on enregistre dans les vaisseaux, & il en est de même des franges & des dentelles. En général ce qui sert à orner les Eglises, est dans chaque espece ce qu'on peut trouver de plus grand prix & de plus précieux.

Les principaux couvents sont grands, avec les appartements en bon air, & bien distribués. Quelques parties, comme les murs extérieurs qui les environnent sont de briques non cuites, mais les bâtimens en eux-mêmes sont de quinchas ou de baxareques. Plusieurs Eglises sont voûtées en briques, d'autres seulement en quinchas; mais la beauté de l'architecture empêche de faire attention aux matériaux qui les composent. Les frontispices & les principales portes ont l'apparence la plus majestueuse: les colonnes, les frises, les statues & les corniches sont de bois très bien sculptées, & elles imitent si bien la couleur de la pierre,

ULLOA.

Chap. Ali.

An. 1740.

Des Cou-
vents.

ULLOA.

Chap. XII.

An. 1740.

qu'il faut les toucher pour en connaître la matière. Cette ingénieuse imitation n'est pas l'effet de l'épargne, mais c'est pour les garantir le plus qu'il est possible des terribles dévastations occasionnées par les tremblements de terre, qui empêchent d'employer des matériaux plus solides & plus pesants.

Des tours
ou clochers.

Les Eglises sont décorées de petites coupoles très agréables, & quoi qu'elles soient toutes de bois, on ne peut les distinguer à la vue, des ouvrages en pierre. Les tours sont de pierre depuis les fondements jusqu'à la hauteur de dix ou douze pieds; ensuite on les fait en brique jusqu'à la voûte de l'Eglise; le reste est de bois peint en couleur de pierre de taille, & elles sont terminées par une statue convenable au nom que porte l'Eglise. On peut juger à peu près de la hauteur de ces tours par celle de Saint Dominique qu'on a trouvé en la mesurant géométriquement entre vingt-cinq & trente toises, ce qu'on regardera comme bas, en comparaison de la grandeur des bâtimens; mais on ne peut les élever davantage, tant par rapport aux tremblements de terre, que pour les mettre en état

de supporter les cloches, qui par le poids & le nombre l'emportent sur celles d'Espagne, & dont le son produit une harmonie très agréable.

ULLOA.
Chap. XII.
An. 1740.

Tous les couvents sont fournis d'eau aux dépens de la ville, non de celle des ruisseaux, qui coulent, comme nous l'avons remarqué, par des conduits voûtés, mais de celle qui vient d'une source par le moyen de différents tuyaux. Aussi tous les couvents d'hommes & de filles sont obligés d'entretenir une fontaine dans la rue, pour l'usage des pauvres gens qui ne peuvent avoir d'eau dans leurs maisons.

Un des plus terribles désastres auquel on est exposé à Lima est celui des tremblements de terre; ce pays y est si sujet, que les habitants sont dans une crainte continuelle d'être ensevelis sous les ruines de leurs maisons tant ils sont fréquents & violents. Ces affreux ébranlements de la nature n'ont aucune régularité, ni pour la longueur du temps, ni pour la violence: mais il n'y a jamais assés d'intervalle de l'un à l'autre pour qu'on ait le temps d'en oublier les effets. Il se passe rarement un mois sans qu'on

Fréquents
tremblements
de terre à Li-
ma.

ULLOA.

Chap. XII.

An. 1740.

en ressentent quelque secousse, mais trop peu forte pour ruiner les maisons, & ces horribles bouleversements sont quelquefois près d'un siècle sans se répéter.

Phénomènes
qui les précé-
dent.

Quelques subits que soient ces tremblements, ils ont toujours quelque signe qui les précède : un des principaux est un bruit ou murmure dans les entrailles de la terre, environ une minute avant le choc ; il ne continue pas dans le même endroit où l'on commence à l'entendre, mais il court d'un lieu à l'autre & s'étend sous le terrain. Il est suivi des hurlements effrayants des chiens, qui semblent connoître les premiers le danger qui s'approche. Les bêtes de charge qui sont dans les rues s'arrêtent, & par un instinct naturel écartent leurs jambes, comme pour se tenir plus fermes, & être moins exposées à tomber. Les habitants effrayés par ces présages, fuient de leurs maisons dans les rues avec tant de précipitation, que si cette calamité arrive la nuit, ils se sauvent entièrement nus, la crainte & la présence du danger leur faisant oublier toutes les règles de la modestie. On voit alors tant de

figures singulieres dans les rues de la ville, qu'il seroit difficile (dit l'Auteur Espagnol) de tenir son sérieux, si l'on n'étoit soi-même occupé d'autres objets dans ces terribles instants. Ce concours subit est accompagné des pleurs des enfants qu'on a enlevé de leurs lits, & des lamentations des femmes, qui en invoquant les saints avec des cris perçants, augmentent encore la frayeur publique & la confusion générale. Les hommes mêmes sont trop fortement affectés, pour ne pas faire paroître leur terreur, & toute la ville n'est qu'un théâtre affreux de consternation & d'horreur. Cet effroi universel n'est pas terminé par les premieres secousses, & personne n'ose retourner dans sa maison, crainte qu'elles ne se renouvellent; en effet il arrive souvent qu'elles tombent par de nouveaux chocs, après avoir été ébranlées & affoiblies par les premiers.

Un des plus affreux bouleversements de la nature que cette ville ait soufferts, arriva le 20 d'Octobre 1687. Il commença à quatre heures du matin, & fut accompagné de la destruction de plusieurs édifices publics, &

ULLO A.
Chap. XII.
An. 1740.

Tremblement
de 1687.

de beaucoup de maisons , où il périt un grand nombre d'habitants : mais ce n'étoit pour ainsi dire qu'un essai de ce qui alloit suivre , & comme un avertissement pour garantir la plus grande partie de ceux qui restoit , d'être ensevelis sous les ruines de la ville. Le choc recommença à six heures , avec des mouvements si impétueux , que tout ce qui avoit résisté au premier tomba alors en ruines. Les habitants s'estimerent très-heureux de n'être que les spectateurs de la dévastation générale qu'ils virent des rues & des places , où ils avoient d'abord pris la fuite au premier ébranlement. Dans cette seconde secousse , la mer se retira considérablement , revint ensuite avec fureur , & les vagues élevées comme des montagnes engloutirent Callao , ainsi que tous les cantons voisins , dont les habitants périrent sous les eaux.

Tremblement
de 1746.

Un autre tremblement de terre encore plus terrible arriva le 28 d'Octobre 1746 , à dix heures & demie du soir , cinq heures trois quarts après que la lune fut entrée dans son plein. Les secousses commencerent avec tant

de violence , qu'en moins de trois minutes tous , ou presque tous les bâtiments grands & petits de la ville furent renversés , & ensevelirent sous leurs ruines ceux des malheureux habitants qui ne s'étoient pas retirés avec assez de diligence dans les rues & dans les places , qui sont les seuls aziles où l'on puisse avoir recours pendant ces affreuses convulsions de la nature.

Les horribles effets de ce premier choc cessèrent bien-tôt , mais le calme fut de peu de durée : les secousses recommencerent , & furent si souvent répétées , que les habitants , suivant la relation qu'ils en envoyèrent , en comptèrent deux cents dans les premières vingt-quatre heures , & que jusqu'au 24 de Février de l'année suivante , d'atte de cette relation , on en observa quatre cents cinquante , dont quelques - uns , quoique plus courts que le premier , se firent sentir avec autant de violence.

A la même heure , le fort de Callao tomba également en ruines , mais ce que les bâtiments souffrirent du tremblement de terre malgré sa violence , ne fut pas comparable à la terrible catastrophe qui suivit l'ébranlement :

Inondation
dont il est ac-
compagné à
Callao.

ULLOA.
Chap. XII.
An. 1740.

la mer, comme il arrive ordinairement, se retira à une grande distance; revint bien-tôt en montagnes de vagues, d'où s'élevoit une épaisse fumée, occasionnée par la violence de l'agitation, & couvrit des eaux de l'océan, Callao & tout le pays contigu. Tel fut l'effet du premier choc, mais la mer se retirant de nouveau à une plus grande distance que la première fois, s'élança en revenant avec une impétuosité encore plus terrible, couvrit les murs & les autres bâtimens de la place; tout ce qui avoit échapé à sa première invasion, fut renversé & détruit totalement par la fureur des eaux irritées, qui ne laisserent qu'un fragment des murs du fort de Sainte-Croix, comme un vestige de cette horrible dévastation. Il y avoit alors dans le port vingt-trois vaisseaux ou bâtimens grands & petits; dix-neuf furent coulés à fond en un instant, & les quatre autres, du nombre desquels étoit une frégate, nommée S. Firmin, furent emportés par la force des vagues, très avant dans le pays.

Nombre
d'habitans
qui y péri-
rent.

Cette terrible inondation s'étendit aux autres ports de la côte, tels que

Cavallas & Guanape : les villes de Chançay , Guaura , la vallée de Baranca , Supe & Pativilca , éprouverent le même sort que Lima. Le nombre de ceux qui périrent sous les ruines de cette capitale avant le 31 du même mois d'Octobre , & dont on trouva les corps , monta à treize cents personnes , outre les estropiés & les blessés , dont plusieurs moururent ensuite après avoir souffert des tourments horribles. A Callao , où le nombre des habitants montoit à environ quatre mille , il n'en échapa que deux cents , dont vingt-deux durent la vie au fragment de mur qui resta sur pied.

Suivant ce qu'on apprit à Lima quelque temps après ce désastre , dans la province nommée Lucanas , il y eut la même nuit une éruption d'un volcan , d'où il sortit une quantité d'eau si prodigieuse que tout le pays en fut inondé ; & près de Patas , dans la montagne nommée *Conversiones de Caxamarquilla* , trois autres volcans répandirent aussi une quantité étonnante d'eau.

Quelques jours avant ce déplorable événement , on entendit à Lima

U L L O A.
Chap. XII.

Ann. 1740.

des bruits souterrains, qui ressembloient quelquefois au mugissement des bœufs, & d'autrefois à des décharges d'artillerie. Depuis le tremblement de terre, on les a encore entendus dans le silence de la nuit, preuve convaincante que la matière inflammable n'est pas totalement épuisée, & que les causes des secousses ne sont pas détruites.

Fertilité des
environs de
Lima.

En conséquence de ces terribles dévastations, & de ce qu'il ne pleut jamais, ou très rarement dans le pays, on pourroit conclure naturellement qu'il doit être stérile; mais l'expérience prouve le contraire. Lima jouit de la plus abondante fertilité; le terrain produit toutes sortes de grains, une variété prodigieuse de fruits. L'art & l'industrie suppléent à l'humidité que les nuages refusent de donner, & rendent la terre fertile, malgré la sécheresse continuelle.



CHAPITRE XIII.

Grand avantage des canaux au Pérou : Suites funestes des tremblements de terre pour la fertilité du pays : Forêts d'Oliviers : les fruits y durent toute l'année : Vignes qui rapportent sans culture : Qualités du terroir : Preuves que la mer s'est retirée de son ancien lit : Des fontaines dans ce pays : Du fumier nommé Guano : Beauté des paysages aux environs de Lima : Restes d'une ancienne ville des Incas : Danger de fonder des maisons dans ce pays : Précautions pour garantir Lima des invasions des Anglois.

Nous avons déjà remarqué qu'un des principaux soins des Incas étoit de faire couper des tranchées, ou petits canaux, de la manière la plus avantageuse, pour distribuer l'eau des rivières, de façon à humecter les différentes parties de leurs Etats, & à rendre de vastes campagnes propres à rapporter des grains.

ULLOA.
Ch XIII.

An. 1740.

Grandavan-
tage des ca-
naux au Pé-
rou.

ULLOA.
Ch. XIII.
An. 1740.

Les Espagnols voyant sous leurs yeux ces ouvrages si utiles , ont eu soin de les entretenir , & par ce moyen on arrose des champs spacieux de froment & d'orge , de grandes prairies , des plantations de cannes de sucre & d'oliviers , des vergers & des jardins de toutes sortes , qui rapportent dans la plus grande abondance. A Quito , les fruits n'ont point de saison déterminée , au lieu qu'à Lima , les campagnes produisent les moissons , & les arbres perdent leurs feuilles suivant le cours ordinaire de la nature : mais il faut remarquer que dans les pays chauds , quoique les feuilles perdent la vivacité de leur couleur , elles ne tombent que lorsqu'elles sont chassées par de nouvelles. Les fleurs ont aussi leur temps , qui est suivi de celui des fruits , & ce pays ressemble à cet égard aux zones tempérées , tant pour le produit & les saisons du bled , des fleurs & des fruits , que par la différence de l'hiver & de l'été.

Suites funestes des tremblements de terre pour la fertilité du pays.

Avant le tremblement de terre de 1687 , où cette ville souffrit un si horrible désastre , les moissons de froment & d'orge suffisoient pour four-

nir aux besoins du pays, sans qu'on fût obligé d'y en apporter d'ailleurs, particulièrement pour le froment : mais ce bouleversement de la nature a tellement altéré le terroir, que le bled se pourrit aussi-tôt qu'il est semé, ce qui est causé vraisemblablement par des nuages d'exhalaisons sulphureuses qui s'élèvent des entrailles de la terre, & par la quantité prodigieuse de particules de nitre qui se sont répandues de toutes parts. Cet événement a obligé les propriétaires des campagnes de les employer à d'autres usages ; ils en ont mis beaucoup en champs de Luzerne, en plantations de cannes de sucre, & en autres especes de végétaux, parce qu'on a éprouvé qu'ils n'étoient pas sujets aux mêmes inconvénients. Après quarante années de cette stérilité de grains, les laboureurs ont remarqué que le terroir s'amélioroit, & qu'il se disposoit à reprendre son premier état de fertilité. On a fait sur le froment quelques épreuves qui ont eu assez de succès, & l'on a vu peu à peu que le grain venoit comme avant le tremblement de terre. Cependant, soit à cause des autres plantes qu'on a cul-

ULLOA.
Ch. XIII.

An. 1749.

ULLOA.

Ch. XIII.

An. 1740.

tivées, ou soit que les laboureurs ne s'y soient pas employés avec la même ardeur, il est certain qu'on n'a pas eu autant de bled qu'on en recueilloit avant. On peut croire aussi que le dernier événement a encore eu des effets pernicieux sur le terrain, mais depuis qu'on a établi un commerce de grains avec le Chili, on a été moins sensible à ce dérangement. Dans le voisinage de Lima, on sème particulièrement de la luzerne : la consommation en est plus considérable dans ce pays qu'en tout autre ; & c'est la nourriture ordinaire des animaux, particulièrement des mulets & des chevaux, dont le nombre est prodigieux.

Les autres parties du pays sont occupées par les diverses plantations, dont nous avons parlé : il y a beaucoup de cannes qui produisent une espèce de sucre excellente. Toutes ces campagnes & ces plantations sont cultivées par des esclaves Nègres, qu'on achète pour cet usage, & il en est de même dans les autres parties de la vallée, où les terres sont en rapport.

Les plantations d'oliviers ressemblent à d'épaisses forêts, tant par la hauteur & l'étendue des arbres, que

par la grandeur & la force des feuilles, en quoi ils l'emportent sur tous ceux d'Espagne, & comme on ne les taille jamais, leurs branches deviennent tellement entrelacées que la lumière ne peut pénétrer au travers. Ils n'ont jamais besoin d'être labourés, & la seule culture qu'ils demandent est de nettoyer les trous qu'on fait aux pieds pour recevoir l'eau, d'entretenir les canaux qui la conduisent, & de couper d'espace en espace les rejettons pour se faire des passages, qui servent à aller cueillir le fruit. Avec des soins aussi légers, les habitants recueillent une grande quantité d'excellentes olives; ils les mettent sous le pressoir pour en faire de l'huile, ou les font mariner, à quoi elles sont très propres par leur beauté, leur grosseur & leur parfum. L'huile de ce pays est de beaucoup préférable à celle d'Espagne.

La campagne contigue à la ville est couverte de jardins, qui produisent toutes sortes d'herbages & de fruits comme en Espagne, aussi beaux & aussi bons que ceux d'Europe, outre ceux qui sont particuliers à l'Amérique. Ils y viennent dans la

U L L O A.

Ch. XIII.

Ann. 1740.

plus grande perfection , & il n'y a aucune partie du Pérou qui puisse être comparée au voisinage de Lima , où toute la terre est couverte de fruits & de végétaux propres à la nourriture de l'homme.

Les fruits y
durent toute
l'année.

Ce pays jouit encore d'un avantage particulier : c'est que pour l'abondance & pour la fraîcheur des fruits , il semble qu'on soit toujours en Été durant toute l'année , parce que les saisons se succedant alternativement dans la vallée & sur les montagnes : lorsque le temps des fruits est passé dans un endroit , c'est alors qu'il commence dans un autre. Comme Lima n'est éloigné des montagnes que de vingt-cinq ou trente lieues ; on y apporte régulièrement des fruits , & il y en a toujours de toute espèce , excepté des raisins , des melons , des melons d'eau , & quelques autres en petit nombre , qui ont besoin d'un climat chaud , & qui ne peuvent bien mûrir dans les montagnes.

Vignes qui
rapportent
sans culture.

Les raisins à Lima sont de diverses espèces ; ceux qu'on appelle d'Italie , sont très gros & très délicieux : les vignes s'étendent à la surface de la terre , qui est très propre à les soutenir ,

parce qu'elle est ou pierreuse, ou pleine de sable. On se contente de tailler ces vignes, & de leur fournir de l'eau en temps convenable; & elles viennent très bien sans autre culture.

ULLOA.
Ch. XIII.
An. 1740.

On ne donne pas plus de soin à celles dont on tire du vin : à Ica, Pisco, & Nasca, & dans les autres endroits où on les destine à cet usage, on les forme seulement en seps. On ne fait pas de vin de celles qui croissent près de Lima; mais on en conserve les raisins, dont la vente est considérable.

Le terroir des environs de Lima est rempli de pierres à feu, ou de cailloux en si grand nombre, que de même qu'en d'autres endroits le sol est entièrement de sable, de roc ou de terre; aux environs de Lima il est totalement de ces sortes de pierres; ce qui est très incommode pour les voyageurs, soit à pied, soit à cheval. Les terres labourables ont une espèce de croute de terre d'un pied ou deux d'épaisseur, & le dessous est de mêmes pierres. Cette circonstance, jointe à la ressemblance de ce terrain avec celui des déserts voisins, & avec

Qualités du
terroir.

ULLOA.
Ch. XIII.
An. 1740.

le fond de la mer, fait juger que tout cet espace a été anciennement couvert des eaux de l'Océan, à la distance de trois ou quatre lieues & même plus loin des bornes actuelles de la mer. On fait particulièrement cette remarque dans une baie, environ cinq lieues au Nord de Callao, nommée Marquès, où il y a tout lieu de croire que, sans remonter beaucoup d'années, la mer couvroit environ une demi-lieue de ce qui est actuellement terre-ferme, dans la longueur d'une lieue & demie sur la Côte.

Preuves que
la mer s'est
retirée de son
ancien lit.

Dans la partie la plus intérieure de cette baie, les rochers sont percés & polis, comme ceux qui sont continuellement frappés par les vagues, ce qui prouve que la mer y a formé la large cavité qu'on y remarque, & que par ses chocs continuels elle en a détaché les masses énormes qu'on trouve sur le terrain. On peut donc conclure naturellement qu'il en est arrivé de même dans les campagnes contigues à Lima, & que les terrains où l'on ne trouve que des pierres semblables à celles du fond de la mer adjacente, ont été anciennement couverts par les eaux.

Une autre singularité de ce pays aride , est l'abondance étonnante des fontaines : on y trouve par-tout de l'eau sans beaucoup de travail , en creusant seulement quatre ou cinq pieds. On peut en assigner deux causes : l'une, c'est que la terre étant très spongieuse de sa nature , l'eau de la mer s'y infinue à une grande distance , & est filtrée en passant par ses pores : L'autre c'est qu'une grande quantité de torrents , après être tombés des montagnes s'étendent dans ces plaines , & continuent leur cours par des canaux souterrains , ce qui est d'autant plus probable , que cette qualité pierreuse du terrain ne s'étend pas à une grande profondeur , & que le dessous est très ferré & compacte : par conséquent l'eau se porte d'elle-même dans les parties les plus spongieuses , où sont toutes ces pierres , & elle y continue son cours , en laissant la surface à sec.

L'abondance de ces eaux souterraines est très avantageuse à la fertilité du pays , particulièrement pour les grosses plantes , dont les racines ont beaucoup de profondeur. C'est un effet de la bienfaisance du sage auteur

ULLOA.
Ch. XIII.

An. 1740.

Des fontaines dans ce pays.

U L L O A.

Ch. XIII.

An. 1740.

de la nature , qui pour remédier à la stérilité où feroit tout ce pays , par le manque d'eau , lui en envoie des montagnes , soit par les rivières découvertes , soit par les canaux souterrains.

Du fumier
nommé Gua-
no.

Les terres de la juridiction de Chançai , de même que celles des autres parties de la côte du Pérou sont fumées de la fiente de certains oiseaux de mer , qui s'y répandent en une quantité prodigieuse. On les nomme Guanaès , & leur fiente s'appelle Guano , mot indien , qui signifie toute sorte d'excrémens : ces oiseaux , après avoir employé tout le jour à chercher leur nourriture dans la mer , viennent se reposer la nuit dans les Isles voisines de la côte , en si grand nombre que le terrain en est entièrement couvert. Ils y laissent de leur fiente à proportion , la chaleur du soleil la dessèche comme une croute , & il en survient tous les jours de nouvelle , en sorte que malgré la quantité de ce qu'on enleve , elle n'est jamais épuisée. Quelques-uns croient que ce Guano n'est autre chose que la terre même de ces Isles , qui a la propriété d'exciter une fermentation dans le

sol avec lequel elle est mêlée. Cette opinion est fondée sur la quantité prodigieuse qu'on en enleve tous les ans, & sur les expériences qu'on a faites en creusant, & en perçant le terrain, ce qui a fait connoître que jusqu'à une certaine profondeur, on lui trouvoit la même qualité qu'à la superficie, d'où l'on a conclu que cette terre avoit naturellement la qualité échauffante de la fiente ou du Guano. Ce sentiment seroit probable si la vûe & l'odeur ne prouvoient que ce même terrain est formé de ces excréments. Quoiqu'il en soit c'est le fumier qu'on employe dans les champs semés de Maïz, & en les arrosant convenablement, on l'a trouvé très propre à fertiliser le terrain; on en met un peu à chaque tige, & on lui donne aussi-tôt de l'eau. On s'en sert aussi pour les champs d'autres grains, excepté pour l'orge & pour le froment, ce qui en employe tous les ans une très grande quantité.

Outre les vergers, les champs & les jardins, dont ce pays est agréablement varié, il y a d'autres parties, où la nature fournit d'elle-même les plus beaux payfages pour les habi-

U L L O A.
Ch. XIII.

An. 1749.

Beauté des
payfages aux
environs de
Lima.

ULLOA.
Ch. XIII.

An. 1740.

tans, & des pâturages excellents pour les bestiaux. On remarque particulièrement les hauteurs de saint Christophe & d'Amancaès, dont la verdure perpétuelle, diversifiée au printemps par l'émail des fleurs, semble inviter les habitans à venir jouir de plus près des beautés qu'elles présentent de loin à leur vûe. On trouve le même agrément dans les endroits qui sont jusqu'à six ou huit lieues de la ville, & plusieurs familles s'y retirèrent pour changer d'air, & pour se livrer aux amusements champêtres. La hauteur d'Amancaès tire son nom d'une fleur qui y croît en abondance : elle est de couleur jaune, de la forme de la Campanille, avec quatre feuilles en pointes. La couleur est extrêmement brillante, & c'est en quoi consiste la beauté de cette fleur, qui ne rend aucune odeur.

Restes d'une
ancienne vil-
le des Incas.

Les seuls monuments de l'antiquité qu'on trouve aux environs de Lima, sont les Guacas, ou sépulchres des Indiens, & quelques murs qu'on rencontre fréquemment des deux côtés des chemins dans tout le pays. A trois lieues au Nord-Est de Lima, dans une vallée, nommée Guachipa on

voit aussi les murs d'une grande ville. Voici la description que le Marquis de Valde-Lyrios , homme doué de beaucoup de talents en a donné à nos auteurs. Les rues sont très étroites : les murs des maisons ne sont que de terre , & les maisons , semblables à tous les bâtimens du même temps n'ont point de toit , & sont composées de trois petites pièces quarrées. Les portes sur la rue sont en général plus basses que la taille ordinaire d'un homme , & la hauteur des murs n'est gueres que de neuf pieds. Entre toutes les maisons qui composent cette grande ville , située au pied d'une montagne , il y en a une dont les murs surpassent ceux de toutes les autres , ce qui fait conjecturer qu'elle étoit la demeure du Cacique ou Prince , mais elle est tellement ruinée qu'il est impossible d'en bien juger. Les habitants de la vallée , où l'on trouve des campagnes fertiles arrosées par la riviere Rimac , & qui ne sont pas éloignés de ces ruines , les appellent le vieux Caxamarca , mais on n'a pu découvrir si cette ville portoit réellement ce nom dans le temps du paganisme. On n'en trouve

ULLOA.
Ch. XIII.
An. 1749.

ULLOA.

Ch. XIII.

An. 1740.

aucun mémoire ni aucune tradition, & il n'en est point parlé dans les histoires de ce royaume écrites par Garcilasso, & par Herrera, enforte que tout ce qu'on en peut dire est que l'épithète vieux, est uniquement pour la distinguer de la ville actuelle de Caxamarca.

Une particularité surprenante des murs de cette ville, & de tous les autres de la vallée voisine, est qu'étant bâtis sur la surface de la terre, sans aucuns fondemens, ils ont soufferts les violents tremblements de terre qui ont renversé Lima & d'autres grandes villes construites à l'Espagnole. Les villes indiennes n'ont reçu d'autre dommage que celui qui est ordinaire à toutes les villes abandonnées, ou celui qui y a été causé par les conducteurs qui en font un lieu de repos pour les bestiaux qu'ils mènent à Lima.

Danger de
fonder des
maisons dans
ce pays.

On peut juger par la construction de ces maisons que les naturels, instruits par une longue expérience, ont reconnu que dans les endroits sujets aux tremblements de terre, on ne devoit pas faire de fondations pour affermir les murailles. On fait
par

par tradition que les Indiens nouvellement soumis virent que les Espagnols creusoiént des fondemens , pour faire des bâtimens élevés , ils s'en moquerent & leur dirent , qu'ils creusoiént leurs propres sépulchres , en leur faisant entendre que les tremblemens de terre les enseveliroyent sous les ruines de leurs maisons. C'est une triste preuve de l'orgueil & de l'opiniâtreté , qu'ayant devant les yeux l'exemple prudent des Indiens , & la ruine totale de leur propre ville , renversée quatre fois en moins de deux cents ans , ils se soient toujours livrés à la passion destructive d'avoir des bâtimens élevés & élégans , qui exigent nécessairement des murs épais & élevés , auxquels il faut des fondemens proportionnés à la grandeur de l'édifice , & au poids qu'ils doivent supporter.

Pendant que nos officiers furent à Lima , ils s'attachèrent continuellement à mettre le pays dans le meilleur état de défense possible , s'il arrivoit que l'Escadre Angloise , commandée par le Contre-Amiral Anson , qu'on attendoit dans la mer du Sud ,

ULLOA.
Ch. XIII.

An. 1741.

Précautions
pour garantir
Lima des in-
cursions des
Anglois.

ULLOA.
Ch. XIII.

formât quelque entreprise, afin de la rendre infructueuse.

An. 1741.

En même-temps on envoya quatre vaisseaux de guerre, pour croiser sur la côte du Chili, & pour visiter l'Isle de Juan Fernandez (*) afin d'attaquer l'Escadre Angloise, aussi-tôt qu'elle paroîtroit dans la mer du Sud. Après avoir croisé un temps assez considérable, ces vaisseaux revinrent à Callao, sans avoir eu connoissance qu'aucun bâtiment étranger eût passé dans ces mers. Le temps de l'hiver approchoit, & l'on jugea qu'il étoit absolument impossible que dans cette saison les Anglois doublassent le Cap Horn, ce qui déterminâ nos Officiers à retourner à Quito, où ils arriverent le 5 de Septembre 1741, & s'occupèrent aussitôt à terminer leurs opérations pour mesurer l'arc du Méridien.

(*) Les Espagnols quitterent cette isle peu de jours avant l'arrivée du Contre-Amiral Anson, ce qui l'empêcha de tomber entre leurs mains avec tous ses gens, qui étoient tellement incommodés du scorbut, qu'il leur auroit été impossible de faire aucune résistance : c'est ce qu'on verra plus en détail dans l'extrait du voyage d'Anson qu'on trouve à la fin de ce volume, & au commencement du suivant.

Ils n'avoient pas encore fini leur travail , quand il arriva un exprès de Quito , qui leur apprit que les Anglois avoient fait plusieurs riches prises dans la mer du Sud , & qu'ils avoient auffi faccagé la ville de Payta. Sur cette nouvelle Dom Ulloa & Dom Georges Juan retournerent auffi-tôt à Lima , où on leur donna le commandement des deux frégates qu'on mit hors , pour croiser sur la côte du Chili.

ULLOA.
Ch. XIII.

An. 1741.



CHAPITRE XIV.

Dom Ulloa & Dom Georges Juan vont à Juan-Fernandez : Fertilité du Chili : Commerce des Espagnols avec les Indiens d'Arauco : Funestes effets du vin qu'on vendoit à ces Indiens : Comment ils font la guerre aux Espagnols : Massacre qu'ils font des Européens : comment on fait la paix avec eux : Forme des Congrès : Présens réciproques : Renouvellement du commerce : Habillement de ces Indiens : Arrivée de plusieurs bâtimens Européens. Les Astronomes Espagnols finissent leurs observations : Leur départ de Callao sur des bâtimens françois : Ils se radoubent à la côte du Brésil.

U L L O A. **L** E S deux frégates mirent à la
Ch. XIV. voile le 4 de Décembre 1742,
An. 1743. & dirigerent leur cours à l'Isle de
Juan-Fernandez, où elles arriverent
le 7 de Janvier 1743, à trois heures
du soir, & y demeurèrent jusqu'au
22 du même mois. Les commandants

Dom Ulloa
& Dom Geor-
ges Juan vont
à Juan Fer-
nandez.

visiterent toutes les parties de l'Isle, particulièrement celle où les Anglois avoient élevé leurs tentes, pour voir s'ils n'avoient pas laissé quelque signal particulier pour l'instruction des autres vaisseaux qui pourroient y mouiller après eux. Ils ne purent rien découvrir : les frégates firent une quantité de bois & d'eau suffisante : les Espagnols remirent à la voile à trois heures du soir, & le 7 de Février, ils jetterent l'ancre dans la baye de la Conception, Port renommé dans le royaume du Chili.

Ce royaume est fameux par sa fertilité : les plaines, les hauteurs, les vallées, tout fournit un objet d'admiration ; & il est si abondant que chaque particule de terre semble transformée en un grain de bled. Il n'est donc pas étonnant que tous les habitants s'attachent à l'agriculture, d'autant plus qu'ils sont surs d'un bon débit dans chacun des ports de la mer du Sud. Ce royaume abonde aussi en Mines de toutes sortes, particulièrement d'or & de cuivre.

La maniere dont on fait le commerce dans ce royaume est à peu près la même que parmi les autres nations,

ULLOA.

Ch. XIV.

An. 1743.

Fertilité du Chili.

Commerce des Espagnols avec les Indiens d'Ataucu.

ULLOA.
Ch. XIV.

An. 1743.

mais celui des parties intérieures avec les indiens d'Arauco est trop remarquable pour être passé sous silence.

Les Indiens d'Arauco, & des autres pays adjacents ne sont pas gouvernés par des Caciques ou Curacas, comme ceux du Pérou. La seule subordination qu'ils connoissent est relative à l'âge, enforte que le plus vieux de la famille en est respecté comme le Gouverneur. L'Espagnol qui veut commercer commence par offrir à ce chef un verre de vin, ensuite il déploie ses marchandises, pour que l'indien puisse choisir celles qui lui plaisent le plus, & il lui fait connoître en même-temps ce qu'il souhaite avoir en échange. S'ils sont d'accord, l'Espagnol lui présente encore un peu de vin, & le chef indien, dit à la communauté qu'on peut trafiquer avec l'Espagnol, comme avec un ami. Assuré de sa protection l'Européen va de hutte en hutte & se fait connoître en commençant d'abord par faire goûter de son vin au chef particulier de chaque famille. Il entre ensuite en négociation : l'indien prend tout ce qui lui convient, sans donner alors aucun équivalent, & l'Espagnol va

visiter les autres huttes, qui sont dispersées dans tout le pays, jusqu'à ce qu'il ait distribué toute sa marchandise. Il revient après à la cabanne du Chef, avertit chemin faisant ceux avec lesquels il a trafiqué qu'il retourne à la maison. Alors personne ne manque d'apporter à la hutte du Chef ce qu'il est convenu de donner, & quand il a tout reçu, il prend congé de lui avec toutes les apparences d'une sincère amitié. Le Chef lui donne quelques Indiens, pour l'accompagner jusques sur la frontière, & pour l'aider à conduire les bestiaux qu'il a reçu en échange de ses marchandises.

Anciennement, & même jusqu'en 1724, ces marchands portoient beaucoup de vin, dont les Indiens sont très avides, ainsi que de toutes les autres liqueurs fortes : mais on a reconnu les suites fâcheuses de ce commerce : l'usage inmodéré des liqueurs spiritueuses a occasionné des guerres & des tumultes, sans autre déclaration que le massacre des Espagnols de tout rang qui tomboient entre leurs mains, & même des marchands qui alloient dans leur

U L L O A.
Ch. XIV.

An. 1743.

Funestes effets du vin qu'on vendoit aux Indiens.

ULLOA.
Ch. XIV.
An. 1743.

pays. Ce commerce a été défendu, & l'on ne permet de porter de vin dans les territoires Indiens que la quantité nécessaire pour en donner un verre aux chefs des familles en signe d'amitié, & un peu pour trafiquer. On a ressenti des deux côtés les heureux effets de cette prohibition : les Espagnols y font en sûreté, & les Indiens demeurent en paix & tranquilles. Ils font d'honnêtes commerçants, ne se dédisent jamais de ce qu'ils ont promis, & font leurs payements avec la plus grande exactitude. On doit être véritablement surpris de voir que tout un peuple, qui ne connoît aucune forme de gouvernement, qui est sauvage dans ses mœurs & livré à toutes sortes de vices les plus énormes, ait des sentimens assez délicats sur la justice pour l'observer aussi exactement dans ses marchés.

Comment ils
font la guerre
aux Espagnols.

Tous les Indiens d'Arauco, Tucapel, & les autres habitants des bords méridionaux de la rivière Biobio, ainsi que tous ceux qui vivent près des Cordilleres, ont toujours résisté aux entreprises qu'on a faites pour les soumettre au gouvernement Espa-

gnol. Dans un pays, qu'on peut appeller sans bornes, quand ils se trouvent trop pressés, ils abandonnent leurs huttes, se retirent dans les parties les plus éloignées, où ils sont joints par d'autres nations avec lesquelles ils reviennent en si grand nombre, qu'il seroit téméraire de leur résister, & ils rentrent alors en possession de leurs premières habitations. Le Chili a toujours été exposé à leurs insultes, & s'il arrive qu'un petit nombre seulement veuille faire la guerre aux Espagnols, le feu se répand aussitôt de toutes parts, & ils prennent leurs mesures avec tant de secret, que la première déclaration est le meurtre de tous ceux qui se trouvent au milieu d'eux & le ravage des villages voisins. Leur première démarche, quand ils ont résolu de faire la guerre, est d'en donner avis aux nations pour les assembler, ce qu'ils appellent *Correr la Fletcha* ou jeter le dard, & l'avis se communique de village en village avec le plus grand secret & la plus grande diligence. Dans ces avis, ils font sçavoir quelle nuit ils ont choisie pour faire leur irruption, & quoiqu'on les fasse parvenir aux Indiens

ULLOA.
Ch. XVI.

AN. 1743.

ULLOA.
Ch. XIV.
An. 1743.

qui résident dans les territoires Espagnols, il n'en transpire jamais rien, & il n'y a aucun exemple parmi les Indiens que de tous ceux qu'on a pris sur soupçon, aucun ait donné le moindre indice. Ils n'ont pas besoin de grands préparatifs pour cette espece de guerre, & leurs desseins demeurent impénétrables jusqu'à ce que la fureur de l'exécution en leve le voile.

Massacre
qu'ils font des
Européens.

Quand les Indiens des différentes nations sont assemblés, ils choisissent un Général avec le titre de Toqui, & lorsque la nuit fixée pour l'exécution de leur projet est arrivée, ceux qui vivent au milieu des Espagnols, se soulèvent & les massacrent. Ensuite ils se partagent en petits partis, & détruisent les habitations, les fermes & les villages, tuant tous ceux qu'ils trouvent, sans distinction d'âge ni de sexe. Ces partis se réunissent, & forment un corps pour attaquer les grands établissemens des Espagnols, assiéger les forts, & commettre toutes sortes d'hostilités. Leur grand nombre, plutôt que leur discipline, les a mis en état en différentes occasions, d'exécuter leurs entreprises avec succès, malgré toutes les précautions prises par

les Gouverneurs pour les prévenir. Il en périt une grande multitude, mais leur armée reçoit continuellement des renforts encore plus considérables. Quand il arrive que les Espagnols ont la supériorité, les Indiens se retirent à quelques lieues de distance; se tiennent cachés pendant plusieurs jours, & tombent tout-à-coup sur quelque autre endroit différent de leur premier campement. Ils font leurs efforts pour emporter la place d'assaut, à moins que par la vigilance du Commandant, elle ne soit à couvert contre toutes surprises. Alors la discipline des Espagnols leur donnant l'avantage, les Indiens sont repoussés avec grande perte.

Ces guerres Indiennes contre les Espagnols durent ordinairement plusieurs années, sans que les naturels en souffrent beaucoup, d'autant que la plus grande partie de leurs occupations, qui consistent dans la culture d'un petit espace de terrain, & dans la fabrique des étoffes pour leurs habillemens, est ordinairement remplie par les femmes. Leurs huttes sont élevées en un jour ou deux, & leur nourriture n'est que des racines, du

ULLOA.

Ch. XIV.

An. 1743.

ULLOA. maiz, ou quelque autre grain. La
 Ch. XIV. guerre ne les trouble donc en rien ;
 Au. 1743. au contraire, ils la regardent comme
 une occupation qui les amuse, parce-
 que quand ils sont en paix, tout leur
 temps se passe dans une molle oisiveté,
 dans des jeux où ils consomment beau-
 coup de chicha, liqueur qu'ils tirent
 des pommes, & dont ils font un
 grand usage.

Comment
 on fait la paix
 avec eux.

Ce sont ordinairement les Espa-
 gnols qui font les premières avances
 des traités de paix avec les Indiens.
 Aussi-tôt que l'on est convenu des
 propositions, on tient un congrès,
 où le Gouverneur, le Major Général
 du Chili, les principaux Officiers,
 l'Evêque de la Conception, & les
 autres personnes de distinction, assis-
 tent. Du côté des Indiens, le Toqui,
 ou Généralissime, & les Capitaines de
 son armée, se rendent au congrès
 comme représentants des commu-
 nautés. La dernière irruption que fi-
 rent ces ennemis sauvages fut en 1720,
 pendant le gouvernement de Dom
 Gabriel Cano, Lieutenant Général
 des troupes Espagnoles, qui leur fit
 la guerre avec tant de vigueur & tant
 de succès, qu'ils furent obligés de de-

mander la paix. Leurs préliminaires furent si soumis, que le congrès ayant été tenu en 1724, le traité fut conclu, aux conditions qu'ils demeureroient en possession de tout le pays au sud de la rivière Biobio, & les Capitaines de Paz, furent supprimés. Ces Capitaines étoient des Espagnols, qui faisoient leur résidence dans les villages des Indiens convertis, & qui, par leurs exactions avoient été la principale cause de la révolte.

ULLOA
Ch. XIV.
An. 1743.

Outre les congrès qu'on tient avec les Indiens, pour conclure un traité de paix, on en tient aussi à l'arrivée d'un nouveau Président. Les cérémonies sont les mêmes dans l'une & dans l'autre occasion, en sorte que le récit de l'un servira également pour donner une idée de l'autre.

Quand on doit tenir un congrès, le Président fait avertir les Indiens des frontieres, du jour & du lieu de l'assemblée; il s'y rend avec ceux que nous avons dit, & du côté des Indiens, il y vient les chefs de leurs principales communautés: mais pour plus de splendeur, on amene de part & d'autre une escorte composée d'un nombre d'hommes dont on est con-

Forme des
Congrès.

ULLOA.

Ch. XIV.

An. 1743.

venu. Le Président & sa compagnie logent sous des tentes, & les Indiens campent à une médiocre distance. Les anciens, ou chefs des nations voisines, font la première visite au Président, qui les reçoit très gracieusement, boit à leurs santés avec du vin, & leur donne ensuite son verre pour qu'ils en fassent de même. Cette politesse, qui leur est très agréable, est suivie d'un présent de couteaux, de ciseaux, & de plusieurs autres bagatelles, auxquelles ils attachent un grand prix. On met ensuite le traité de paix sur le tapis, & l'on règle la manière d'en observer chaque article, après quoi ils retournent à leur camp, où le Président leur rend la visite, en faisant porter avec lui une quantité de vin suffisante pour les en regaler modérément.

Présents ré-
ciproques.

Tous les chefs des autres communautés, qui n'ont point été présents à la première visite, se joignent alors en un corps pour rendre leurs respects au Président. A la séparation du congrès, le Président leur fait à chacun présent de vin, en petite quantité, & ils y répondent libéralement par d'autres présents de veaux, de

boeufs, de chevaux & de volailles. Après ces marques réciproques d'amitié, ils se retirent dans leurs habitations respectives.

ULLOA.
Ch. XIV.

An. 1743.

Les Espagnols, pour gagner plus efficacement les cœurs des Indiens, en qui ils reconnoissent un orgueil excessif, qui ne peut être satisfait que par la douceur & la complaisance, quoiqu'ils soient dans la plus grande misère, tiennent pour maxime que le Président admet à sa table ceux qui paroissent dans les dispositions les plus favorables, & pendant les trois ou quatre jours que dure le congrès, ils ne négligent rien pour acquérir l'amitié de tout le corps. Dans ces occasions on tient une espece de foire dans les deux camps; un grand nombre d'Espagnols s'y rendent avec les marchandises qu'ils savent que les Indiens aiment, & ceux-ci de leur côté y apportent leurs habillements nommés Ponchos, & y amènent leurs troupeaux. On fait le commerce par échange, & on ne manque jamais des deux côtés de vendre tous ses effets, & d'observer dans les marchés la plus grande candeur, & la régularité la plus exacte, comme un exemple de la

Renouvel-
lement du
commerce.

U L L O A.
Ch. XIV.

An. 1743.

Progrès des
Missionnai-
res.

conduite qu'on tiendra à l'avenir dans les affaires qu'on aura à traiter.

Quelque aversion que les Indiens aient toujours marqué à se soumettre à la domination des Monarques Espagnols, ils n'ont pas fait paroître le même éloignement pour les Missionnaires; au contraire ils leur ont toujours permis d'aller librement parmi eux, & un grand nombre de ces Indiens ont reçu le baptême avec joie. Cependant il est très difficile de les engager à quitter leur maniere de vie, dont la liberté les plonge dans toutes sortes de vices & dans une férocité, qui en général éloigne leurs esprits des préceptes de la religion Chrétienne. Avant la guerre de 1720, les Missionnaires, par un zele infatigable, avoient formé plusieurs villages, espérant par ce moyen porter les nouveaux convertis à pratiquer la doctrine de la foi en Jesus-Christ. Ces villages nommés S. Christophe, Santa-Fe, Santa-Juana, San-Pedro, & la Mocha, étoient tous dirigés par les Jésuites. Les Chapelains des forts sur les frontieres ont aussi un supplément d'honoraires pour instruire un certain nombre d'Indiens. Au temps

du soulèvement, leur férocité naturelle reprit le dessus; tous les profélites abandonnerent les Missionnaires, & se joignirent à leurs compatriotes: mais au rétablissement de la paix, ils sollicitèrent les Missionnaires de revenir au milieu d'eux, & ils ont formé depuis quelques communautés. Cependant elles sont encore bien éloignées de leur état précédent, étant très difficile d'en réduire, même un petit nombre, à embrasser la vie sociale.

ULLOA.
Ch. XIV.
An. 1743.

Au milieu de la fureur de ces Indiens, & dans le temps de leurs plus grandes hostilités contre les Espagnols, ils épargnerent en général les femmes blanches; les emmenerent dans leurs huttes, & se les approprièrent. Aussi, un grand nombre d'Indiens de ces nations ont le même teint que les Espagnols nés dans le pays. En temps de paix, il en vient beaucoup dans les territoires Européens, ils se louent pendant un certain temps pour travailler dans les campagnes, & à l'expiration du terme ils retournent dans leurs cantons, après avoir employé ce qu'ils ont gagné à acheter les marchandises qui

Habille-
ment de ces
Indiens.

ULLOA. font estimées parmi eux. Tous les na-
Chap. XIV. turels hommes & femmes portent le

An. 1743.

Poncho & la Mante qu'ils font de laine, & quoiqu'on ne puisse pas leur donner à juste titre le nom d'habillement, ils suffisent pour la décence, au lieu que les Indiens plus éloignés des frontieres Espagnoles, tels que ceux qui habitent les territoires au sud de Valdivia, & les Chonos, qui vivent dans le continent près de Chiloe, ne portent aucune espece de robe. Les Indiens d'Arauco, de Tucapel & des autres cantons voisins de la riviere Biobio, se plaisent beaucoup à monter à cheval, & ils ont plusieurs corps de cavalerie dans leurs armées. Leurs armes sont de grandes lances, des javelots, & d'autres de la même nature, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse.

Arrivée de
plusieurs Bâ-
timents Euro-
péens.

An. 1744.

Aussi-tôt que Dom Ulloa & Dom Georges Juan furent arrivés dans la baye de la Conception, ils joignirent l'Espérance, frégate commandée par Dom Pedro de Mendinueta, qui avoit réussi à doubler le Cap Horn, & à gagner la même baye. Quelques jours après, ils apprirent que Dom Joseph Pizarro étoit arrivé par terre de Bue-

nos-Ayres, & avoit dessein d'arborer son pavillon sur l'Espérance. Sur cet avis, ils firent voile pour Valparaïso, où le Contre-Amiral monta sur ce bâtiment, & prit le commandement de l'Escadre. Ils trouverent dans le même port trois bâtimens François nommés le Louis-Erasme, Notre-Dame de la Délivrance & le Lis, équipés pour vaisseaux de registre, qui avoient mouillé à Valparaïso dans le dessein d'y vendre leur cargaison.

ULLOA.
Ch. XIV.

An. 1744.

Toute la flotte mit alors à la voile pour l'Isle de Juan Fernandez, d'où ils allerent à Callao, & y arriverent le 24 de Juin.

Nos Astronomes retournerent encore à Quito, où ils finirent leurs observations, & revinrent à Lima, afin de s'y procurer un passage pour leur retour en Espagne. Ils trouverent à Callao les bâtimens françois la Délivrance & le Lis, qui se préparoient à repasser en Europe: ils ne voulurent pas manquer cette occasion: Dom Georges Juan s'embarqua sur le dernier, & Dom Antonio de Ulloa sur le premier.

Les Astronomes finirent leurs observations.

Ils sortirent du Port de Callao le vingt-deux d'Octobre, & le vingt-deux de Novembre ils joignirent le Louis

Leur départ de Callao, sur des bâtimens François.

ULLOA.

Ch. XIV.

An. 1744.

Erafme, qui avec un autre vaiffeau de registre françois nommé le Marquis d'Antin, les avoit attendus dans la baye de la Conception. Cette petite Efcadre étant ainfi formée, ils partirent de la baye, mais le lendemain le Lis eut une voye d'eau, & fut obligé de retourner pour fe radoubber. Quoique le refte de l'Efcadre fût en affez mauvais état, ils continuerent leur voyage & eurent le bonheur de doubler le Cap Horn, fans éprouver ces terribles ouragants, fi fréquents vers ce Cap.

Ils fe radoub-
bent à la côte
du Brefil.

Année 1745.

Le 21 de Mai 1745, ils jetterent l'ancre dans la rade de Fernando de Noronna, Ifle qui appartient aux Portugais fur la côte du Brefil. Ils y radoubèrent leurs vaiffeaux, & prirent à bord de nouvelles provisions, du bois & de l'eau. Le 10 de Juin, à dix heures du matin, ils remirent à la voile, & continuerent leur cours au Nord, fe flattant qu'ils feroient le refte de leur voyage fans aucun nouveau danger. Le 12 ils paffèrent l'Equateur, & continuerent leur cours fans aucune interruption.

CHAPITRE XV.

L'Escadre est attaquée par les Anglois :

Forces des François : Forces des Anglois :

Combat très vif entre les deux

Escadres : Dom Ulloa se sauve sur

la Délivrance : Ce bâtiment fait

voile pour Louisbourg : Raisons qui

déterminent les Officiers à prendre

cette route : Ils sont trompés par de

faux pavillons : Ils sont pris par

les Anglois : On les débarque à

Louisbourg : Soins que prend Dom

Ulloa pour conserver ses observa-

tions : Il est conduit en Angleterre :

Egards des Anglois pour les Sa-

vants : Dom Ulloa se rend à Lon-

dres : Eloge qu'il fait de M. Folkes :

Eloge qu'il fait des Anglois en

général : Il est reçu à la société

royale de Londres : Il revient à Ma-

drid : Conclusion.

ULLOA.

Chap. XV.

An. 1745.

LE 21 de Juillet vers six heures du matin l'Escadre étant à 43 degrés 57 minutes de latitude septentrionale, & à 39 degrés 44 minutes à

L'escadre est attaquée par les Anglois.

ULLOA.
Ch. XV.

An. 1745.

l'Est du méridien de la Conception ; les François découvrirent deux voiles environ à trois lieues de distance , qui faisoient cours Est-Nord-Est , & que les rayons du soleil avoient empêché les sentinelles de voir plutôt. Ils demeurèrent au Sud-Ouest , & les trois vaisseaux se tinrent au Nord-Est , sans changer leur cours jusqu'à sept heures du matin. Alors se trouvant à la portée du canon les uns des autres , le plus grand des deux bâtimens ennemis tira un coup à bale , & en même temps arbora pavillon Anglois. Les Frégates Françaises se mirent en ligne , quoiqu'elles ne fussent presque pas en état de combattre ; elles n'avoient qu'un très foible équipage , très peu d'armes & de munitions , & manquoient de couronnement qui pût couvrir les hommes , enforte que le Pont & le Château d'avant étoient également exposés au feu des ennemis.

Cependant , aussi-tôt que les Anglois eurent mis leur pavillon , les François demeurèrent sous voile en ligne , mais toujours en suivant leur même cours , jusqu'à ce que le plus

petit des bâtimens ennemis tomba sur eux, & tira plusieurs coups pour les obliger à mettre aussi pavillon, ce qu'ils ne tarderent pas à faire. Une demi-heure après, le feu du canon & de la mousquetterie commença des deux côtés, & à huit heures les deux vaisseaux furent à la portée du pistolet.

ULLOA.

Ch. XV.

An. 1749.

Voici quelles étoient les forces des François : le Louis Erasme portoit vingt canons, huit sur le pont, de chacun huit livres de balle, & avoit soixante-dix ou quatre-vingt hommes à bord, tant matelots que passagers & mousses. Le Marquis d'Antin avoit aussi dix canons de chaque côté, dont les cinq premiers étoient de six livres de balle, & les cinq derniers de quatre, avec cinquante-cinq hommes à bord. La Délivrance étoit le plus petit des trois bâtimens, ne portoit de chaque côté que sept canons de quatre livres, & n'étoit monté que de cinquante hommes.

Forces des
François.

Les ennemis qu'on reconnut ensuite pour des corsaires, étoient de beaucoup supérieurs en forces. Le plus gros vaisseau, nommé le Prince Frédéric, commandé par le capitaine

Forces des
Anglois.

U L L O A.

Ch. XV.

An. 1745.

Jean Talbot, avoit trente-fix canons, dont vingt-quatre étoient de douze livres de boulet, outre les balles ramées qui donnoient dans les mâts & sur les flancs des François, & ils avoient auffi six pieces de six sur le pont. Le plus petit nommé le Duc, commandé par le capitaine Morecock avoit de chaque côté dix canons de douze livres ; l'un & l'autre portoient auffi des pierriers chargés de mitrailles qui causerent un grand désordre dans les manœuvres des frégates. Le Prince Frédéric qui entretenoit un feu continuel de canon & de mousquetterie, ne pouvoit suivant toute apparence avoir moins de deux cents ou de deux cents cinquante hommes à bord, & l'on juge par le feu du Duc qu'il pouvoit en avoir cent cinquante ou deux cents.

Combat très
vif entre les
deux escadres.

Le combat fut entretenu des deux côtés avec autant de courage que d'ardeur, malgré le désavantage des François, puisqu'un seul bord de l'ennemi faisoit un feu double de celui d'un de leurs vaisseaux. Les Anglois bien munis de mousquetterie, entretenoient un feu continuel, au lieu que les François n'avoient que douze ou quatorze fusils à bord
de

de chaque bâtiment, & qu'ils ne pouvoient même presqu'en faire usage, parce que c'étoit s'exposer à une mort assurée que de paroître seulement sur le château d'avant; enfin vers dix heures & demie le Marquis d'Antin, qui étoit à l'arrière, baissa pavillon devant le plus gros des bâtimens ennemis avec lequel il étoit engagé, après avoir perdu son capitaine, qui mourut en encourageant ses hommes, avec autant d'ardeur qu'il en avoit marquée dans le commencement du combat. Malgré la répugnance que ceux qui restoit avoient à se rendre, ils furent obligés d'y consentir, parce que leur bâtiment avoit reçu tant de coups au-dessus de l'eau qu'il étoit prêt de couler à fond.

Le capitaine de la Délivrance, qui étoit à la tête, voyant ce bâtiment pris, & jugeant par la diminution de leurs forces qu'il n'y avoit aucune espérance d'un plus heureux événement, mit prudemment toutes ses voiles au vent, pour essayer à s'échapper, pendant que les vaisseaux ennemis étoient occupés avec leur prise. Aussi-tôt que le Marquis d'An-

ULLOA.

Ch. XV.

An. 1745.

Dom Ulloa
se sauve sur
la Délivrance.

U L L O A.
Ch. XV.

An. 1745.

tin eut baissé pavillon ; le plus petit bâtiment Anglois se retira du combat , qu'il avoit entretenu alternativement avec les deux autres François pour s'assurer de la prise , pendant que le Prince Frédéric recommença à se battre. Il étoit onze heures & demie quand la Délivrance songea à chercher son salut dans la fuite : le Louis Erasme n'hésita pas à suivre son exemple , mais le plus gros des corsaires Anglois le joignit bien-tôt , & le mit dans la nécessité de se rendre , par la supériorité de forces & par la vivacité avec laquelle elles étoient employées ; cependant ce ne fut encore qu'après que le brave Capitaine François eût été blessé si dangereusement qu'il mourut le lendemain. Les deux corsaires étant arrêtés par ces prises , & le vent de Sud-Est étant très frais , l'évasion de la Délivrance en fut d'autant plus favorisée : ce bâtiment continua son cours Nord-Est , & à quatre heures après midi , il fut entièrement hors de la vûe des ennemis & des prises.

Les cargaisons du Marquis d'Antin & du Louis Erasme furent évaluées trois millions de piastres , deux mil-

lions en or & en argent monnoyé, en lingots, & en vaisselle d'argent ; le surplus en Cacao, qui faisoit la plus forte charge, en un peu de Quinquina, & en laine de Vigogne.

 ULLOA.

Ch. XV.

An. 1745.

Le Capitaine de la Délivrance, après être échappé aussi heureusement, consulta avec ses Officiers sur la route qu'il convenoit de prendre. L'un d'entr'eux avoit été souvent à Louisbourg, dans l'Isle de Cap-Breton près de Terre-Neuve, & avoit une parfaite connoissance de la situation & des forces de cette place. Il dit au Capitaine que dans le commencement de l'Eté on y envoyoit tous les ans deux vaisseaux de guerre, pour porter de l'argent & des troupes, tant à cette place qu'au Canada, ainsi que pour protéger la pêche de la morue.

Ce bâtiment
fait voile
pour Louis-
bourg.

Comme on avoit toujours maintenu le même usage dans le temps de la paix la plus profonde, il étoit naturel de penser qu'on le suivoit en temps de guerre, où les puissances maritimes augmentent toujours le nombre de leurs vaisseaux. On n'y avoit jamais manqué dans toutes les guerres précédentes, cette place étant

Raisons qui
déterminent
les Officiers
à prendre cet-
te route.

ULLÔA.
Ch. XV.
An. 1745.

regardée comme très importante pour la France, & comme la clef du Canada, le port le plus sûr pour la pêche, & celui qui faisoit le commerce le plus considérable avec les Isles de Saint Domingue & de la Martinique. Le Capitaine déterminé par ces raisons, & parce qu'il paroïssoit moins dangereux de prendre cette route que de vouloir gagner la côte d'Espagne, se détermina à suivre celle qu'il croyoit la plus sûre, & fit voile pour le Cap-Breton. La situation fâcheuse du bâtiment permettoit à peine de choisir, & il y auroit eû très peu d'espérance qu'il pût arriver en Espagne si l'on avoit voulu prendre cette route. On leur avoit dit à la Conception peu de temps avant leur départ, qu'on avoit formé à Londres une compagnie pour armer trente vaisseaux corsaires de vingt ou trente canons, qui établirent leur croisiere de façon à pouvoir enlever tous les bâtimens qui viendroient des Indes. Quoique ce ne fût qu'une fausse allarme, le malheur qu'ils avoient eû de rencontrer les deux corsaires, dont la force se rapportoit à ce qu'on leur

avoit dit, servit à y donner une apparence de vérité, & ils conclurent qu'il y en avoit un plus grand nombre de distribués plus près des côtes. Il étoit d'autant plus naturel d'y ajoûter foi, que depuis plus de deux ans ils n'avoient eû aucunes autres nouvelles d'Europe; & après ce qui leur étoit arrivé, ils auroient paru inexcusables s'ils avoient exposé une charge aussi considérable que celle de la Délivrance, dans un vaisseau si pesant qu'il ne pouvoit éviter de devenir la proie du premier ennemi qui lui donneroit la chasse. Toutes leurs forces consistoient en quatorze canons de quatre, & en quinze fusils; neuf de leurs gens avoient été mis hors de combat dans la dernière action, & ce qui étoit le pire, ils n'avoient presque plus de poudre. Outre cet état de foiblesse, le bâtiment faisoit tant d'eau par le dommage qu'il avoit reçu dans cette action, qu'il ne put être vuïdé qu'à minuit, quoiqu'on se fut mis sans perdre de temps à la pompe, & que tous ceux sans distinction qui n'avoient pas été blessés y travaillâssent alternativement & volontairement. Quelques considé-

ULLOA.
Ch. XV.

Ann. 1745.

U L L O A.

Ch. XV.

An. 1745.

rables que pussent être ces raisons réunies, le Capitaine & les Officiers ne voulurent pas prendre sur eux-mêmes l'événement d'une démarche aussi importante : ils en parlèrent aux passagers, qui l'approuverent tous comme la meilleure ressource, dans la circonstance où l'on se trouvoit ; en conséquence ils changerent de route le soir même, & tournerent du côté de Louisbourg, comme vers un port de sûreté.

Ils sont trom-
pés par de
faux pavil-
lons.

Le 13 d'Août, à six heures du matin, ils virent un brigantin qui faisoit route sur la côte, & qui paroïssoit aller à Louisbourg : aussi-tôt la Délivrance mit pavillon François, & ce bâtiment y répondit en tirant deux ou trois coups de canon. Cette conduite ne leur causa aucune inquiétude : ils jugerent que le brigantin, soupçonnant quelque tromperie dans le pavillon, avoit fait cette décharge pour avertir quelques barques de pêcheurs qui étoient en mer de rentrer dans le port, & ils furent encore mieux confirmés dans cette pensée par la promptitude avec laquelle ils virent que ce brigantin s'y retiroit lui-même comme en un lieu de sûreté. Une heure après, c'est-à-dire vers

huit heures , ils virent sortir du port de Louisbourg deux vaisseaux de guerre , & jugerent qu'ils faisoient partie d'une Escadre Françoisse envoyée pour la conservation de cette place importante ; & comme il parut qu'ils étoient sortis sur le signal du brigantin ils crurent qu'on prenoit leur vaisseau pour un Corsaire de Boston , qui vouloit troubler la pêche. Ils n'eurent donc absolument aucune inquiétude , particulièrement quand ils virent que ces vaisseaux mettoient pavillon François , & que l'un d'eux avoit une banderolle. Ils eurent d'autant plus lieude se croire en sûreté qu'ils virent le même faux pavillon à tous les Forts de Louisbourg & à tous les vaisseaux qui étoient dans le port , ce qu'ils distinguoient alors sans peine. On peut juger de la joie dont leurs cœurs étoient remplis , quand ils pensoient qu'ils étoient à la fin de toutes leurs craintes , & dans un lieu de repos , après un voyage si fatigant & si dangereux : mais autant ils goûtoient de satisfaction , autant furent-ils frappés d'étonnement & de douleur , quand au milieu de ces idées agréables , ils virent toutes

ULLOA.

Ch. XV.

An. 1745.

ULLOA.

Ch. XV.

An. 1745.

Ils sont pris
par les An-
glois.

leurs espérances détruites & tous leurs projets de réjouissance terminés par les malheurs réels de la captivité.

Ils étoient alors si près des deux vaisseaux qui sortoient du port, qu'on donna ordre de mettre en mer la chaloupe, d'envoyer un Officier à bord de celui qui paroissoit être le principal, & de disposer le canon pour le saluer; le plus petit, qui portoit cinquante canons, continuant sa route, vint border la Délivrance: ce fut alors qu'ils reconnurent trop évidemment leur erreur, par tout ce qu'ils virent & entendirent: mais leur malheur fut confirmé quand ce vaisseau mit son véritable pavillon, & tira plusieurs coups de canon, qui emportèrent les drisses du petit hunier, ce qui fit tomber la voile, & en même temps le plus gros vaisseau s'avança à tribord de la Délivrance. Je ne crois pas qu'aucune personne raisonnable puisse taxer le Capitaine de défaut de courage, pour avoir aussi-tôt baissé pavillon entre deux ennemis aussi redoutables, contre lesquels la résistance n'auroit été qu'une témérité insensée. La chaloupe du plus petit des bâtimens ennemis vint à

bord & prit possession de la Délivrance, & après avoir tiré quelques coups de canon, ils rentrèrent dans le port avec cette riche prise.

 ULLOA.

Ch. XV.

An. 1745.

Les deux navires Anglois étoient le Sunderland, Capitaine Jean Brett, de soixante canons, & le Chester, de cinquante, commandé par Philippe Durell : ce fut au dernier que la Délivrance se rendit. Le Capitaine Durell envoya les Officiers, pour qu'ils fussent plus à leur aise dans la maison qui lui avoit été assignée lorsque suivant les articles de la capitulation de Louisbourg, les habitans avoient été envoyés en France. Cette maison lui étoit alors de très peu d'usage, parce qu'il demouroit toujours à bord de son vaisseau.

On les débarque à Louisbourg.

Dom Ulloa ajoûte, qu'en partant de l'Isle de Fernando de Norona, il avoit fait un paquet de tous ses papiers secrets, & qu'il avoit recommandé au Capitaine, au Supercargo, & aux autres Officiers de les jeter en mer, s'il arrivoit qu'il perît dans quelque action. Quand il vit qu'il n'y avoit aucun moyen de se défendre contre les Anglois, ni de les éviter, il les jeta lui-même après y avoir attaché un bou-

Soins que prend Dom Ulloa pour conserver ses observations.

ULLOA.

Ch. XV.

An. 1745.

let de canon. Tous les autres papiers relatifs à la mesure des degrés du méridien, ainsi que les observations astronomiques, & les relations historiques, étant d'un usage universel, sans qu'il pût arriver aucun inconvénient de ce qu'ils tomboient entre les mains des ennemis, il les conserva avec soin ; mais comme avec des gens qui ne pensoient qu'à l'or & à l'argent, ils auroient été en grand danger de se perdre, ou d'être confondus avec une multitude d'autres, il jugea à propos de déclarer aux Capitaines à quel service il avoit été employé, & de leur recommander ces papiers, qui ne tendoient qu'à perfectionner la navigation.

Il est con-
duit en An-
gleterre.

Dom Ulloa fut envoyé avec la flotte en Angleterre, & on le mit à Fareham, village agréable à l'entrée du port de Portsmouth, où les prisonniers de guerre étoient alors retenus. » Je ne dois point passer sous » silence, dit Dom Ulloa, la courtoisie & la générosité du Capitaine » Brett, Commandant du Sunderland » envers tous les prisonniers du premier rang. Non-seulement il les » admit à sa table pendant tout le

» voyage , mais il engagea les autres
 » Officiers à imiter son exemple. Ils
 » se portèrent tous à l'envi les uns
 » des autres à nous marquer routes
 » fortes de politesses , firent paroître
 » autant d'humanité pour ceux d'un
 » plus bas état , & n'oublierent rien
 » de ce qui pouvoit adoucir nos pei-
 » nes. J'écris ceci , comme un mo-
 » nument de ma reconnoissance en-
 » vers ces généreux gentilhommes.

ULLOA.
Ch. XV.

An. 1745.

Notre auteur fut confié aux soins de M. Brookes , Commissaire pour les prisonniers François , & il marque également sa reconnoissance dans les termes les plus forts des faveurs qu'il en a reçues , ainsi que de M. Bickman , qui étoit chargé des Espagnols.

» Ces deux gentilhommes , dit-il ,
 » offrirent d'unir leur crédit pour sol-
 » liciter l'Amirauté , au sujet de mes
 » papiers , ce que j'avois le plus à cœur.
 En conséquence on envoya une re-
 quête au Duc de Bedford , qui étoit
 alors premier Lord de l'Amirauté , &
 la réponse fut conforme aux desirs de
 Dom Ulloa. Les Lords de l'Amirauté
 dirent qu'ils n'étoient point en guerre
 avec les arts & les sciences , ni avec
 ceux qui les professoient : que la na-

Egards des
Anglois pour
les Sçavants.

ULLOA.

Ch. XV.

An. 1745.

tion Angloise les cultivoit, & que les Ministres & tous les Grands de cette nation se faisoient honneur de les encourager & de les protéger.

Dom Ullica
ferenda Lon-
dres.

Peu de temps après, notre auteur obtint la permission de se rendre à Londres, pour être à portée de renouveler ses sollicitations avec plus de facilité, & d'en obtenir plus promptement l'effet. Aussi-tôt ajoûte-t-il » que je m'adressai au bureau des pri- » sonniers de guerre, on me fit voir » une lettre du Lord Harington, alors » secrétaire d'Etat, pour me conduire » à son hôtel. Ce Seigneur avoit été » Ambassadeur pendant quelques an- » nées en Espagne, & entr'autres qua- » lités, il avoit acquis beaucoup d'aff- » ection pour les Espagnols. Il se fit » le plus grand plaisir de m'en donner » des marques, par la réception la plus » obligeante, en m'assurant qu'il ne né- » gligeroit rien pour me faire remettre » mes papiers, & pour me rendre tou- » tes sortes de bons offices. M. Martin » Folkes, Président de la Société » Royale de Londres, homme éga- » lement recommandable par sa scien- » ce, par sa politesse, & par l'ardeur » avec laquelle il se portoit à faire tout

» le bien qui étoit en son pouvoir ,
 » sachant que j'étois à Fareham, qu'on
 » avoit remis mes papiers à l'Amirau-
 » té, & craignant qu'ils ne tombâssent
 » entre les mains de gens ignorants
 » dans ce qu'ils contenoient, d'où il
 » auroit pu arriver qu'ils auroient été
 » perdus ou dispersés, demanda qu'ils
 » lui fussent remis Ils se trouve-
 » rent malheureusement mêlés avec
 » d'autres de nature toute différente ,
 » enforte qu'il étoit très difficile de
 » les séparer, sans que l'auteur fût pré-
 » sent pour les reconnoître par l'écri-
 » ture, & par d'autres marques dis-
 » tinctives. M. Brookes, résolut de ne
 » se donner aucun repos, jusqu'à ce
 » que cette affaire fût terminée à sa
 » satisfaction, agit avec tant d'activité,
 » conjointement avec M. Folkes ,
 » qu'on obtint un ordre de l'Amirauté,
 » adressé au Secrétaire de la Compa-
 » gnie des Indes, où tous ces papiers
 » avoient été en voyés, pour qu'on en
 » fît la recherche, & qu'on envoyât
 » à l'Amirauté ceux que j'aurois sé-
 » parés. Cet ordre étoit si précis qu'il
 » fut exécuté le jour même de sa date.

ULLOA.
 Chap. XV.
 An. 1745.

» Le Président de la Société Royale
 » dont le mérite étoit généralement

Eloge que
 Dom Ulloa
 fait de M.
 Folkes.

ULLOA.

Ch. XV.

An. 1745.

» estimé de tous les Lords de l'Ami-
 » rauté, continua à s'intéresser en fa-
 » veur de mes papiers, & en consé-
 » quence de ses sollicitations, l'exa-
 » men lui en fut remis. Ce Gentil-
 » homme, qui possédoit au plus haut
 » degré toutes les vertus sociales, &
 » toutes les qualités d'un savant,
 » affable, sans artifice, d'un génie
 » auquel rien ne pouvoit échapper,
 » de la conduite la plus aimable, sou-
 » tenue des manières les plus géné-
 » reuses, m'avoit fait paroître une
 » véritable amitié dès le premier mo-
 » ment de mon arrivée. Il m'intro-
 » duisit dans les assemblées de la So-
 » ciété Royale, & c'est à lui que je
 » dois la connoissance de plusieurs
 » personnes de distinction, dont j'ai
 » reçu toutes sortes de prévenances.
 » Il eut la complaisance de me con-
 » duire dans divers cabinets, dont
 » l'accès est si délicieux pour un esprit
 » raisonnable, où toute la nature est
 » rassemblée dans une histoire vivante
 » des diverses productions de la terre
 » & des eaux, ainsi que des trois
 » règnes, minéral, végétal & animal.
 » Il me procura aussi la connoissance
 » des plus fameux littérateurs, & ne

» cessa de me servir de guide. Enfin
 » il me donna des preuves d'amitié
 » beaucoup au-delà de ce que je pou-
 » vois en espérer , quand même j'au-
 » rois conçu la plus haute opinion de
 » ma science. »

» La recommandation d'un homme
 » aussi renommé, au jugement duquel
 » on s'en rapportoit en une infinité
 » d'occasions, ainsi que d'avoir été
 » choisi pour un de ceux qui devoient
 » mesurer la longueur d'un degré du
 » méridien terrestre au Pérou , eurent
 » une telle influence sur tous les ama-
 » teurs des sciences , que je ne leur
 » rendrois pas justice , si je ne leur
 » déclarois que c'est particulièrement
 » à eux que je dois le bonheur d'avoir
 » recouvré mes papiers & ma liberté,
 » & d'avoir reçu de différentes per-
 » sonnes de qualité toutes les politesses
 » qu'ils ont eû pour moi. »

» Une telle conduite m'a convaincu
 » de la sincérité des Anglois , ainsi que
 » de leur candeur, de leur honnêteté
 » & de leur complaisance désintéres-
 » sée. J'ai observé avec soin le carac-
 » tère , les inclinations , les usages
 » particuliers, le gouvernement, les
 » constitutions & la politique de cette

ULLOA.
 Chap. XV.

An. 1745.

Eloge qu'il
 fait des An-
 glois en gé-
 néral.

ULLOA.
Ch. XV.
An. 1745.

» nation si méritante , & je puis dire
» que dans sa conduite économi-
» que , & dans les vertus sociales, elle
» peut servir de modèle à tous ceux
» qui désirent acquérir des talents su-
» périeurs dans tout le reste de l'u-
» nivers. »

Il est reçu
à la Société
Royale de
Londres.
Année 1746.

» M. Folkes , après avoir examiné
» mes papiers , en fit son rapport à
» l'Amirauté , en termes si favorables ,
» que si je les rapportois , ce seroit le
» témoignage le plus honorable que
» pût recevoir mon travail. L'Ami-
» rauté satisfaite lui donna , comme il
» le demandoit , la permission de me
» les remettre , ce qu'il fit le 25 de
» Mai. Pour me donner un témoi-
» gnage encore plus illustre de l'estime
» dont il m'honoroit , il proposa au
» Comte Stanhope , & à plusieurs au-
» tres membres de la Société Royale ,
» de m'admettre dans ce Corps célé-
» bre , jugeant avec raison qu'un tel
» honneur augmenteroit encore l'ar-
» deur de mes désirs , pour contribuer
» au progrès des sciences. »

Il revient à
Madrid.
Conclusion.

Dom Ulloa , ayant ainsi obtenu ses
papiers , après avoir eû sa liberté
dès sa première demande , s'embarqua
à Falmouth dans le Pacquebot de Lis-

bonne , & arriva à Madrid le 26 de Juillet 1746. Peu de temps après , le Roi d'Espagne donna ordre que les papiers de Dom Ulloa fussent rendus publics sous ses propres auspices , & c'est de ces mémoires authentiques que nous avons tiré l'extrait de ce voyage célèbre.

ULLOA.

Chap. XV.

An. 1746.

*FIN des Voyages & Recherches de
Dom ULLOA.*





R E L A T I O N

A B R É G É E

DES DÉCOUVERTES

DES RUSSES,

*SUR la côte de l'Amérique dans
la Partie au Nord - Ouest,
pour gagner les Isles du Japon.*

CHAPITRE PREMIER.

*Projets pour abréger les voyages des
Indes Orientales : Difficultés de
couper l'Isthme de Darien : Tenta-
tives dans les climats septentrionaux :
Recherches faites par les soins du
Contre-Amiral Berring : Préparatifs
du Capitaine Spanberg : Il part
d'Ochotzk avec une Escadre : Il jette*

l'ancre aux Isles Kurilian : Le Lieutenant Walton est séparé par le fort temps : Spanberg gagne les Côtes du Japon : Commerce qu'il fait avec les Japonois : Description des barques Japonaises : Des Japonois en général : Il est visité par quatre personnes de distinction : Il se remet en route pour revenir à Kamtchatka : Il trouve une Isle habitée : Portrait des habitants : Son retour à Ochothk : Il aborde au Japon : Politesse des habitants : Quelques Russes descendent à terre : Il est visité par le Gouverneur d'une ville : Un Garde-Côte empêche le commerce : Il aborde à un autre endroit : Il rejoint le Capitaine Spanberg.

LA longueur & la dépense excessive des voyages aux Indes orientales, en faisant le tour du Cap de Bonne-Espérance, ont engagé toutes les nations commerçantes à chercher s'il n'étoit pas possible de trouver un passage plus court & plus sûr pour aller aux côtes orientales de l'Asie, & l'on a formé un grand nombre de projets pour y parvenir. Le premier a été de couper un canal au travers de

Découvertes
des Russes.

Projets pour
abrégier les
voyages des
Indes orientales.

Découvertes
des Russes.

Chap. I.

l'Isthme de Suez, qui est une langue de terre en Egypte entre le fleuve du Nil & la mer rouge, pour ouvrir un passage qui communiquât avec l'Océan Indien par le détroit de Babelfmandel. Les anciens l'ont entrepris plusieurs fois; mais l'expérience a enfin convaincu qu'ils avoient commencé un ouvrage impossible à finir.

Difficulté de
couper l'Isth-
me de Darien.

Après le peu de réussite de ce projet, il fut proposé de couper un autre passage par l'Isthme de Darien, qui joint les deux continents de l'Amérique Septentrionale & de l'Amérique Méridionale. On a vû bientôt que l'exécution étoit accompagnée de difficultés insurmontables, tant par le mauvais air du climat, que par la hauteur étonnante des montagnes, & des autres obstacles naturels, & par le nombre prodigieux d'hommes qu'il auroit fallu employer à cette entreprise. De plus la distance de l'Angleterre à la côte de Coromandel, au Royaume de Bengale, &c. auroit été beaucoup plus grande en traversant l'Isthme de Darien, qu'en faisant le tour du Cap de Bonne-Espérance. Enfin il n'auroit pas été possible de

revenir en temps convenable des Indes Orientales par ce passage, à cause des vents alifés, contre lesquels il auroit fallu faire cours, la plus grande partie du voyage.

Découvertes
des Russes.
Chap. I.

Quand on se fut bien assuré que tous ces projets étoient chimériques, on chercha si la nature elle-même n'avoit pas ouvert un tel passage, par lequel on pût faire le voyage des Indes Orientales en moins de temps & avec moins de difficulté. On ne pouvoit le chercher qu'en deux parties différentes du globe, l'une au Nord-Ouest, autour de l'Amérique Septentrionale, l'autre au Nord-Est, vers les côtes septentrionales de l'Europe & de l'Asie. Les recherches qu'on a faites ont été infructueuses jusqu'à présent, quoiqu'il soit très probable que ces passages existent : mais la rigueur du froid dans ces parties du globe & les Isles énormes de glaces qui flottent continuellement dans la mer glaciale, rendroient vraisemblablement ces passages inutiles, même en supposant que la distance fut moindre qu'elle ne l'est réellement. L'expérience n'a que trop fait voir les dangers & les misères qui accompagnent de longs

Tentatives
dans les cli-
mats septen-
trionaux.

Découvertes
des Russes.

Chap. 1.

voyages dans ces climats rigoureux, où la maladie affreuse du scorbut fait les ravages les plus terribles sur les hommes qui n'ont d'autre nourriture que des viandes salées.

Depuis quelques années, les Russes ont cependant fait plusieurs découvertes avec un succès considérable. Ils ont trouvé que les Continents de l'Asie & de l'Amérique sont séparés par un détroit qui en quelques endroits n'a que cent cinquante milles de largeur, & où l'on trouve plusieurs Isles qui facilitent la communication entre ces deux grands Continents, dont les habitants se connoissent réciproquement depuis les temps les plus reculés.

Recherches
faites par les
soins du Con-
tre - Amiral
Bering.

An. 1738.

Les Russes ont aussi découvert qu'il y a un passage libre de Kamtchatka, & des côtes de la mer d'Ochotzk, aux Isles du Japon, & par conséquent aux différentes parties de la Chine & des Indes orientales. Entre différentes preuves qu'on en pourroit rapporter, nous avons choisi le voyage fait sous les ordres du Contre-Amiral Bering en 1738, & nous pensons qu'il suffira pour satisfaire le lecteur sur cette partie.

Le Chef d'Escadre Bering né en

Dannemark , avoit fait dans sa jeunesse plusieurs voyages aux Indes orientales & aux Indes occidentales , quand les encouragements considérables que donnoir le Czar Pierre le Grand aux hommes habiles dans la marine , le déterminèrent à tenter la fortune en Russie. Il servit dans toutes les expéditions navales pendant la guerre de Suede , joignant à la capacité nécessaire pour remplir sa place , une longue expérience , qui lui faisoit mériter d'être employé dans un service aussi important.

Découvertes
des Russes.
Chap. I.
An. 1738.

Cet Officier , ayant reçu des ordres de poursuivre les découvertes des Russes dans les parties orientales de cet Empire , se rendit à Ochotzk pour les mettre à exécution , & pour entreprendre un voyage au Japon. Le Capitaine Spanberg , qui fut nommé Commandant de l'un des vaisseaux de cette expédition , se chargea de faire construire deux bâtimens au même endroit , l'un de ceux qu'on appelle Hucker , qu'on nomma St.-Michel-Archange , & l'autre une double chaloupe , qui fut appelée l'Espérance. En même-temps le Chef d'Escadre ordonna de construire deux Pacquebots

Préparatifs
du Capitaine
Spanberg.

Decouvertes
des Russes.
Chap. I.

An. 1738.

pour envoyer sur la côte d'Amérique, & deux bâtimens de provisions, qui devoient seulement accompagner les autres jusqu'à Kamtchatka. Tous ces bâtimens furent à l'eau dans le cours de l'Eté, & l'on donna les noms de Saint-Pierre & de Saint-Paul aux deux Pacquebots. Ils se mirent aussi-tôt à transporter des provisions de Jakutzk à Judomskoi-krest, & de ce dernier endroit à Ochotzk.

Il part d'O-
chotzk avec
une escadre,

Le Capitaine Spanberg fut choisi pour commander le Saint-Michel, & le Lieutenant Walton eut le commandement de l'Espérance. Dès le premier voyage à Kamtchatka, on leur joignit la barque nommée Saint-Gabriel, qu'on remit aux soins de Scheltinga, Officier de ceux qu'on nomme en Anglois Midshipmen. Avec ces trois bâtimens le Capitaine Spanberg mit à la voile d'Ochotzk vers le milieu de Juin 1738. Il ne put le faire plutôt, parce que jusqu'à ce temps, la mer fut toujours remplie de glaces, & même alors il ne put voguer qu'avec de grandes difficultés. Il dirigea d'abord son cours vers Kamtchatka, où il fit ses préparatifs pour passer l'hiver. Après y être demeuré peu de temps,

temps, il fit voile pour les Isles Kurilian, situées dans le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique. Il y arriva au commencement de l'Automne, après avoir fait cours au Sud & à l'Ouest, & mouilla à 46 degrés de latitude méridionale. Il retourna ensuite à Kamtchatka, dans l'intention de se remettre plutôt en mer l'Eté suivant, pour achever cette navigation. Pendant l'hiver qu'ils passèrent à Bolscheretzkoï-Ostrog, le Capitaine Spanberg fit construire un petit Yacht ou Chaloupe pontée, de bois de bouleau avec vingt-quatre rames, & lui donna le nom de Boschaia-Reka. Il se proposoit d'en faire usage pour découvrir les Isles, jugeant que ce bâtiment seroit plus propre que le Hucker & la Chaloupe à naviguer dans les passages étroits qui sont entre ces Isles.

Découvertes
des Russes.

Chap. I.

AN. 1738.

Le 22 de Mai 1739, ils se remirent en mer, avec les quatre bâtimens, & se donnerent rendez-vous à la première des Isles Kurilian, où le Capitaine donna aux Officiers qui étoient à ses ordres les instructions nécessaires & les signaux convenables. Ils poursuivirent ensuite leur voyage, le pre-

Ils jettent
l'ancre aux is-
les Kurilian.

Année 1739.

Découvertes
des Russes.
Chap. I.

An. 1739.

mier de Juin, faisant cours au Sud-Est, jusqu'à 47 degrés ou environ de latitude, sans rencontrer aucune terre, après quoi ils tournèrent au Sud-Ouest pour regagner les Isles de Kurilian, où ils revinrent jeter l'ancre.

Le Lieuten-
nant Walton
est séparé par
le fort temps.

Le 14 de Juin, ils effuyèrent un violent ouragan, accompagné d'un brouillard très épais, durant lequel le Lieutenant Walton, avec la double chaloupe fut séparé du Capitaine Spanberg, ils se chercherent réciproquement pendant plusieurs jours, & tirèrent souvent leurs canons, sans pouvoir se rejoindre le reste du voyage. Chacun suivit séparément sa route: ils aborderent en différents endroits du Japon, & à leur retour ils rendirent l'un & l'autre compte de leur réussite au Chef d'Escadre.

Spanberg
gagne les cô-
tes du Japon.

Le Capitaine Spanberg jetta l'ancre sous la terre du Japon le 18 de Juin, à vingt-cinq brasses d'eau, & suivant son Journal à 38 degrés 41 minutes de latitude septentrionale. Le rivage lui parut très agréable, entrecoupé de vallées & couvert de bois charmants, à quelque distance de la mer. Il vit une multitude de bâtimens Japonois: deux vinrent vers lui à la

rame, mais quand ils furent à la distance de trente ou quarante toises, ils s'arrêtèrent, & ne voulurent pas approcher davantage. Lorsque les gens du vaisseau leur firent des signaux pour les engager à venir à bord, ils y répondirent par d'autres, & marquerent qu'il falloit que le Capitaine & ses gens allâssent à terre. Spanberg évita de se rendre à cette invitation, & il ne demeura que très peu de temps en un même endroit, dans la crainte d'être surpris.

Découvertes
des Russes.
Chap. I.

An. 1739.

Le 20 de Juin, ils virent encore plusieurs bâtimens Japonois, dont chacun contenoit dix ou douze hommes. Le 22, le Capitaine jeta l'ancre à 38 degrés 25 minutes de latitude. Deux barques de pêcheurs vinrent à bord, & les hommes échangerent du poisson frais, du riz, de grandes feuilles de tabac, des concombres marinés, & d'autres denrées, pour diverses marchandises de Russie, dont les gens du vaisseau étoient bien pourvus, telles que du drap, des habits, du coton, des étoffes de soye, des miroirs, des ciseaux, des aiguilles, des pieces de verre bleues, &c. Ils reçurent avec joie ce dernier article,

Commerce
qu'il fait avec
les Japonois.

Découvertes
des Russes.
Chap. I.
An. 1739.

mais ils firent peu de cas des autres , parce qu'ils étoient communs dans leur Pays. Ils parurent en général très polis & raisonnables pour les prix de leurs denrées.

Les gens reçurent aussi de ces Japonois quelques pieces de monnoye d'or en forme de quarré long , de la même espece dont Kœmpfer a donné la description. Elles n'étoient pas si hautes en couleur que les ducats de Hollande, & pesoient deux grains de moins.

Description
des barques
Japonoises.

Le lendemain , on vit à quelque distance soixante & dix-neuf de ces barques de pêcheurs , toutes plates à la poupe , & dont la proue se terminoit en pointe. Elles avoient quatre pieds & demi , ou cinq pieds de l'argeur , & environ vingt-quatre pieds de longueur. Elles portoient un pont avec un petit foyer au milieu : le gouvernail pouvoit se déplacer , & on le rangeoit de côté quand on ne vouloit pas en faire usage. Quelques-unes avoient deux gouvernails très courbes , un de chaque côté de la poupe. Les rameurs étoient debout , & ils avoient aussi des grapins.

Outre ces barques , ils ont d'autres bâtimens qui leur servent à

trafiquer dans les Isles voisines, & même le long de la côte, quand le voyage est très court. Ils sont plus grands que les autres, se terminent en pointe à l'avant & à l'arrière, contiennent beaucoup plus de monde, & vont mieux à la voile, particulièrement devant le vent.

Découvertes
des Russes.
Chap. I.

AN. 1739.

Les Japonais en général sont de petite taille, & de teint basané, avec les yeux noirs & le nez plat. Les hommes se rasent depuis le front jusqu'au sommet de la tête, le reste de leurs cheveux est bien peigné, attaché par derrière, & enveloppé dans un papier. Les garçons sont distingués par une espèce de tonsure rasée, d'environ deux pouces de diamètre, autour de laquelle leurs cheveux sont arrangés comme les autres. Leurs habillements sont longs & larges, assez semblables aux robes de chambre des Européens. Ils ne portent point de culottes, mais ils sont enveloppés d'un linge, qui leur en tient lieu.

Des Japo.
nois en gé-
ral.

Avant que le Capitaine Spanberg quittât cet endroit, il vint à son vaisseau un grand canot, où étoient assis quatre hommes, non compris les

Il est visi-
té par quatre
personnes de
distinction.

rameurs , habillés de robes brodées , & qui paroissoient être des personnes de condition. Le Capitaine les invita à entrer dans sa chambre ; aussi-tôt qu'ils y furent ils se courberent jusqu'en terre , éleverent leurs mains jointes sur leurs têtes , & demeurèrent dans cette posture jusqu'à ce que le Capitaine leur eut ordonné de se lever : il leur fit servir de l'eau-de-vie , qu'ils parurent boire avec plaisir. Spanberg leur montra un globe & une carte , où ils reconnurent aussitôt leur pays , en lui donnant le nom de Nippon. Ils montrèrent aussi du doigt sur la carte les Isles de Matsmai & de Sado , ainsi que les Caps Songar & Noto. En partant ils se courberent encore jusqu'à terre & marquerent par tous les signes possibles , leur reconnaissance de ce qu'ils avoient reçu. Le même jour , les barques de pêcheurs revinrent , & apporterent différentes sortes de denrées , qu'ils échangerent contre des marchandises de Russie.

Il se remet
en route pour
revenir à
Kamtchatka.

Le Capitaine Spanberg voyant qu'il avoit rempli le principal objet de son voyage , qui étoit de découvrir la véritable situation du Japon , relativement à Kamtchatka , mit à la voile

peu de jours après pour son retour. Il fit en revenant diverses observations sur les Isles qu'il avoit déjà vûes, & par lesquelles il falloit nécessairement qu'il repassât.

Il dirigea d'abord son cours au Nord-Est, & le 23 de Juillet, il vit une grande Isle, à la latitude de 43 degrés 50 minutes: Il y jetta l'ancre à trente brasses de profondeur, & envoya son Yacht de bouleau avec une chaloupe à terre, pour chercher de l'eau; mais les gens ne trouverent aucun endroit où ils pussent descendre, à cause des rochers escarpés qui bordoient la côte. Il fit voile à une autre partie de la même Isle, & envoya encore sa chaloupe à terre, d'où elle revint avec treize tonneaux de bonne eau. Il croît dans cette Isle du bouleau, du sapin, & d'autres arbres inconnus aux gens de mer de Russie. Ils virent des hommes qui prirent la fuite aussi-tôt qu'ils les eurent apperçus, & trouverent des barques ou canots de cuir, construits comme ceux qu'on fait en Russie. Cette découverte engagea le Capitaine à s'approcher du rivage, & il jetta l'ancre vers le fond d'une baie sablonneuse

Découvertes
des Russes.
Chap. I.

An. 1739.

Il trouve
une isle habi-
tée.

Découvertes
des Russes.
Chap. I.
An. 1739.

Portrait des
habitants.

à huit brasses de profondeur. Il y avoit dans cette baye un village, où le Capitaine envoya sa chaloupe, & elle amena huit des habitants.

Ces gens ressembloient par les traits & par la taille à ceux des Isles Kurilian, qui sont dans le détroit voisin de Kamtchatka, & ils parloient le même langage. Ils portent des cheveux très longs, qui leur couvrent presque tout le corps; les hommes de moyen âge ont la barbe noire, & celle des vieux est grise: quelques-uns ont des pendants d'oreilles d'argent. Leurs habits sont d'étoffe de soye de diverse couleur, & ils leur tombent jusqu'aux pieds, qu'ils ont nus. On leur fit boire de l'eau-de-vie, & on leur donna différentes bagatelles, qui parurent leur faire le plus grand plaisir. Voyant un coq vivant sur le vaisseau, ils se jetterent à genoux, joignirent leurs mains au-dessus de leur tête, & se courberent jusqu'en terre, tant vis-à-vis du coq, que pour remercier des présents qu'ils avoient reçus. Ensuite le Capitaine les fit remettre sur le rivage.

Le 9 de Juillet, le Capitaine Spanberg, partit de cette Isle & mit à la

voile pour découvrir la situation de quelques autres qui étoient dans le voisinage, afin de pouvoir les marquer avec justesse sur sa carte. Il ne put le faire sans danger, & sans quelques inconvénients. Quelquefois ils n'eurent que trois, quatre ou cinq brasses d'eau, plusieurs hommes du vaisseau tombèrent malades, & quelques-uns moururent peu de temps après.

Découvertes
des Russes.
Chap. I.

An. 1739.

Le 23 de Juillet, faisant cours au Sud-Ouest il arriva à l'Isle de Matf-mai, dont la situation est à 43 degrés 22 minutes de latitude septentrionale. Il y trouva trois grandes Russes Japonaises, & se prépara au combat dans le cas où elles l'attaqueroient : mais elles demeurèrent tranquilles, & le Capitaine continua sa route jusqu'à Ochotzk, où il arriva le 29.

Son retour à
Ochotzk.

Walton, qui avoit été séparé de Spanberg par un brouillard, fit voile pour les Isles du Japon, qu'il découvrit le 16 de Juin. Il continua son cours au Sud, & le 17, il vit trente-neuf bâtimens Japonais, semblables à des galleres, qui paroissoient sortir d'un port, & qui se séparèrent en

Voyage du
Lieutenant
Walton.

Découvertes
des Russes.
Chap. I.

An. 1739.

prenant différentes routes. Ils avoient des voiles étroites de toiles de coton, dont les unes étoient rayées de bleu, & les autres entierement blanches. Walton en suivit une pour trouver un port; arriva devant une grande ville, & jetta l'ancre à trente brasses d'eau.

Il aborde au
Japon.

Le 19, un vaisseau Japonois, avec dix-huit hommes, vint border le bâtiment Russe. Ces gens parurent très polis, & firent entendre par signe qu'il falloit que les Russes vinssent à terre. Walton y envoya son second contre-maître, un quartier-maître & six soldats bien armés, avec deux tonneaux vuides, pour les remplir d'eau fraîche. Il leur donna aussi différentes marchandises, pour en faire présent aux Japonois, afin de gagner leur amitié.

Politesse des
habitans.

Quand les Russes approchèrent du rivage, environ cent petits bâtimens vinrent à leur rencontre, & les firent de si près, qu'ils pouvoient à peine se servir de leurs rames. Les Japonois leur montrèrent des pieces d'or, dont ils paroissoient avoir une grande quantité, pour leur faire connoître qu'ils désiroient entrer en

commerce avec eux. Cependant le Yawl aborda, & ces petits bâtimens demeurèrent à quelque distance du rivage. Ils étoient couverts de gens, qui se courbèrent jusqu'à terre devant les étrangers, remplirent d'eau leurs tonneaux, & avec la plus grande complaisance les reportèrent dans leur Yawl.

Découvertes
des Russes.
Chap. I.
An. 1739.

Pendant qu'ils étoient ainsi occupés, le contre-mâitre, accompagné du quartier-mâitre & de quatre soldats descendirent à terre, & en laissèrent seulement deux pour garder le Yawl. Ils trouvèrent la ville composée d'environ quinze cents maisons de pierre & de bois, qui occupoient un espace de près de trois Werstes le long de la côte. Le contre-mâitre entra dans la maison où il vit qu'on avoit porté ses tonneaux : il y fut reçu de la manière la plus polie, par le Japonois qui l'occupoit ; on les conduisit dans un appartement, où il fut regalé de vin, & d'une colation de raisins, de pommes, d'oranges & de raves dans des vases de porcelaine. De cette maison, il passa dans une autre où il fut regalé de même, & on lui présenta de plus du ris bouilli à man-

Quelques
Russes des-
cendent à
terre.

Découvertes
des Russes.
Chap. I.
An. 1739.

ger ; on en fit autant au quartier-maître & aux foldats qui l'accompagnoient. Le contre-maître fit présent de chapelets de verre, & d'autres bagatelles à ses bienfaiteurs & aux gens qui avoient rempli les tonneaux , après quoi il s'avança avec sa compagnie vers la ville , où ils remarquèrent beaucoup de propreté & de bon ordre tant dans les maisons que dans les rues. Ils trouvèrent en quelques endroits des boutiques , où l'on vendoit des étoffes de coton , mais ils n'en virent pas de foye. Il y avoit une grande quantité de chevaux , de vaches , & de poules , les fruits de la terre consistoient en froment & en pois.

Lorsque le contre-maître retournoit à son Yawl , il vit devant lui deux hommes , qui avoient des sabres à la main , ce qui lui causa quelque crainte , & l'engagea à regagner le bâtiment le plutôt qu'il lui fut possible.

Il est visité par le Gouverneur d'une ville. Le Yawl fut suivi jusqu'au vaisseau par plus de cent barques Japonnoises , avec quinze hommes dans chaque , & ils virent dans une , un homme distingué qui vint à bord. Il étoit

habillé de foye , & par les respects qu'on lui rendoit , ils jugèrent que c'étoit le Gouverneur de la place. Il fit présent à Walton d'un vase plein de vin ; le Lieutenant lui en marqua sa reconnoissance par d'autres présents , & le traita avec sa suite le mieux qu'il fut en son pouvoir. On remarqua que les Japonois paroissoient prendre beaucoup de plaisir au goût de l'eau-de-vie de Russie. Aussi-tôt que le Gouverneur fut parti , Walton remit à la voile , après avoir tiré un coup de canon , en signe d'amitié.

Découvertes
des Russes.
Chap. I.

An. 1739.

Le 22 de Juin, il gagna encore la terre , & jetta l'ancre à vingt-trois brasses de profondeur , mais voyant qu'elle ne tenoit pas , il fut obligé de la lever. Plusieurs petits bâtimens vinrent pour l'aider , il leur fit connoître qu'il avoit besoin d'eau : ils emportèrent ses tonneaux , abordèrent la terre & les rapportèrent pleins d'eau fraîche. Ils lui marquèrent aussi leur désir qu'il approchât plus près du rivage , où il y avoit un port sûr , mais avant qu'il se fut décidé à accepter leur offre , il vint une chaloupe pour défendre au peuple d'avoir

Un Garde-
côte empêche
le commerce.

Découvertes des Russes.
Chap. I.
An. 1739. davantage de communication avec les Russes. Dans cette chaloupe étoit un homme habillé comme un soldat , avec une épée au côté , & un pistolet à la main , ce qui fit juger à Walton que c'étoit un garde-côte Japonois.

Il aborde à un autre endroit. Le lendemain , les Russes jettèrent l'ancre à un autre endroit près du rivage , à la profondeur de deux brasses , sur un terrain de gros sable , mêlé de coquillages. La chaleur de l'été étoit si grande qu'ils jugèrent à propos de se charger d'eau le plus qu'il leur seroit possible , d'autant plus que cela leur procuroit de nouvelles occasions de connoître le pays. En conséquence , le 24 de Juin , Walton envoya le second canonier , avec quelques hommes & l'apprentif du chirurgien à terre dans le Yawl. Ils ne trouvèrent point d'eau , mais ils virent plusieurs Japonois , avec de longs habits de toiles blanches. Ils emportèrent un oranger , quelques coquilles , & des branches de pin. Le jeune chirurgien cueillit aussi diverses sortes d'herbes particulièrement des boutons de sapin , dont on fit ensuite des décoctions pour les malades du vaisseau.

Walton demeura encore quelque temps sur la côte du Japon , & s'avança beaucoup plus loin à l'Est , pour voir s'il ne découvroit pas quelques nouvelles terres , ou quelques Isles dans cette mer. N'en ayant rencontré aucune , il reprit la route de Kamtcharka , & le 21 d'Août , il regagna Ochotzk , où il fut rejoint par le Capitaine Spanberg.

Découvertes
des Russes.
Chap. I.

An. 1739.

Il rejoit le
Capitaine
Spanberg.

Telle fut la fin d'une expédition qui prouva qu'il y a un passage ouvert & libre des côtes Méridionales de la Russie au Japon & à la Chine : peut-être qu'à l'avenir cette découverte servira à établir un commerce très-considérable & très avantageux entre ces Empires si étendus & si peuplés.

FIN des Découvertes des RUSSES.



EXPEDITIONS

ET VOYAGE

AUTOUR DU MONDE,

PAR LE CHEF D'ESCADRE

GEORGES ANSON.*

CHAPITRE PREMIER.

Quel fut l'objet de l'expédition de M. Anson : Son départ est retardé : Il met à la voile : force de son Escadre : Il arrive à Madère : Description de cette Isle : Changements dans les Capitaines : Histoire de l'Escadre

* Il fut créé Lord Anson en 1747 : Premier Lord de l'Amirauté en 1751 ; & en 1761, il commanda l'Escadre qui amena la Reine en Angleterre : ce fut son dernier service, & il mourut le 16 de Juin 1762.

Espagnole envoyée contre M. Anson : Misere excessive à laquelle les Espagnols de cette Escadre sont réduits : L'Amiral demande du secours au Viceroi du Pérou : Il n'obtient qu'une partie de sa demande : Il est réduit à un seul vaisseau : Il ne peut doubler le Cap-Horn : Dispute qu'il a avec un Officier : Conspiration des Indiens sur son bâtiment : Ils massacrent un grand nombre d'Espagnols : Découragement de ceux qui restent : Ils commencent à se reconnoître : Les Indiens périssent tous : l'Amiral retourne en Espagne.

LA guerre avec l'Espagne paroissant inévitable vers la fin de l'année 1739, les Anglois résolurent d'attaquer cette Couronne dans ses établissemens éloignés, pour couper les principales ressources aux ennemis, c'est-à-dire, pour empêcher le retour des trésors, qui seuls pouvoient alors les mettre en état de faire la guerre à la grande Bretagne. En conséquence, on examina divers projets, & l'on forma plusieurs résolutions dans le Conseil, où il fut enfin

A N S O N
Chap. I.

An. 1740.

Quel fut
l'objet de
l'expédition
de M. Anson.

ANSON.
Chap. I.

An. 1740.

son départ
est retardé.

décidé que George Anson, Ecuyer, alors Capitaine du Centurion, seroit employé pour commander en chef une expédition dans la mer du Sud.

Quoique ce projet tendit évidemment à l'avantage du service public, l'exécution en fut de beaucoup retardée, & les mesures qu'on prit, sembloient plutôt tendre à le rendre infructueux. Il fut d'abord résolu qu'on embarqueroit à bord de l'Escadre de M. Anson un corps de troupes de terre, composé du Régiment du Colonel Bland, & de trois compagnies françoises de cent hommes chacune. Au lieu de ces troupes, le seul détachement qu'on y envoya fut un corps de cinq cents Invalides, pensionnaires externes de l'hôpital de Chelsea, & environ quatre-vingt dix-neuf soldats de marine. La moitié de ces troupes désertèrent à Portsmouth, & il ne resta pour un service aussi important que les plus décrépits & les moindres sujets qu'on auroit pu rassembler de tout le corps. Le voyage fut aussi retardé, parce que le chef d'Escadre fut obligé de prendre à bord deux agents des vivres, avec des marchandises pour la valeur de quinze

mille livres sterling, qu'on devoit échanger pour des provisions sur les côtes de la mer du Sud. Ces délais, joints à plusieurs autres causes firent différer le voyage jusqu'à la saison de l'année, où les vents d'Ouest sont ordinairement constants & très violents, enfin, jusqu'à ce que les Espagnols fussent pleinement instruits du projet de l'Amiral.

Le 18 de Sept. 1740, le chef d'Escadre craignant que l'entreprise ne devint totalement infructueuse, mit à la voile de Sainte-Helene avec un vent contraire, & cependant il sortit du canal en quatre jours. L'Escadre étoit composée du Centurion de soixante canons, & de quatre cents hommes d'équipage, commandés par Georges Anson Ecuyer; du Gloucester, de cinquante canons, & de trois cents hommes d'équipage, commandés par Richard Norris: du Severn, de cinquante canons, & de trois cents hommes, aux ordres d'Edouard Legg; de la Perle, de quarante canons & de deux cents cinquante hommes, Capitaine Mathieu Mitchel: du Wager, de vingt-huit canons, & de cent soixante hommes, commandés par Dandy Kidd; de la chaloupe le Tryal, de

ANSON.
Chap. I.

An. 1740.

Il met à la
voile : Force
de son Esca-
dre.

ANSON.

Chap. I.

An. 1740.

huit canons & de cent hommes ; aux ordres de Jean Murray , avec deux pinques d'avitaillement , dont la plus grande étoit d'environ quatre cents tonneaux , & l'autre d'environ deux cents. Les vents étant toujours contraires , ils eurent le chagrin de demeurer quarante jours dans leur traversée de Sainte Helene à Madère , ce qu'on fait souvent en dix ou douze jours.

Il arrive à
Madère. Des-
cription de
cette île.

L'Isle de Madère , fameuse pour ses excellents vins , est située dans un climat très beau & très sain. * On y voit une suite de montagnes assez élevées , qui s'étendent de l'Est à l'Ouest. Du côté du Sud , les côtes sont cultivées & diversifiées par des vignes , & par des maisons de campagne qui appartiennent à plusieurs marchands , ce qui forme un coup d'œil très agréable. La seule ville considérable de cette Isle est celle qu'on nomme Fonzal , située au Sud , dans le fond d'une grande baie. Elle est défendue par un rempart élevé , avec une batterie de

* Cette île est à la latitude de 32 degrés 27 minutes , & à la longitude entre 18 degrés un quart , & 19 degrés & demi du méridien de Londres , quoique sur les cartes Angloises , elle soit marquée à 17 degrés.

canons , & par un château fortifié , bâti sur un roc qui s'élève au dessus de la mer , à une petite distance du rivage. C'est le seul endroit où puisse aborder une barque , & même la mer se brise avec violence sur cette côte qui est toute couverte de pierres. Par cette raison , le chef d'Escadre jugea qu'il étoit de la prudence d'employer des barques Portugaises , pour apporter de l'eau à la flotte , plutôt que de mettre en risque celles qui dépendoient de son armement.

Aussi-tôt qu'ils furent arrivés à Madère , le Capitaine Norris demanda à se démettre du commandement du Gloucester , & à retourner en Angleterre pour y rétablir sa santé. Sa demande fut accordée : le chef d'Escadre nomma le capitaine Mitchel pour commander le Gloucester : fit passer le capitaine Kild , du Wager sur la Perle : Murray fut transféré du Tryal sur le Wager , & il donna le commandement du Tryal au Lieutenant Cheap. Pendant qu'il faisoit toutes ces dispositions , le Gouverneur lui dit que peu de jours avant son arrivée sept ou huit bâtimens qu'on jugeoit être Espagnols avoient passé à l'Ouest de l'Isle ; aussi-tôt il envoya un offi-

ANSON.
Chap. 1.

An. 1740.

Changemens
dans les Capitaines.

ANSON.

Chap. I.

An. 1740.

cier dans une chaloupe très légère , pour découvrir où ils étoient , mais cet officier revint fans en avoir pu rien apprendre. M. Anson soupçonna avec raison que ceux qui montoient ces vaisseaux étoient instruits de ses projets , & qu'on les envoyoit pour mettre les établissemens Espagnols en état de le recevoir. Ces soupçons furent depuis confirmés , quand on apprit que la Cour d'Espagne avoit mis en mer une Escadre pour examiner ses mouvements , & pour s'opposer à ses projets.

Histoire de
l'Escadre Es-
pagne en-
voyée contre
M. Anson.

Cette Escadre dont il est nécessaire de rapporter l'histoire en abrégé , étoit commandée par Dom Joseph Pizarro. Elle étoit composée de l'Asie , qui portoit soixante-six canons , & sept cens hommes d'équipage : du Guipuscoa , de soixante-quatorze canons , & de sept cens hommes : de l'hermione , de cinquante-quatre canons , & de cinq cens hommes ; de l'Espérance , de cinquante canons & de quatre cens cinquante hommes : du Saint-Etienne , de quarante canons , & de trois cens cinquante hommes ; enfin d'une Patache , de vingt canons. Pizarro avoit aussi à

bord un régiment d'infanterie, destiné à renforcer les garnisons de la mer du Sud. Après avoir croisé quelques jours à la hauteur de l'Isle de Madère, il fit voile à la rivière de la Plata, où il arriva le 5 de Janvier 1741, & il envoya aussi-tôt à Buenos-Ayres, pour avoir un renfort de provisions. Pendant que l'Amiral Espagnol étoit dans la rivière de la Plata, il fut informé par la trahison du Gouverneur Portugais de Sainte-Catherine; que M. Anson étoit arrivé à cette Isle le 21 Décembre précédent, & qu'il se disposoit à se remettre en mer avec la plus grande diligence. Pizarro, qui désiroit beaucoup de faire le tour du Cap Horn avant les Anglois, leva aussi-tôt l'ancre avec les cinq gros vaisseaux, sans attendre les provisions de Buenos-Ayres.

Vers la fin de Février, l'Escadre Espagnole rangea le Cap Horn, & dirigea son cours à l'Ouest, dans l'intention de le doubler, mais la nuit du 28, le Guipuscoa, l'Hermione & l'Espérance furent séparés de l'Amiral, & le 6 de Mars suivant, le Guipuscoa fut encore séparé des deux autres. Le 7 Pizarro essuya une furieuse tem-

ANSON.
Chap. 1.

An. 1740.

Misere excessive à laquelle les Espagnols de cette Escadre sont réduits.

ANSON.
Chap. I.
An. 1740.

pête venant du Nord-Ouest : malgré tous ses efforts , elle repoussa son Escadre à l'Est, & l'obligea de regagner la riviere de la Plata , où l'Amiral arriva dans le navire l'Asie , vers le milieu de Mai , & il y fut suivi par l'Espérance & par le Saint-Etienne. Il est vraisemblable que l'Hermione périt en mer , puisqu'on n'en a eu depuis aucunes nouvelles : le Guipuscoa fut jetté sur la côte du Brésil où il coula à fond. Les calamités de toutes especes que cette Escadre infortunée souffrit dans cette navigation malheureuse , ne peuvent être comparées qu'à celles qu'éprouverent les Anglois , quand ils furent battus des mêmes ouragans. Pour surcroît de misere , la famine leur fit enfin souffrir toutes ses rigueurs ; & ils furent enfin réduits à une si cruelle extrémité , que lorsqu'on pouvoit prendre quelques rats , on les vendoit quatre écus chacun. Un matelot mourut à bord , son frere tint sa mort secrete , & demeura plusieurs jours avec le corps dans un même hamac , uniquement pour recevoir sa portion de nourriture. Dans cette affreuse situation , il s'éleva une conspiration entre les gens de mer qui montoient

montoient l'Asie, sans autre cause que la misère : ils se propofoient de massacrer les Officiers, & tous ceux qui n'étoient pas de leur complot, ayant pour unique motif de cette résolution sanguinaire, de satisfaire leur appétit, en se rendant maîtres de toutes les provisions du vaisseau. Ce dessein fut découvert par un confesseur, dit l'auteur du voyage, dans le temps où ils étoient prêts de l'exécuter, & l'on fit mourir aussi-tôt trois des chefs. Les Espagnols furent ainsi délivrés de ce danger éminent ; mais leurs autres peines, bien loin de recevoir aucune diminution, devenoient de jour en jour plus affreuses ; les trois vaisseaux qui échappèrent, perdirent la plus grande partie de leurs hommes par les maladies, par la faim, & par la fatigue.

L'Amiral Espagnol étoit réduit à cette extrémité quand il gagna la riviere de la Plata, & voyant qu'il lui étoit impossible de s'y procurer ce qui étoit nécessaire pour réparer ses vaisseaux délabrés, il envoya une barque d'avis, avec une lettre de crédit, à Rio-de-Janeiro, pour acheter des Portugais ce qui leur manquoit.

ANSON.

Chap. I.

An. 1740.

L'Amiral
demande du
secours au Vi-
ce-Roi du
Pérou.

ANSON.

Chap. I.

An. 1740.

En même temps il fit partir un exprès, qui traversa le continent, & se rendit à Saint-Jago du Chili, près du Viceroy du Pérou, pour l'informer des malheurs qui étoient tombés sur l'Escadre; & pour lui demander une remise de deux cents mille écus pris sur la caisse Royale de Lima, afin de se mettre en état de rétablir les vaisseaux qui lui restoit, & d'essayer une seconde fois à faire le tour du Cap Horn, aussi-tôt que la saison seroit assez favorable pour qu'il le pût tenter.

Il n'obtient
qu'une partie
de sa deman-
de.

La réponse ne fut pas conforme à l'attente, ni aux besoins de Pizarro : au lieu des deux cents mille écus qu'il demandoit, le Viceroy ne lui en remit que cent mille, en lui disant même qu'il n'avoit pu avoir cette somme qu'avec beaucoup de difficulté. Cependant les habitants de Lima, qui regardoient la présence de Pizarro comme absolument nécessaire à leur sûreté, prétendirent que cette épargne n'étoit pas fondée sur le défaut d'argent dans le trésor royal, mais sur les vues intéressées de quelques confidents du Viceroy, qui l'empêcherent de satisfaire la demande de Pizarro.

Il est réduit
à un seul vais-
seau.

Les barques d'avis revinrent de

Rio-de-Janeiro , avec une quantité considérable de poix , de bray & de cordages , mais ils ne purent se procurer ni mâts , ni vergues : cependant en mettant les mâts de l'Espérance à l'Asie , & en se servant des mâts de réserve & des vergues qu'ils avoient à bord ; ils réussirent à rétablir l'Asie , & le Saint-Etienne. Ce dernier bâtiment toucha peu de temps après sur un bas fond , en descendant la riviere de la Plata ; il y fut tellement endommagé , qu'on le condamna , & Pizarro se remit en mer avec l'Asie , vers la fin d'Octobre.

ANSON.

Chap. I.
An. 1740.

L'Amiral Espagnol ne doutoit pas alors qu'il n'eût un voyage aussi prompt que favorable , pour faire le tour du Cap Horn , parce qu'il voyoit le temps très modéré , & qu'il avoit tout l'été pour y réussir. Il fut trompé dans son attente : en arrivant à la latitude de ce Cap , son vaisseau perdit ses mâts , & il fut encore obligé de revenir à la riviere de la Plata , dans un grand embarras.

Il ne peut
doubler le
Cap Horn.

L'Asie avoit souffert considérablement dans cette seconde expédition infortunée , & l'on jugea qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre , que

Dispute qu'il
a avec un Of-
ficier.

ANSON.

Chap. I.

An. 1742

celui de rétablir l'Espérance, qu'on avoit laissée en arrière à Monte Vedio. Tous se mirent aussi-tôt à l'ouvrage, & le vaisseau fut en état de tenir la mer au commencement de Novembre 1742. Il fut alors décidé que Mindinuetta qui commandoit le Guipuscoa quand on le perdit sur la côte du Bresil, prendroit le commandement de l'Espérance, & feroit le tour du Cap Horn, pendant que Pizarro se rendroit par terre au Chili. En conséquence, l'espérance mit à la voile de la riviere de la Plata, au mois de Novembre, & arriva sans accident sur la côte du Chili, où Mindinuetta trouva l'Amiral. Il s'éleva de grandes disputes, & il se forma une violente animosité entre ces deux Officiers, parce que Pizarro voulut reprendre le commandement de l'Espérance, que Mindinuetta avoit conduit dans la mer du Sud, & que ce dernier refusa de le lui remettre. Il soutenoit qu'étant entré seul dans cette mer, sans aucun supérieur, il n'étoit pas au pouvoir de Pizarro de reprendre l'autorité qu'il avoit cédée à Buenos-Ayres: cependant Mindinuetta fut enfin obligé de renoncer à cette prétention.

Quelques grands que fussent les malheurs de Pizarro, ils sembloient n'être pas encore à leur comble. En revenant par terre à Buenos-Ayres avec Mindinuetta, il prit la résolution de faire radoubler l'Asie s'il étoit possible, & de repasser en Europe. La plus grande difficulté étoit de se procurer le nombre d'hommes nécessaire pour conduire ce bâtiment d'autant que tous les gens de mer qu'il put rassembler à Buenos-Ayres restants de ceux qui étoient sur toute l'Escadre ne montoient pas à cent hommes. Pour y suppléer, il résolut de prendre de force plusieurs habitants du pays; de mettre à bord tous les prisonniers Anglois qu'on avoit pu faire, & d'y joindre les contrebandiers Portugais qu'on avoit pris en différents temps, ainsi que quelques Indiens. Entre ces derniers étoit un chef, & dix de ses compagnons qui avoient été pris par les Espagnols, environ dix mois avant. Il se nommoit Orellana, & étoit membre d'une puissante tribu, qui avoit commis de grands ravages dans les environs de Buenos-Ayres. Avec cette troupe de gens de

ANSON.

Chap. 1.

An. 1740.

Conspira-
tion des In-
diens sur son
bâtiment.

ANSON.

Chap. I.

An. 1740.

toute forte, Pizarro mit à la voile de Monte-Véδιο, dans la riviere de la Plata, vers le commencement de Novembre 1745, & les Espagnols, bien convaincus du mécontentement des étrangers qu'ils emmenaient, les traitèrent avec une hauteur & une dureté excessive, particulièrement les Indiens, qui étoient souvent battus de la maniere la plus cruelle par les moindres Officiers, sous les plus légers prétextes, & quelquefois uniquement pour marquer leur supériorité. Orellana & ses compagnons, quoique très-patients & très-soumis en apparence, méditoient une rigoureuse vengeance de tout ce qu'on leur faisoit souffrir. Il reconnut que les Anglois étoient aussi ennemis des Espagnols qu'il l'étoit devenu lui-même, & chercha toutes les occasions de s'entretenir avec ceux qui entendoient la langue de leurs barbares maîtres, sans doute dans l'intention de les engager dans le projet qu'il avoit formé pour se venger de leur cruauté, & pour recouvrer la liberté; mais ne trouvant pas les Anglois aussi précipités, & aussi animés qu'il l'étoit lui-même, il résolut de

s'en rapporter uniquement à la résolution & au courage de ses fidèles compagnons. On peut juger qu'ils s'engagèrent volontairement à agir sous sa conduite, & à exécuter tout ce qu'il jugeroit à propos de leur commander. En conséquence ils se munirent de couteaux d'Hollande, dont la pointe est très-aigüe, ce qu'ils n'eurent pas de peine à se procurer, d'autant que c'étoit ceux dont on se servoit communément dans le vaisseau. Ils employèrent aussi leur temps de repos à couper secrètement des bandes de cuirs frais, qui étoient en grande quantité sur ce bâtiment, & ils attachèrent aux deux bouts de ces longes des boulets de petites pièces, telles qu'on en met sur le pont. Cette espèce d'arme est très-dangereuse entre leurs mains : ils la font tourner autour de leur tête, avec une adresse particulière aux Indiens de Buenos-Ayres, qui y sont exercés dès l'enfance. Après avoir pris ces précautions préliminaires, ils attendirent l'occasion favorable de remplir leur projet, & un outrage que reçut en particulier Orellana, servit à en précipiter l'exécution. Un

ANSON.
Chap. 1.
An. 1740.

ANSON.

Chap. I.

An. 1740.

Officier lui ordonna de monter aux mats , ce qui lui étoit impossible , & le brutal Espagnol prit prétexte de cette désobéissance pour le battre avec tant d'inhumanité , qu'il le laissa couvert de sang sur le pont , & presque évanoui des blessures & des coups qu'il avoit reçus. Cet acte de cruauté ne pouvoit manquer d'animer de plus en plus les Indiens à la vengeance , d'exciter encore leur haine & de leur faire désirer avec une nouvelle impatience les moyens d'accomplir leur dessein , comme ils le firent peu de jours après.

Ils massacrèrent un grand nombre d'Espagnols.

Vers neuf heures du soir , lorsque plusieurs des principaux Officiers étoient sur le demi-pont , à jouir de la fraîcheur , le chateau d'avant garni de la garde ordinaire , & le corps du bâtiment rempli de bestiaux vivants : Orellana & ses compagnons , qui avoient préparé leurs armes , favorisés des ombres de la nuit , quitterent leurs grandes culotes , & une partie de leurs habits les plus embarrassants. Ils monterent tous ensemble sur le demi-pont & s'avancerent vers la porte de la grande chambre. Le Bosselman les reprimanda & leur

commanda aussi-tôt de s'éloigner ; mais Orellana ayant dit à ses gens quelques mots en langage Indien , quatre d'entr'eux se retirèrent , en se partageant deux par chaque couroir , pendant que le chef & les six autres qui les suivoient paroissoient se disposer lentement à quitter le demi-pont. Aussi-tôt que les quatre premiers furent dans les couroirs , Orellana fit le cri de guerre ordinaire à ces Sauvages , & l'on prétend que ce cri est un des bruits les plus affreux & les plus effrayants qu'on puisse entendre. Ce hurlement fut le signal pour commencer le massacre : tous tirèrent leurs couteaux , & firent mouvoir leur boulets autour de leurs têtes. Leur chef avec les six qui étoient demeurés sur le demi-pont tombèrent tout-a-coup sur les Espagnols avec lesquels ils se trouvoient mêlés , & en jetterent près de 40 à leurs pieds, dont plus de 20 furent tués sur le champ , & le reste mis hors de combat. La plus grande partie des Officiers dès le commencement du tumulte se jetterent dans la chambre du Capitaine , éteignirent les lumieres & barricaderent la porte , pendant

ANSON.

Chap. I.

An. 1740.

ANSON.

Chap. I.

An. 1740.

que les autres , qui avoient échapé à la premiere fureur des Indiens , faisoient leurs efforts pour se sauver par les couvoirs dans le chateau d'avant : mais les Indiens , qui s'étoient mis dans ces couvoirs à dessein , en poignerderent la plus grande partie & forcerent les autres de se précipiter dans le corps du bâtiment. Plusieurs sauterent d'eux-mêmes par-dessus les balcons , & se trouverent très-heureux de pouvoir se cacher au milieu des bestiaux : mais la plus grande partie gagnerent les haubans , & se refugierent sur les hunes ou dans les agrès. Cependant la garde du chateau de proue voyant que la communication étoit coupée , & épouvantée par les cris de quelques blessés qui avoient eu encore assés de force pour se sauver par les couvoirs , ne sachant ni le nombre des ennemis , ni quelle partie du bâtiment ils occupoient , crut que tout étoit perdu , & ne songea qu'à s'échaper dans la plus grande confusion , en montant dans les cordages de la misene & du beaupré.

Découragement de ceux qui restent.

C'est ainsi que onze Indiens , avec une résolution , peut-être sans exemple , se rendirent maîtres , presque en

un instant du demi-pont d'un vaisseau de soixante & six canons, avec cinq cents hommes d'équipage, & demeurèrent paisiblement maîtres de leur poste un assés long espace de temps. Les Officiers, qui étoient dans la chambre du Capitaine, les gens d'entre les ponts & ceux qui étoient montés dans les manoeuvres ne cherchant que leur propre sûreté, furent long-temps incapables de former aucun projet pour détruire la révolte, & pour reprendre le commandement du vaisseau. Il est vrai que les cris des Indiens, les gémissements des blessés, & les clameurs confuses des gens d'équipages, augmentés par l'obscurité de la nuit, firent d'abord paroître le danger beaucoup plus grand, & les remplit de cette terreur panique que les ténèbres, le désordre & l'ignorance où ils étoient des forces de leurs ennemis, ne pouvoit manquer de produire.

Quand les Indiens eurent netoyé le demi-pont, le tumulte parut en quelque sorte apaisé, parce que la crainte faisoit garder le silence à ceux qui s'étoient échappés, & que les

ils commen-
cent à se re-
connoître.

ANSON.

Chap. I.

An. 1740.

révoltés n'étoient pas en état de les poursuivre. Cependant Orellana, se voyant maître du demi-pont, brisa une caisse d'armes, où il esperoit trouver des coutelas, dont il se feroit armé, ainsi que ses compagnons, étant tous très adroits à s'en servir : mais heureusement pour les Espagnols, ils étoient cachés sous les armes à feu, qui furent les seules que virent les Indiens, & dont ils ne pouvoient faire aucun usage. Cet inconvénient déconcerta la suite de leur projet, & donna le temps à Pizarro, & à ceux qui étoient avec lui dans la grande chambre, de parler par les fenêtres, & par les sabords, à ceux qui étoient dans la sainte barbe, & entre les ponts. Ils apprirent d'eux que les Anglois demouroient fort tranquilles dans le fond, & qu'ils n'avoient aucune part à la mutinerie, & enfin reconnurent à plusieurs indices, que toute cette révolte avoit été projetée & exécutée par le seul Orellana avec ses Indiens.

Les Indiens
périssent tous.
L'Amiral re-
vient en Es-
pagne.

Sur cette assurance, Pizarro & ses Officiers résolurent d'attaquer les Indiens sur le demi-pont, avant que les autres mécontents qui étoient à

bord eussent eu le temps de revenir de la première surprise, & de faire réflexion sur la facilité qu'ils auroient eue à s'emparer du vaisseau, en se joignant aux Indiens. Pizarro rassembla toutes les armes qu'il put trouver dans la chambre de poupe & les partagea entre les Officiers, mais ils n'avoient d'autres armes à feu que des pistolets, qui leur devenoient même inutiles faute de poudre & de balles. La communication avec les gens de la sainte-barbe remédia à cet inconvénient : il descendit un panier par la fenêtre de la chambre, & le canonier y mit par les sabords des cartouches de pistolets. S'étant ainsi procuré des munitions, ils chargerent leurs armes, ouvrirent un côté de la porte & tirent quelques coups sur les Indiens du demi-pont, mais ils ne firent aucun effet. Enfin Mindinuetta eut le bonheur de renverser mort Orellana, & aussi-tôt ses fidèles Indiens, voyant l'impossibilité de faire une plus longue résistance, sautèrent tous dans la mer, où ils périrent jusqu'au dernier. Ce fut ainsi que les Espagnols recouvrèrent le commandement, après que les Indiens eurent

ANSON.

Chap. I.

An. 1740.

ANSON.

Chap. I.

An. 1740.

été maîtres du demi-pont pendant deux heures.

Cette dangereuse révolte étant totalement apaisée par la mort de ces hardis Sauvages , Pizarro continua son cours pour l'Europe , & arriva sur la côte de Gallice au commencement de l'année 1746.



CHAPITRE II.

Suite du voyage de M. Anson : il arrive à l'Isle Sainte-Catherine : allarme que cause son arrivée : on met les malades à terre : situation de cette Isle : ses productions : combien l'air y est mal sain , désagréments que le Gouverneur fait éprouver aux Anglois : Nations auxquelles le Brésil a appartenu : richesses qu'on trouve dans ce pays : quantité d'or qu'on en tire tous les ans : comment on y a découvert les diamans : compagnie qui en fait seule la recherche : avantages du Port de Sainte-Catherine : M. Anson y fait rétablir ses mâts : difficultés que fait le Gouverneur : M. Anson remet à la voile : il éprouve une tempête violente : un de ses vaisseaux manque d'être pris par les Espagnols.

Après avoir rapporté en peu de mots l'expédition de Pizarro , qui de l'aveu même des Espagnols , n'avoit pour objet que de détruire

ANSON.
Chap. II.

An. 1740.
Suite du
voyage de M.
Anson.

ANSON.
Chap. II.
An. 1740.

les Anglois , ou au moins de rendre infructueux leurs projets dans la mer du Sud , nous allons revenir à monsieur Anson , que nous avons laissé à Madère. Quand il se fut muni de l'eau & du vin qui lui étoient nécessaires , il remit à la voile avec son Escadre , le 3 de Novembre 1740. & le lendemain , il donna ordre aux Capitaines s'il arrivoit qu'ils fussent séparés , de se rendre à Sainte Catherine , où il établit le lieu de réunion. Le 19 la pinque l'Industrie ayant rempli ses conventions , & partagé sa cargaison entre tous les bâtimens , se sépara de l'Escadre , pour aller aux Barbades , & y charger des marchandises pour l'Angleterre : mais en revenant de ces Isles , elle eut le malheur d'être prise par les Espagnols.

Il arrive à
l'Isle Sainte-
Catherine,

Le 20 de Novembre , les Capitaines représenterent à M. Anson qu'il y avoit beaucoup de leurs gens dangereusement malades , qu'il en mourroit journellement , & qu'un grand nombre étoient confinés dans leurs hamacs : qu'ils pensoient , de même que les Chirurgiens , qu'un renouvellement d'air frais entre les ponts serviroit beaucoup à la conservation

des hommes, mais que les vaisseaux tiroient tant d'eau qu'il n'étoit pas possible d'ouvrir les plus bas des sabords. Aussi-tôt le chef d'Escadre donna ordre de faire six ouvertures, ou écoutilles dans chaque vaisseau, pour que l'air put circuler plus librement entre les ponts. Les gens étoient attaqués de fièvres ardentes, maladie terrible dès ses commencements, & dont les suites sont encore quelquefois fatales à ceux qui se croient convalescents, indépendamment de la foiblesse & de l'accablement qui demeurent long-temps à ceux qui en ont été attaqués. Ces maladies augmentèrent de jour en jour leurs ravages pendant que les Anglois tinrent la mer, & ils furent dans la plus grande joie quand ils découvrirent la côte du Brésil, qu'ils reconnurent le matin du 16 de Décembre. Le 18 au soir, ils jetterent l'ancre à la pointe du Nord-Ouest de l'Isle Sainte Catherine.

En approchant de cette Isle, ils remarquerent deux forts, qu'ils jugerent qu'on avoit élevés pour garder le passage entre l'Isle & le continent. Voyant que sur ces deux forts

ANSON.

Chap. II.

An. 1740.

Allarme que cause son arrivée.

ANSON.
Chap. II.
An. 1740.

on arboroit les pavillons & qu'on tiroit quelques coups de canon, fans doute pour fervir de signaux, & rassembler les habitants, M. Anson pensa que la vue de son Escadre avoit jetté l'allarme sur la côte, & pour empêcher qu'il n'en arrivât quelque confusion, il envoya à terre une chaloupe, avec un Officier complimenter le Gouverneur, & lui demander un Pilote, qui put conduire les vaisseaux dans la rade. Le Gouverneur fit une réponse très-polie, & en envoya un aussi-tôt. Ils remirent à la voile le 20, le Pilote vint à bord vers midi, & le même jour il les conduisit à un ancrage, dans une grande baye très commode, du côté du continent, que les François nomment le bon-port.

On met les
malades à terre.

Le lendemain, ils leverent l'ancre, firent voiles entre les deux forts, dont nous venons de parler, nommés le Fort de Santa-Cruz & de San-Juan, & ils s'amarrerent le Dimanche 21 de Décembre à l'Isle Sainte Catherine. Presque tous les gens de l'Escadre étoient malades, & ils avoient le plus grand besoin de rafraichissement, aussi le Chef d'Esca-

dre, donna ses premiers soins à ceux auxquels ils étoient les plus nécessaires : il fit élever deux tentes pour chaque vaisseau, l'une pour les malades, & l'autre pour le Chirurgien & pour ses aides. On mit à terre environ quatre-vingt malades du Centurion, & presque autant de chacun des autres vaisseaux, à proportion du nombre d'hommes dont ils étoient chargés. Après avoir rempli ce premier devoir, on nétoya les bâtimens, ils furent parfumés, & l'on arosa toutes les parties avec du vinaigre. Ensuite on prit toutes les précautions nécessaires pour garantir les vaisseaux contre les temps orageux qu'on avoit lieu de craindre, en faisant le tour du Cap-Horn.

ANSON.
Chap. II.
An. 1740.

L'Isle de Sainte Catherine est située à la latitude entre 27 degrés 35 minutes & 28 degrés, la longitude est de 40 degrés 45 minutes à l'Ouest de Londres. Elle a de longueur environ neuf lieues, & seulement deux de largeur, quoiqu'elle soit très élevée, on peut à peine l'appercevoir à dix lieues de distance, à cause des montagnes prodigieuses qui sont derrière cette Isle, sur la côte du Brésil.

Situation de
cette Isle.

ANSON.
 Chap. II.
 An. 1740.
 Ses produc-
 tions.

Sainte Catherine est couverte d'arbres , qui conservent leur verdure dans toutes les saisons : mais ils sont tellement embarrassés d'arbrisseaux , de ronces & d'épines , que le tout forme une espece de hallier impénétrable , excepté en quelques défilés que les habitants ont coupés pour leur usage. Ces passages & quelques endroits du rivage , du côté qui fait face au continent & qu'on a éclaircis pour y faire des plantations , sont les seules parties découvertes dans toute l'Isle. Le grand nombre d'arbres & d'arbrisseaux aromatiques dont ces bois sont remplis , en rendent l'odeur très-forte. On y trouve aussi beaucoup de différentes sortes de fruits , qui y croissent naturellement , & les productions de tous les climats y viennent presque sans aucune culture , enforte qu'on y voit en abondance des pommes de pin , des citrons , des limons , des oranges , des melons , des abricots , des pêches , des raisins , & des plantains ; mais outre tous ces fruits , les oignons & les pommes de terre sont les végétaux les plus utiles pour les marins. Il y a aussi quantité de phai-

fans , mais il s'en manque beaucoup qu'ils n'ayent le même fumet que ceux d'Angleterre. On y chasse de petits bœufs sauvages , qui ressemblent assés à des buffles , mais ils ne fournissent pas une nourriture excellente : la chair en est molle , & le goût assés désagréable. Les autres provisions qu'on peut faire dans cette Isle , sont des perroquets , des singes , & particulièrement des poissons de diverses especes , qui sont très-bons , & qu'on prend avec facilité. L'eau y est excellente , & aussi bonne pour la mer que celle de la Tamise.

Ces avantages sont contre-balancés par divers inconvénients , dont les uns viennent du climat , & les autres de quelques nouveaux reglements. Entre les premiers , on remarque principalement que la quantité de bois & les hauteurs dont le port est environné , empêchent la libre circulation de l'air , & par cette raison , il s'y élève une si grande quantité de vapeurs , produites par la forte végétation de ce pays , qu'il est couvert d'un brouillard épais toutes les nuits , & une partie des matins. Ces brouillards rendent l'Isle très-humi-

ANSON.
Chap. II.
An. 7409

Combien
l'air y est mal
sain.

ANSON.
Chap. II.
An. 1740.

de , & font vraisemblablement la principale cause des fievres & des fluxions , qui sont très communes dans l'Isle. Pendant le jour l'air est infecté de moucheron ou moustiques , qui ressemblent assés à nos cousins , mais dont la piquûre est beaucoup plus venimeuse. Quand ils se retirent au coucher du Soleil , ils sont suivis d'un nombre infini d'autres mouches , dont le bourdonnement est des plus désagréables, quoiqu'elles soient si petites qu'on peut à peine les distinguer à la vue. Leur piquûre fait élever une petite tumeur , accompagnée d'une demangaïson très incommode , à peu près comme celle des punaises. Les Anglois éprouverent à leurs dépens combien le climat de Sainte-Catherine est mal sain : on y enterra vingt-huit hommes du centurion seul , & en peu de jours le nombre des malades augmenta de seize pour ce seul vaisseau.

Désagrement
que le Gou-
verneur fait
éprouver aux
Anglois.

L'Escadre souffrit aussi beaucoup de la forme du gouvernement, & des nouveaux réglemens établis dans cette Isle. C'étoit anciennement une retraite de vagabonds & de bannis qui s'y rendoient de toutes les parties du Bresil : ils y avoient des provisions en abon-

dance , & quoiqu'ils manquaient d'argent , ils s'y maintenoient sans le secours d'aucun des établissemens voisins. Tant qu'ils furent dans cette situation , ils marquerent beaucoup d'hospitalité & d'amitié aux vaisseaux étrangers qui y abordoient , parce que ces vaisseaux ayant besoin de provisions , & les habitants manquant d'habits , on échangeoit les uns pour les autres , & des deux côtés on étoit très content de ce commerce ; mais depuis la découverte de l'or & des diamans sur la côte opposée , on les a obligés de se soumettre à de nouvelles loix , & de s'affujettir à une nouvelle forme de gouvernement. Dans le temps dont nous parlons , au lieu de leurs anciens Commandans , qui alloient nus pieds & couverts de haillons , ils obéissoient à un Gouverneur nommé Dom Jose Sylva de Paz , qui avoit sous ses ordres une nombreuse garnison , vivoit dans la splendeur , connoissoit mieux la valeur de l'argent que ses prédécesseurs , & prenoit pour s'en procurer tous les moyens qui leur étoient entièrement inconnus. Un de ces moyens étoit de placer des sentinelles à toutes

ANSON.

Chap. II.

An. 1740.

ANSON.
Chap. II.

An. 1740.

les avenues, pour empêcher les habitants de vendre des rafraîchissements aux vaisseaux, excepté à un prix si excessif, qu'on ne pouvoit se résoudre à le donner, sous le prétexte qu'il étoit obligé de conserver ces provisions pour plus de cent familles qui devoient venir renforcer la Colonie, & qu'il attendoit, disoit-il, de jour en jour. Sa conduite étoit encore plus condamnable à d'autres égards : il faisoit un commerce de contrebande très considérable, par des échanges d'or pour de l'argent, ce qui privoit les Rois d'Espagne & de Portugal de leur quint. Pour gagner de plus en plus les bonnes grâces de ses correspondants Espagnols, ce fut lui qui eut la trahison d'envoyer un exprès à Pizarro qui commandoit l'Escadre de cette nation armée pour s'opposer aux projets de M. Anson, dans le temps où elle étoit à Buenos-Ayres sur la rivière de la Plata. Il lui fit remettre un détail de tout ce qui concernoit l'Escadre Angloise, qui venoit d'arriver, du nombre de vaisseaux, de canons, d'hommes ; enfin de toutes les circonstances dont il jugea que leurs ennemis désiroient d'être informés.

La

La partie du Bresil, où l'on trouve
 l'or & les diamants dont nous venons
 de parler, fut découverte par Americ
 Vespuce Florentin, alors au service
 des Portugais qu'il y établit, & il
 y forma une Colonie. Lorsque le
 Royaume de Portugal passa à la Cou-
 ronne d'Espagne, ce pays eut le sort
 des autres Etats Portugais. Pendant la
 longue guerre entre l'Espagne & les
 Etats de Hollande, les Hollandois
 s'emparerent des parties septentrio-
 nales du Bresil, dont ils demeurerent
 les maîtres durant quelques années.
 Lorsque les Portugais se révolterent
 contre le Gouvernement Espagnol, les
 habitants du Bresil suivirent l'exemple
 de leurs compatriotes : ils reprirent
 peu de temps après les places dont les
 Hollandois s'étoient rendus maîtres,
 & tout le pays est toujours demeuré
 depuis sous le gouvernement Por-
 tugais. Le sucre & le tabac, avec
 quelques autres denrées de peu de
 valeur, furent pendant long-temps les
 seules productions qu'on en retira.

On découvrit par hazard des trésors
 que les Hollandois n'avoient eu au-
 cune idée d'y chercher, pendant qu'ils
 possédoient une partie de ce pays ;

ANSON.
 Chap. II.

An. 1740.

Nations aux-
 quelles a ap-
 partenu le
 Bresil.

Richesses
 qu'on trouve
 dans ce pays.

ANSON.

Chap. II.

An. 1740.

quoique les hommes employent ordinairement tous leurs soins , & toute leur industrie pour les trouver ; c'est-à-dire l'or & les diamants. On trouva l'or dans les montagnes voisines de la ville de Rio-de-Janeiro , où l'on remarqua que les hameçons des Indiens étoient de ce précieux métal. Les Portugais s'informerent d'où il leur venoit , & trouverent qu'il en tomboit tous les ans une grande quantité des montagnes , d'où l'eau l'emportoit dans les vallées ; qu'il y restoit dans le sable & dans le gravier après que les eaux s'étoient écoulées. Il n'y a qu'environ soixante ans , qu'on a commencé à transporter de l'or du Bresil en Europe ; mais depuis ce temps le produit en a augmenté tous les ans , par la découverte qu'on a faite de plusieurs endroits , en diverses provinces où il y en a autant , & peut-être plus que dans les environs de Rio-de-Janeiro. On prétend même qu'il y a une veine de ce métal répandue dans tout le pays , environ à vingt-quatre pieds au dessous de la surface de la terre ; mais que cette veine est trop mince , & de trop peu de valeur pour mériter les frais d'ex-

ploitation. Quoiqu'il en soit, après que les pluies ont duré un temps un peu considérable, on trouve toujours de l'or, en le séparant du sable & de la terre, que les rivières & les torrents ont entraîné.

ANSON.
Chap. II.

An. 1740.

Cet ouvrage est ordinairement la principale occupation des esclaves, particulièrement des Negres que les Portugais entretiennent pour ce service. Ils sont assujettis à un règlement assez singulier; chacun de ces esclaves est obligé de fournir à son maître un gros d'or par jour, & s'il est assez heureux ou assez industrieux pour en ramasser davantage, le surplus lui appartient, & il en peut disposer à sa volonté.

Le Roi a le quint de tout l'or qu'on ramasse de cette façon; on a trouvé depuis plusieurs années qu'il monte à cent cinquante Arobes, dont chacune est de trente-deux livres, poids de Portugal, ce qui fait près de trois cents mille livres sterling, en estimant l'once poids de Troy à quatre livre sterling; mais comme cette somme ne fait que la cinquième partie du capital, il s'ensuit que ce capital monte à un million & demi sterling, ou en-

Quantité
d'or qu'on en
tire tous les
ans.

ANSON.
Chap. II.
An. 1740.

viron trente-quatre millions, monnoye de France. Nous avons déjà remarqué qu'à Buenos-Ayres on change beaucoup de cet or pour de l'argent, ce qui prive de leurs quints les Rois d'Espagne & de Portugal; mais si l'on ajoute ce qu'on fait passer secrètement en Europe, & dont on fraude les droits, on trouvera encore un demi million sterling, en sorte que l'or qu'on ramasse tous les ans dans le sable du Bresil, monte à près de quarante millions argent de France.

Comment
on y a décou-
vert les dia-
mants.

La découverte des diamants qu'on trouve aussi dans le Bresil, est beaucoup plus nouvelle que celle de l'or. Il n'y a gueres plus de quarante ans, que la premiere de ces pierres précieuses en a été apportée en Europe. On les trouve comme l'or, dans les lits des torrents & des rivières, mais seulement en quelques endroits, & ils ne sont pas généralement répandus par tout le pays. On en a trouvé souvent en lavant le sable pour chercher de l'or, sans connoître que ce fussent des diamants, & ils ont été jettés avec le sable & le gravier; mais il y a environ quarante ans, qu'un homme qui avoit quelque connoissance des dia-

mans brutes, se persuada que ce qu'on avoit regardé jusqu'alors comme des cailloux étoit de la même nature. Il se passa cependant encore un temps considérable, avant que son sentiment fut confirmé par un plus mur examen, & par des essais convenables en Europe. Les habitants eurent beaucoup de peine à se persuader que ce qu'ils étoient accoutumés à mépriser depuis si long-temps, fut réellement d'une si grande valeur; & l'on prétend que durant cet intervalle, le Gouverneur d'une ville profita de leur ignorance, en se procurant un grand nombre de ces pierres, sous prétexte de s'en servir au lieu de jettons pour jouer aux cartes.

On connut enfin la valeur de ces pierres par d'habiles Joyaliers d'Europe, qui après les avoir bien examinées, déclarèrent qu'elles étoient de vrais diamants, & qu'il y en avoit plusieurs qui ne le cédoient en rien à ceux qu'on apporte des Indes Orientales. Alors les Portugais s'appliquèrent avec la plus grande ardeur à en faire la recherche; & il est vraisemblable qu'ils en auroient trouvé une grande quantité sans un ordre

ANSON.
Chap. II.
An. 1740.

ANSON.
Chap. II.

An. 1740.

Compagnie
qui en fait seu-
le la recher-
che.

émané de la Cour de Portugal, qui défendoit de la continuer.

On représenta au Roi que si l'on trouvoit une si grande quantité de ces diamants, comme il y avoit lieu de le croire, leur valeur diminueroit considérablement, ce qui causeroit la ruine des marchands Européens qui possédoient beaucoup de ceux des Indes, enforte qu'on ne tireroit aucun avantage de cette découverte. Cette considération, qui en effet paroissoit fondée sur de justes raisons, engagea Sa Majesté à en défendre la recherche générale & à former une Compagnie qui en eut seule le privilège. Cette Compagnie, au moyen d'une somme qu'elle paye annuellement au Roi, a la propriété de tous les diamants qu'on trouve au Bresil : mais il lui est défendu d'y employer plus de huit cents esclaves, pour empêcher qu'on n'en ramasse une trop grande quantité, ce qui ne pourroit manquer d'en diminuer la valeur.

Avantages
du Port de
Sainte-Cathe-
rine.

Ces découvertes importantes dans le Bresil, ont occasionné de nouvelles loix, de nouveaux gouvernements, & de nouveaux réglemens en différentes parties du pays ; de même que

dans l'Isle Sainte-Catherine, parce qu'on a trouvé dans le voisinage de cette Isle plusieurs rivières considérables, qui entraînent de très grandes richesses. Le Port de la même Isle, est aussi sans contredit le plus grand de toute la côte, & il est très probable qu'avec le temps, il deviendra le principal établissement du Bresil, & le port le plus considérable de toute l'Amérique Méridionale.

La saison devenoit de jour en jour moins favorable pour faire le tour du Cap-Horn, & le Chef d'Escadre vouloit partir de Sainte-Catherine le plus promptement qu'il lui seroit possible; mais en examinant les mâts du Tryal, on trouva que le grand mât étoit fendu par le haut, & que celui de Misene étoit hors d'état de servir. Ces inconvénients obligèrent les Anglois de demeurer plus long-temps qu'ils ne l'avoient projeté, afin de mettre ce bâtiment en état de supporter les tempêtes qu'ils n'avoient que trop de sujet de craindre dans leur passage à la mer du Sud.

Pendant qu'on étoit occupé à réparer le Tryal, on découvrit une voile en pleine mer, & le Chef d'Escadre

ANSON.
Chap. II.

An. 1740.

M. Anson
y fait rétablir
ses mâts.

Difficultés
que fait le
Gouverneur.

ANSON.
Chap. II.

An. 1740.

pensant que ce pouvoit être un bâtiment Espagnol, donna ordre de mettre hors la barque à dix-huit rames, qu'il envoya à la découverte, sous les ordres de son second Lieutenant, avant que ce bâtiment pût être sous la protection des forts. Il trouva que c'étoit un Brigantin Portugais de Rio-Grande : le Lieutenant fit beaucoup de politesse à ceux qui le montoient, & même il refusa de recevoir un veau, dont le Maître vouloit lui faire présent. Cependant le Gouverneur fut très-offensé de ce que M. Anson avoit envoyé la barque, & prétendit que cette conduite étoit une violation de la paix qui subsistoit entre les Couronnes de la Grande Bretagne & de Portugal. On n'attribua d'abord cette ridicule querelle qu'à l'insolence naturelle de Dom Jose : mais comme il persista à accuser le Lieutenant de s'être conduit avec hauteur, d'avoir ouvert des lettres, & d'avoir voulu s'emparer, par violence, du même veau, que le Chef d'Escadre favoit qu'il avoit refusé ; on soupçonna avec raison qu'il ne faisoit tout ce bruit, mal fondé, que pour empêcher de visiter le Brigantin, quand il se remettroit en

mer, crainte qu'on ne découvrit sa contrebande & sa correspondance avec les Gouverneurs des places voisines.

ANSON.
Chap. II.
An. 1740.

Lorsque l'Escadre fut radoubée, & munie de provisions fraîches, elle mit à la voile de Sainte-Catherine, le 18 de Janvier 1741, pour aller sur une côte ennemie, ou au moins déserte & barbare, où l'on ne pouvoit attendre qu'un climat beaucoup plus orageux que tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors. Le jour qui suivit le départ des Anglois, ils eurent un temps très rude, accompagné de pluie, de tonnerres & d'éclairs. Il devint plus clair & plus beau, avec de légères brises; & continua de même jusqu'au soir du 21; alors le vent recommença à fraîchir, il augmenta de plus en plus pendant toute la nuit, & vers huit heures du matin, il occasionna une tempête violente, accompagnée d'un brouillard si épais qu'il étoit impossible de rien distinguer au-delà de la longueur de deux vaisseaux; ce qui fit disparoître toute l'Escadre; mais ce brouillard s'étant dissipé le lendemain à midi; M. Anson revit tous ses vaisseaux, à l'exception de la Perle, qui ne put le rejoindre que près d'un

M. Anson remet à la voile, il éprouve une tempête violente.

An. 1741.

ANSON. mois après. La Chaloupe le Tryal
 Chap II. s'écarta beaucoup au-dessous du vent,
 An. 1741. ayant perdu son grand mât, & ayant
 été obligée de couper les cordages
 qui le retenoient, crainte qu'il ne bri-
 fât le bâtiment. M. Anson s'arrêta
 avec toute l'Escadre pour lui donner
 du secours, & la mer continuaant tou-
 jours à être très-grosse, le Gloucester
 eut ordre de touer cette Chaloupe.

Un de ses vaisseaux
 manqua d'être
 pris par les
 Espagnols. Ils continuerent leur cours au Sud
 avec très peu de retard, jusqu'au 18
 de Février. Ils découvrirent alors une
 voile, & le Severn & le Gloucester
 eurent ordre de lui donner la chasse ;
 mais M. Anson reconnut que c'étoit
 la Perle qui avoit été séparée de l'Es-
 cadre pendant la tempête. Il fit un
 signal pour ordonner au Severn de
 rejoindre, & de laisser le Gloucester
 seul aller à la poursuite ; mais au
 grand étonnement de toute l'Escadre,
 on vit qu'à l'approche du Gloucester,
 les gens de la Perle augmentoient
 leurs voiles pour s'éloigner de ce
 bâtiment. Cependant le Gloucester
 les atteignit, trouva leurs hamacs
 relevés, & tout préparé pour le
 combat. La Perle ayant enfin joint
 le Chef d'Escadre, le Lieutenant Salt

lui dit que le dix du même mois, ils avoient vu cinq vaisseaux de guerre Espagnols ; qu'il avoit cru pendant quelque temps qu'ils faisoient partie de l'Escadre Angloise ; qu'avant de découvrir son erreur, il s'étoit laissé approcher à la portée du canon, par le vaisseau commandant, qui portoit une large banderolle rouge exactement semblable à celle du Chef d'Escadre ; mais que reconnoissant enfin que ce bâtiment n'étoit pas le Centurion, il avoit ferré le vent au plus près, & s'étoit éloigné avec toutes ses voiles, quoique l'Escadre entière n'eut cessé de lui donner la chasse pendant tout le jour. Il ajouta que l'un des vaisseaux Espagnols ressembloit parfaitement au Gloucester, & que par cette raison il avoit fait force de toutes ses voiles pour éviter ce dernier, croyant que c'étoit le même qui lui avoit déjà donné la chasse.

ANSON.
Chap. II.

An. 1741.



C H A P I T R E III.

M. Anson jette l'ancre au Port Saint-Julien : Description de la Patagonie : Comment on y chasse les Taureaux sauvages : maniere de les prendre sans les tuer : Chevaux sauvages qu'on y trouve : des Pengouins : des habitants : nouvelles instructions données aux Capitaines : M. Anson remet à la voile : il découvre la terre de feu : il passe le détroit de le Maire : les Anglois sont assaillis d'une horrible tempête : elle est suivie de plusieurs mois de fort temps : dommages que souffrent leurs vaisseaux : ils ont des tempêtes continuelles : toute l'Escadre est dispersée.

ANSON.
Chap. III.

AN. 1741.

M. Anson
jette l'ancre
au Port Saint-
Julien.

LE 19 de Février, à six heures du soir, l'Escadre jetta l'ancre dans la baye de Saint-Julien, sur la côte de Patagonie, & l'on travailla aussitôt à radoubler le Tryal. Ce port est le lieu de rendez-vous le plus convenable en cas de séparation, pour toutes les Escadres, ou pour les Cor-

faïres qui veulent passer dans la mer du Sud, ce qui nous engage à en donner la description, ainsi que de la côte de Patagonie, & nous pensons qu'on ne la regardera pas comme inutile.

ANSON.
Chap. III.
An. 1741.

Le pays nommé Patagonie, s'étend depuis les établissemens Espagnols dans l'Amérique meridionale, jusqu'au détroit de Magellan. La partie Orientale est remarquable par une particularité qu'on ne trouve peut-être en aucun autre endroit du monde connu. Tout le pays au Nord de la riviere de la Plata est rempli de forêts, qui produisent des arbres d'une grosseur considérable; mais au Sud de cette riviere, on n'en trouve absolument d'aucune espèce, si ce n'est quelques pêchers que les Espagnols ont plantés & cultivés dans les environs de Buenos-Ayres, enforte que sur toute la côte Orientale de la Patagonie, qui a près de quatre cents lieues de longueur, & dans toute la largeur où l'on a pu faire des découvertes, on n'y rencontre d'autres bois que quelques mauvais buissons.

Description
de la Patago-
nie.

Quoique ce pays soit privé de bois, il est abondant en paturages : le ter-

Comment
on y chasse les
Taureaux,

ANSON.
Chap. III.

An. 1741.

rein en général est rempli de dunes d'un sol sec, & qui n'est presque que du gravier, couvert de touffes d'herbes très-longues, entremêlées de cantons stériles, où l'on ne voit autre chose qu'un gros sable. En plusieurs endroits cette herbe nourrit d'immenses troupeaux de vaches & de bœufs, ou plutôt de Taureaux, dont quelques-uns ont été amenés par les Espagnols, quand ils ont commencé à s'établir à Buenos-Ayres. Ils s'y sont multipliés si prodigieusement, que s'étant répandus de toutes parts dans le pays, ils ne sont plus regardés comme appartenants à aucun maître particulier, & que les chasseurs en tuent annuellement plusieurs milliers, uniquement pour en avoir les cuirs & le suif. Ces chasseurs montent à cheval, armés d'une espèce de lance, dont le fer, au lieu d'être dans la même ligne avec le bois, est au contraire placé en travers. Ils poursuivent l'animal avec cet instrument; le chasseur s'en sert pour lui couper les jarrets : la bête tombe, sans pouvoir se relever, & le chasseur la laisse sur la place pendant qu'il en poursuit d'autres qu'il fait tomber de même. Quelquefois

ces premiers chasseurs sont suivis de gens qui écorchent la bête aussi-tôt qu'elle est tombée; mais on dit qu'ils la laissent souvent ainsi languir cruellement jusqu'au lendemain, parce qu'ils prétendent que la douleur qu'elle ressent sert à détacher plus facilement la peau. Les Prêtres condamnent fortement cette pratique barbare, & font leurs efforts pour la détruire; mais jusqu'à présent ils ont toujours été inutiles. La chair des animaux, ainsi tués est abandonnée, & tombe en pourriture, ou elle est dévorée par les oiseaux de proie & par les bêtes sauvages, particulièrement par des chiens, dont il y a une multitude prodigieuse. On croit qu'ils ont été produits par ceux que les Espagnols avoient à Buenos - Ayres, qui ont quitté leurs maîtres, attirés par la quantité de charognes qu'ils rencontroient; ce qui les a rendus entièrement sauvages.

Outre les bœufs qu'on tue tous les ans pour en avoir la peau & le suif, on en prend un grand nombre de vivants, sans les blesser, pour les mettre au labour & à d'autres usages. On s'en rend maître avec beaucoup d'a-

ANSON.

Chap. III.

An. 1741.

Maniere de
les prendre
sans les tuer.

ANSON.

Chap. III.

AN. 1741.

dressé : les chasseurs qui sont à cheval , portent une forte couroye , longue de plusieurs toises avec un nœud coulant à l'un des bouts , ils la tiennent de la main droite en l'élevant à une hauteur convenable , l'autre bout est attaché à la selle. Ils s'avancent vers un troupeau de bœufs , & quand ils sont à une certaine distance de celui qu'ils veulent prendre , ils jettent la longe avec tant de dextérité qu'ils ne manquent jamais de saisir les cornes de l'animal dans le nœud coulant. Le bœuf se met ordinairement à courir aussi-tôt qu'il se sent pris ; mais le cheval qui galope avec encore plus de vitesse , continue à le suivre , jusqu'à ce qu'un second chasseur lui ait jeté un autre corde autour des jambes de derriere ; les chevaux courent de différents côtés , ce qui renverse l'animal , de façon que les couroyes sont toujours tendues : alors les chasseurs mettent pied à terre , & s'en rendent tellement les maîtres , qu'ils les menent où ils veulent. Ils prennent des chevaux de la même manière , & des personnes , dignes de foi , assurent que ce moyen leur sert également pour assujettir des tigres.

Outre les bêtes sauvages qui se font répandues en grands troupeaux depuis Buenos-Ayres dans la partie méridionale, on trouve beaucoup de chevaux dans le même pays. Ils viennent aussi originairement d'Espagne, mais ils se sont multipliés prodigieusement, & ces chevaux devenus sauvages s'étendent beaucoup plus loin que les bœufs. Quoiqu'il y en ait un grand nombre d'excellents, la quantité les rend à si bas prix que dans les établissemens voisins où l'argent est commun & les denrées rares, les meilleurs ne se vendent souvent qu'un écu. On ne peut déterminer au juste jusqu'où ces troupeaux de bêtes & de chevaux sauvages s'étendent du côté du midi : mais il y a tout lieu de croire qu'il s'en écarte des uns & des autres jusques près du détroit de Magellan.

Toutes les parties du pays dont nous parlons sont encore remplies d'une grande quantité de vigognes ou brebis du Pérou, mais elles sont difficiles à surprendre, très légères à la course, & on ne peut les tuer qu'avec beaucoup de peine. Sur la côte Orientale, on trouve un nom-

ANSON.
Chap. III.
An. 1741.

Chevaux sauvages qu'on y trouve.

Des Pen-
gouins.

ANSON.
Chap. III.
An. 1741.

bre considérable de veaux marins ; & une variété étonnante d'oiseaux de mer , dont les plus remarquables sont les pengouins. Ils ressemblerent à nos oyes par la grosseur & par la figure , mais au lieu d'ailes , ils ont de fort moignons , comme des nageoires , qui ne peuvent leur servir que dans l'eau. Ils ont le bec fort étroit , se tiennent droits & marchent la tête élevée , ce qui a donné lieu au Chevalier Jean Narborough de les comparer à de petits enfants qui sont debout avec des tabliers blancs. Un des plus grands désagréments de ce pays est la rareté de la bonne eau : on en trouve cependant , mais en très petite quantité , & la plus grande partie des étangs & des ruisseaux ne donnent en général qu'une eau fomache & désagréable.

Des habi-
tans,

Il n'y a que très peu d'habitants sur la côte Orientale de la Patagonie , mais dans le voisinage de Buenos-Ayres , où le continent est presque quatre fois aussi large , & le climat beaucoup plus doux , le pays est très-peuplé , & les Indiens ont beaucoup plus d'activité & d'esprit que ceux des parties plus Méridionales. Ils res-

semblent par le courage , à ces braves Indiens du Chili , qui ont si long-temps résisté à la puissance des Espagnols , ont souvent ravagé leur pays , & sont toujours demeurés indépendants. Ils sont d'excellents cavaliers , & très-experts dans l'usage de toutes sortes d'armes , excepté des armes à feu , que les Espagnols leur cachent avec le plus grand soin. On a vû un exemple de l'activité & de la résolution de ces Indiens dans la conduite d'Orellana & de ses compagnons , que nous avons rapportée. Peut-être que le moyen le plus sur (dit l'Auteur Anglois ,) de détruire la puissance Espagnole en Amérique seroit de donner du secours & de l'encouragement à ces Indiens , de même qu'à ceux du Chili.

ANSON.
Chap. III.

An. 1743.

Sir Jean Narborough à observé il y a long-temps que le port de Saint Julien produisoit du sel , & qu'au mois de Février , il y en avoit suffisamment pour en charger mille vaisseaux : cependant M. Anson ayant envoyé un Officier à un étang salé , pour en prendre la quantité dont son Escadre avoit besoin , il n'en trouva que très-peu & mauvais , ce qui ve-

ANSON.

Chap. III.

An 1741.

Nouvelles
instructions
données aux
Capitaines.

noit sans doute de ce que le temps étoit alors très-humide.

Lorsque le Tryal fut radoubé, ce qui occupa particulièrement les Anglois, pendant leur séjour à la baie de Saint Julien, où ils ne demeurèrent que pour ce seul objet : le Chef d'Escadre tint un conseil des principaux Officiers, à bord du Centurion, & leur dit qu'il avoit ordre, si cela étoit possible, de se rendre maître dans la mer du Sud de quelque port, où l'on put carener & radoubier les vaisseaux de l'Escadre. Il leur proposa d'attaquer Baldivia, la principale place sur la frontiere du Chili : tout le conseil y consentit unanimement, & l'on donna aux Capitaines de l'Escadre de nouvelles instructions, portant qu'en cas de séparation, ils feroient en sorte de se rendre à l'Isle de Nuestra-Senora Del-Socoro, où ils croiseroient seulement dix jours : que si durant ce temps ils n'étoient pas joints par le Chef d'Escadre, ils continueroient leur cours & croiseroient quatorze jours à la hauteur du port de Baldivia : enfin que s'ils n'y étoient pas encore joints par le reste de l'Escadre, ils dirigeroient leur

cours à l'Isle de Juan-Fernandez. On deffendit aussi à aucun bâtiment de s'écarter de plus de deux milles du Centurion, à moins qu'il n'y fut forcé par une nécessité inévitable.

ANSON.
Chap. III.
An. 1741.

Après avoir fait ce reglement nécessaire, l'Escadre leva l'ancre le matin du vendredi 27 Février : mais le Gloucester ne pouvant retirer son ancre demeura beaucoup en ariere, & fut enfin obligé de couper son cable en abandonnant la seconde. Le 4 de Mars, étant à la vue du Cap de la Vierge-Marie, la plus grande partie des Capitaines profiterent du temps clair & serein qu'il fit l'après-midi, pour rendre une visite à M. Anson. Pendant qu'ils étoient avec lui, ils furent tous très alarmés par une grande flâme, qui s'éleva du Gloucester, & qui fut suivie d'un nuage de fumée : leurs craintes furent bien-tôt dissipées, quand ils apprirent que cette flâme avoit été occasionnée par une étincelle venant de la forge, qui avoit mis le feu à une quantité de poudre, & à d'autres matieres combustibles qu'un Officier préparoit à bord pour en faire usage, si l'on rencontroit l'Escadre Espagnole, mais

M. Anson
remet à la
voile,

ANSON. qu'elles avoient été éteintes avant
 Chap. III. que le vaisseau en reçut aucun dom-
 An. 1741. mage.

Il découvre la terre de feu. Les Anglois remarquerent que dans ces hautes latitudes , le beau temps est de courte durée , & que lorsqu'il paroît le plus serein , c'est un présage certain d'une tempête prochaine. La belle après midi dont nous venons de parler , fut suivie d'une nuit très-orageuse , qui finit le matin par une horrible tempête. Elle dura tout le jour suivant , mais le vent tomba vers minuit , & le lendemain matin , ils découvrirent la terre qu'on nomme terre de feu , dont la vue n'avoit rien d'agréable , n'étant composée que de hauteurs très élevées , & toujours couvertes de neige.

Il passe le détroit de le Maire. Le 7 de Mars , ils commencerent à entrer dans le détroit de le Maire , & virent la terre des états. On donne ce nom à une Isle dont l'affreuse stérilité présente un aspect encore plus sauvage que celui de la terre de feu. Il semble qu'elle soit entierement composée de rochers inaccessibles , qui se terminent , sans le moindre mélange de terre , par des pointes hérissées d'une hauteur prodigieuse :

elles sont toutes couvertes d'une neige éternelle , entourées de toutes parts d'affreux précipices , & paroissent suspendues de maniere à inspirer l'effroi. Les montagnes qui portent ces pointes sont séparées en général les unes des autres par des abîmes , qui semblent pénétrer dans la substance même des rochers jusqu'à leurs racines les plus profondes , en sorte qu'il n'est pas possible à l'imagination de se rien représenter de plus horrible & de plus effrayant : ces énormes crevasses paroissent s'être formées par de fréquents tremblements de terre. L'Escadre fut entraînée dans ce détroit par la rapidité de la marée , qui le lui fit passer en deux heures ou environ , quoiqu'il ait sept à huit lieues de longueur. On le regarde ordinairement comme les limites des Océans atlantique & pacifique , & les Anglois commencerent à se flatter qu'ils étoient à la fin de tout danger , & qu'ils ne trouveroient plus qu'une mer libre , jusqu'à ce qu'ils arrivassent à ces heureuses côtes , où tendoient tous leurs desirs. Ils s'imaginoient que les chimères dont l'amour de l'or avoit rempli leur ima-

ANSON.
Chap. III.

An. 1741.

ANSON.
Chap. III.

An. 1741.

gination alloient être réalisées , & n'avoient l'esprit rempli que de beaux projets pour s'emparer de tout l'or du Chili & de tout l'argent du Pérou. Ces idées agréables étoient entretenues par la pureté de l'air , & par la sérénité du temps qu'il faisoit alors ; en effet , quoique l'hyver s'approchât , le matin de cette journée fut plus doux & plus agréable qu'ils n'en avoient encore eu depuis leur départ d'Angleterre. Ainsi animés par l'espérance , ils passèrent ce fameux détroit , sans prévoir les maux qui les attendoient , & qui étoient pour ainsi dire suspendus sur leurs têtes. Ils ne pouvoient prévoir que plusieurs des vaisseaux de l'Escadre alloient en être séparés pour toujours ; qu'ils seroient tous dispersés , & que le jour de ce passage étoit le dernier dont jouiroient la plus grande partie d'entr'eux.

Les Anglois
sont assaillis
d'une horrible
tempête.

Ils avoient à peine atteint l'extrémité Méridionale du détroit de le Maire , lorsque toutes leurs belles espérances furent tout-à-coup changées en l'attente horrible d'une immédiate destruction. Les derniers vaisseaux n'étoient pas encore hors du détroit ,
quand

quand l'air commença à s'obscurcir , le vent soufflant fortement du Sud , leur fit sentir de violentes raffales , pendant que la marée , qui leur avoit été si favorable , leur devint contraire , & les emporta à l'Est avec une rapidité prodigieuse. Ils furent alors dans la plus grande inquiétude pour les deux derniers bâtimens, le *Wager* & la Pinque l'*Anne* , craignant qu'ils ne fussent brisés sur les rochers de la terre des Etats , d'où ils ne se sauverent réellement qu'avec les plus grandes difficultés.

Toute l'Escadre , au lieu de continuer son cours au Sud-Ouest comme on en avoit le dessein , fut chassée à l'Est par la force réunie de la tempête & du courant, enforte que le lendemain matin les vaisseaux étoient près de sept lieues à l'Est de la terre des Etats. La violence de ce courant qui les emportoit à l'Est avec tant de rapidité , jointe à la force & à la durée des vents d'Ouest , leur fit bientôt connoître qu'il pouvoit-être au-dessus de tous leurs efforts de doubler le Cap Horn ; quoique quelques-uns d'entr'eux eussent regardé cette difficulté comme chimérique. Ils fu-

ANSON.
Ch. III.

An. 1741.

Elle est suivie de plusieurs mois de fort temps

ANSON.
Ch III.
An. 1741.

rent pleinement convaincus du peu de fondement de leurs idées précédentes. Les dangers continuels auxquels ils se trouverent exposés pendant les trois mois qui suivirent le temps dont nous parlons n'ont peut-être jamais eu rien qui puisse leur être comparé. Ils eurent une suite continue de temps si orageux que les marins les plus anciens, & les plus expérimentés en furent également surpris, & avouerent que ce qu'ils avoient nommé jusqu'alors des tempêtes, n'étoient que des bouffées en les comparant à la violence des vents qui les chassoient devant eux. Ils faisoient élever des vagues si courtes & si hautes que les hommes étoient avec raison, dans une terreur continuelle; & si une seule de ces vagues s'étoit rompue sur eux, elle les auroit vraisemblablement précipités au fond des eaux. Les vaisseaux faisoient des roulis terribles & continuels, qui donnoient des secousses si vives & si violentes, qu'ils se trouvoient à chaque instant dans le danger le plus imminent d'être brisés en pieces contre les ponts, & les autres parties des bâtimens. Quoiqu'ils prissent toutes

les précautions possibles pour se garantir de ces chocs , en s'attachant à quelque corps solide , plusieurs furent arrachés de ces aîles , & tués ou estropiés. Ces tempêtes étoient d'autant plus dangereuses qu'elles étoient inégales & laissoient de temps en temps quelques intervalles trompeurs. Il arrivoit quelquefois qu'après avoir été réduits à s'abandonner les mats nuds à la merci des flots, ils se hazardoient à mettre leurs basses voiles avec de doubles ris , & même le temps paroissant plus favorable , les encourageoit à élever leurs hautes voiles : mais tout-à-coup le vent reprenoit une fureur nouvelle , & en un instant , les voiles étoient déchirées sur leurs vergues. Pour augmenter leur embarras , ces ouragans amenoient ordinairement une grande quantité de neige & de pluye , ce qui geloit les voiles & les rendoit si cassantes ainsi que les cordages , qu'ils se rompoient au plus léger effort : en même temps les membres des hommes devenoient tout engourdis , & même plusieurs se trouverent hors d'état d'agir , parce que leurs doigts des pieds & des mains furent entiere-

ANSON.
Ch. III.

An. 1741.

ANSON.
Ch. III.

An. 1741.

Domages
que souffrent
leurs vais-
seaux.

ment gelés. Le Centurion, en voguant dans cette mer furieuse, où il prit souvent beaucoup d'eau, devint si lâche dans ses œuvres mortes, que la mer y entroit par toutes les coutures, & que les lits même des Officiers ne pouvoient demeurer à sec.

Le 23 de Mars une tempête violente de grêle & de pluie rompit la grande vergue du Centurion, la ralingue de la grande voile fut aussi rompue, la voile elle même fut déchirée en lambeaux, & malgré tous les soins des hommes pour la conserver, la plus grande partie fut emportée en mer. Cet accident obligea M. Anson de faire signal à tous les vaisseaux de mettre à la cape, & la tempête s'étant changée en calme, ils travaillèrent tous sans perdre de temps à réparer leur dommage. Ils remirent en diligence une autre grande voile & continuerent leur cours avec un vent modéré : mais ils ne jouirent pas vingt-quatre heures de ce relâche : une nouvelle tempête les assaillit avec encore plus de fureur que la précédente, & les mit dans la nécessité de courir sous leurs mâts nus. Cependant ils eurent ensuite deux ou trois

jours d'un temps moins orageux, mais il fit un brouillard si épais que de demi-heure en demi-heure on étoit obligé de tirer un coup de canon du Centurion pour tenir l'Escadre rassemblée.

Le 31 ils furent allarmés par un coup de canon tiré du Gloucester & par un signal qu'on fit de ce bâtiment pour parler au Chef d'Escadre. Le Centurion s'en approcha, & trouva que la grande vergue étoit rompue dans les Palans. On regarda cet accident comme un grand malheur en ce qu'il obligeroit l'Escadre à faire un plus long séjour sous ce climat orageux; mais pour l'abréger autant qu'il feroit possible, M. Anson fit passer à bord du Gloucester plusieurs charpentiers des autres bâtiments, afin de réparer le dommage avec la plus grande diligence. Le Capitaine du Tryal se plaignit en même-temps du mauvais état de ses pompes, & de ce que sa chaloupe faisoit tant d'eau qu'il lui étoit presque impossible de la vuider, sur quoi le Chef d'Escadre donna ordre de lui faire passer une pompe en bon état de son propre bâtiment. Le lendemain, premier Avril, le temps fut très obscur &

ANSON.

Ch. III.

An. 1741.

Il s'ont des
tempêtes cor-
tinuelles.

ANSON.

Ch. III.

An. 1741.

couvert de nuages : le vent commença à fraîchir & à se tourner en fréquentes raffales : ce qui présageoit les approches d'une violente tempête ; en effet , le 3 il s'en éleva une si terrible qu'elle surpassa toutes celles qu'ils avoient déjà eues , tant par la fureur que par la durée. Le Centurion reçut un horrible coup de mer qui tomba sur le bas-bord , la vague entra par la galerie du demi-pont , & tomba dans le vaisseau comme un déluge. En même-temps les mâts & les agrès souffrirent excessivement : on fut obligé de baisser les vergues du grand mât & de la misaine , & de ferler toutes les voiles. Les Anglois demeurèrent en cet état pendant trois jours , après lesquels le vent étant un peu tombé , ils se hazarderent à mettre à la voile ; mais en ne se servant que des basses. Le 8 on tira plusieurs coups de canon , en signe de détresse : M. Anson fit un signal pour que l'Escadre amenât , & il vit que le Wager avoit perdu son mât de misaine & la vergue du grand hunier. Ce bâtiment n'étoit pas le seul qui eut souffert de la dernière tempête ; le lendemain la Pinque l'Anne fit aussi

un signal de détresse, on vit que l'étai de la misène & le hauban du beau-pré étoient cassés, & que le bâtiment étoit dans le plus grand danger de perdre tous ses mâts. On fut donc obligé de s'arrêter jusqu'à ce que tout fut rétabli, après quoi l'Escadre remit à la voile.

ANSON.
Ch. III.

An. 1741.

Les Anglois commencerent alors à se flatter de l'espérance que leurs peines étoient à leur dernière période, & qu'ils arriveroient bientôt sous un climat plus favorable, d'autant que suivant leur journal, à la fin de Mars, ils étoient environ à dix degrés à l'Ouest de la pointe la plus occidentale de la terre de feu, & que depuis ce temps ils avoient toujours fait cours au Nord avec autant de vitesse que la fureur de la mer avoit pu le leur permettre. Cette illusion ne servit qu'à rendre leur situation encore plus terrible, lorsque le 14 d'Avril le temps qui avoit toujours été très chargé s'étant éclairci, la Pinque-l'Anne fit signal entre une & deux heures du matin, qu'elle voyoit la terre devant elle; elle n'en étoit éloignée que de deux milles, ce qui joignoit tout l'Escadre en grand dan-

Tout l'Escadre est dispersée.

ANSON.
Ch. III.

An. 1741.

ger d'être jettée à la côte, & si le vent avoit soufflé avec violence du côté ordinaire, ou si la lune n'avoit parue fort brillante il ne se feroit pas échapé un seul vaisseau. Ils reconnurent, à leur grand étonnement que cette terre étoit le Cap-noir, quoiqu'ils s'imaginassent être dix degrés plus à l'Ouest. Les courants les avoient jettés dans cette erreur : ils les avoient poussés avec tant de force du côté de l'Est, que lorsqu'ils crurent avoir parcouru dix-huit degrés à l'Ouest, ils n'en avoient fait réellement que la moitié. Cette découverte les obligea de diriger encore leur cours vers le Sud, & au lieu de s'approcher d'un climat plus temperé, ils se trouverent de nouveau exposés aux terribles ouragans, qui les avoient déjà jettés si souvent dans la consternation. Pour rendre leur sort encore plus déplorable, ils furent excessivement affoiblis par les maladies & par la mort prompte de beaucoup de leurs gens. Trois jours avant celui dont nous parlons ils avoient perdu de vue la Severne & la Perle, & quelques soins qu'on se donnât pour les retrouver, il ne fut plus possible

de les revoir ; ce qui fit juger qu'ils avoient été emportés de nuit sur cette terre , où ils avoient péri. Accablés par des idées si propres à les jeter dans un découragement total , ils tournèrent au Sud-Ouest jusqu'au 22 d'Avril , où ils se trouvèrent à plus de soixante degrés de latitude méridionale , & à six degrés à l'Ouest du Cap-noir , ayant eu dans cet intervalle le temps le plus favorable qu'ils pussent désirer : mais le 24 après midi le vent s'éleva prodigieusement , il se forma une tempête horrible ; le temps étant devenu très obscur , les quatre autres vaisseaux de l'Escadre furent séparés & ne se joignirent qu'à l'Isle de Juan-Fernandez. Le Centurion , dans cette tempête , eut ses voiles déchirées en morceaux , & la plus grande partie de ses agrès rompus par la violence des coups de mer.

ANSON.
Ch. III.

An. 1741.



CHAPITRE IV.

Le scorbut se met dans le vaisseau de M. Anson : effets terribles de cette maladie : il ne trouve aucun de ses vaisseaux au premier rendez-vous : phénomène qui blesse plusieurs de ses gens : ils sont dans le plus grand danger de périr : ils manquent l'Isle de Juan-Fernandez : ils la retrouvent après avoir perdu beaucoup de monde : difficultés qu'ils trouvent à y aborder : leur avidité à dévorer l'herbe que la chaloupe leur apporte : ils réussissent enfin à y jeter l'ancre : M. Anson est rejoint par le Tryal : on descend les malades à terre : d'où vient le nom de l'Isle de Juan-Fernandez : arbres & plantes de cette Isle : aspect charmant des paysages : description de l'endroit où M. Anson plaça sa tente : des chiens & des chevres qu'on trouve dans l'Isle : des lions & des veaux marins : particularités sur ces animaux : des oiseaux : des poissons.

A Ussi-tôt que les Anglois eurent passé le détroit de le Maire , le scorbut commença à paroître parmi les hommes d'équipage. La longueur du temps qu'ils demeurèrent en mer : la fatigue qu'ils y souffrirent , & les différentes peines qu'ils y éprouverent firent faire des progrès si étonnans à cette maladie , qu'à la fin d'Avril , il n'y avoit presque personne à bord qui n'en fut attaqué plus ou moins , & que pendant le même mois , il mourut quarante-trois hommes sur le seul Centurion. Quoique le scorbut étendit de jour en jour ses ravages , ils espererent qu'à mesure qu'ils avanceroient vers le Nord , les symptômes iroient en diminuant ; mais ils furent encore cruellement trompés dans leur attente , & dans le cours du mois de Mai , ils perdirent deux fois autant d'hommes que dans celui d'Avril. Ils n'arriverent à Juan-Fernandez que vers le milieu de Juin , la mortalité alla toujours en augmentant jusqu'à ce temps , & la maladie fit des progrès si terribles , qu'après avoir perdu plus de deux cents hommes , ils se trouverent réduits à un

ANSON.
Ch. IV.

An. 1741.

Le scorbut
se met dans le
vaisseau de
M. Anson.

ANSON.
Ch. IV.
An. 1741.

si petit nombre en état de faire le service , qu'à chaque quart on ne pouvoit compter que sur six hommes.

Effets terribles de cette maladie.

Cette horrible maladie , si fréquente dans tous les longs voyages , & qui fut si destructive dans l'Escadre de M. Anson , attaque le corps humain de diverses manières, aussi étonnantes qu'impossibles à bien décrire. Les symptômes varient à l'infini , & il est très rare que les plaintes de deux malades se rapportent l'une à l'autre. Il y a cependant quelques-uns de ces symptômes qui sont en général les plus ordinaires. Tels sont de grandes taches dispersées sur tout le corps , les jambes enflées , des tumeurs putrides , une lassitude extraordinaire , un abattement étonnant , des frissonnements & des tremblements , avec une disposition à être frappé de terreurs paniques aux accidens les plus légers. Tout ce qui détruisoit les espérances des hommes de l'Escadre , redoubloit la maladie , faisoit périr ceux qui en étoient fortement atteints , & confinoit dans leurs hamacs ceux qui auroient pu

rendre encore quelque service. Elle étoit souvent accompagnée de jaunisses, de pleuresies, de rhumatisme & de fièvres putrides; mais ce qui paroît encore plus extraordinaire, elle faisoit r'ouvrir des blessures fermées depuis plusieurs années, & détruisoit les calus des os rompus, quoiqu'ils fussent formés depuis très longtemps; en sorte que les fractures se trouvoient au même état que si elles avoient été seulement rétablies depuis peu. Plusieurs des hommes, quoique confinés dans leurs hamacs, paroissent assez gais, parloient d'une voix forte & nette, mangeoient & buvoient avec plaisir; mais si on les transportoit dans leurs lits d'un endroit du vaisseau à l'autre, ils expiroient aussi-tôt. D'autres se confians en leurs forces, ou plutôt en leur courage, vouloient quitter leurs hamacs; mais ils mouroient avant d'avoir gagné le pont, & il étoit très ordinaire d'en voir périr dans l'instant où ils venoient de faire quelques efforts pour remplir leur service.

Cette affreuse maladie, contre laquelle ils combattoient depuis si long-

ANSON.
Ch. IV.

An. 1741.

M. Anson
ne trouve au-
cun de ses
vaisseaux au
premier ren-
dez-vous.

ANSON.
Ch. IV.

An. 1741.

temps , bien loin de diminuer , étendoit ses horribles ravages , à mesure qu'ils s'éloignoient du Cap-Horn. Ils ne trouverent pas l'Océan pacifique plus favorable pour eux , que n'avoit été le voisinage orageux de la terre de feu. Le Centurion étant arrivé le 8 de Mai à la hauteur de l'Isle de Socoro , le premier rendez-vous indiqué pour toute l'Escadre , les Anglois se flattoient de l'espérance d'y rencontrer quelques-uns de leurs compagnons ; mais ils y croiserent plusieurs jours sans découvrir aucunes voiles , sans recevoir aucun soulagement dans les maladies dont ils étoient attaqués , & sans ressentir aucune modération dans la fureur des éléments. Engagés dans ce labyrinthe d'infortunes, il n'est pas étonnant qu'ils se soient abandonnés à la funeste idée que tous leurs Confors étoient périés ; mais en même-temps , ils se trouverent eux-mêmes dans le plus grand danger d'être jettés à la côte qui leur paroissoit si escarpée & si irrégulière que si ce malheur leur fut arrivé , ils n'auroient eu d'autre attente que celle de leur destruction totale. Cette terre ne présentoit que l'aspect le plus

effrayant, une côte couverte de rochers stériles, & un rivage bordé de précipices.

ANSON.
Ch. IV.

An. 1741.

Le découragement où ils étoient plongés par la vue de cette terre, étoit encore augmenté par les difficultés qu'ils trouvoient à manœuvrer leur vaisseau, parce que le scorbut avoit fait périr la plus grande partie de leurs gens, & que tout le reste de l'équipage en étoit plus ou moins infecté. Ils ne trouvoient aucune diminution dans la violence des vents en avançant au Nord : ils éprouvoient toujours de furieuses raffales, qui déchiroient leurs voiles, & endommageoient considérablement leurs agrès. Dans une de ces raffales, qui fut accompagnée de violents éclats de tonnerre, une flamme s'élança le long des ponts, avec une explosion semblable au bruit d'un nombre de pistolets & plusieurs Officiers & Matelots en furent blessés.

Phénomène
qui blesse plu-
sieurs de ses
gens.

Nous ne finirions pas, si nous voulions rapporter en détail les dangers & les terreurs qu'ils éprouverent sur cette côte : tous ces accidents allèrent en augmentant jusqu'au 22 de Mai, où il sembla que les efforts

Ils sont dans
le plus grand
danger de pé-
rir.

ANSON.
Ch. IV.

AN. 1741.

de toutes les tempêtes précédentes s'étoient réunies, & avoient conspiré leur ruine totale. Presque toutes les voiles du Centurion furent déchirées, & la plus grande partie de ce qui restoit entier des agrès fut rompu. Une vague haute comme une montagne, tomba sur le pont à tribord, & lui donna un choc si prodigieux, que plusieurs des haubans furent rompus de la secousse; le Left & les provisions furent tellement bouleversés que le bâtiment s'enfonça de plus de deux bandes à bas-bord. Ce coup si effrayant jetta les hommes dans la consternation la plus profonde; chacun pensant qu'on alloit couler à fond à chaque instant. Il est vrai que le vent tomba après quelques heures, mais toutes les voiles étoient si déchirées, qu'on ne pouvoit les hisser aux vergues; le vaisseau fatiguoit excessivement dans une mer si rude, & alloit toujours en roulant, faute de voiles pour le tenir en état. Les hommes ne perdirent pas un moment pour raccommoder leurs voiles & leurs cordages; mais pendant qu'ils étoient occupés à ces réparations si nécessaires, ils furent dans le danger le plus imminent d'être

jettés sur la côte de l'Isle de Chiloe, d'où ils se trouverent si près, que si le vent ne se fut tourné Sud, par l'événement le plus heureux, ils y auroient inmanquablement péri. Cette circonstance, pour ainsi dire miraculeuse, les mit en état de s'éloigner de terre avec la grande voile seule : le maître & M. Walter, chapelain du Chef d'Escadre, prirent le soin du gouvernail, pendant que tout le reste de l'équipage travailla avec la plus grande diligence à mettre les mâts en sûreté, & à racommoder les voiles.

Cette tempête parut enfin être le dernier effort de ce climat orageux : après avoir croisé pendant quinze jours sans voir aucun des autres bâtimens, le Centurion s'éloigna de cette terre, & voyant le temps très modéré, il tourna la proue à l'Isle de Juan-Fernandez, unique ressource dans l'état où ils se trouvoient, pour empêcher le reste des hommes de périr en mer. Il est vrai qu'on avoit indiqué le port de Baldivia pour le second rendez-vous, mais on fut obligé d'y renoncer, parce que l'équipage étoit réduit à un état si déplorable, que bien loin de songer à

ANSON.

Ch. IV.

An. 1741.

Ils man-
quent l'Isle de
Juan-Fernan-
dez.

ANSON.

Ch. IV.

An. 1741.

attaquer aucune place des ennemis, toutes les espérances des Anglois se bornerent alors à faire leurs efforts pour sauver leur vaisseau, & quelque partie de ce qui restoit de leur équipage affoibli, en se rendant avec la plus grande diligence qu'il seroit possible à l'Isle de Juan-Fernandez. L'horreur de leur situation ne leur permettant pas de délibérer, & le temps leur devenant extrêmement précieux, puisqu'il leur mouroit chaque jour quatre, cinq ou six hommes; ils dirigerent leur cours directement à cette Isle. Pour surcroît de chagrin, ils ne la trouverent point dans la position où elle étoit marquée sur leurs cartes: ils commencerent à craindre d'avoir été trop loin à l'Ouest, & quoique M. Anson fut fortement persuadé qu'il l'avoit vue le matin du 28; les Officiers soutinrent que ce n'étoit qu'un nuage. La brume dont le temps étoit rempli, rendoit leur sentiment probable, & après avoir tenu leur conseil, on résolut de se tenir à l'Est dans le parallele de cette Isle; mais le 30 de Mai on découvrit le continent du Chili, & l'on eut le chagrin de voir qu'on avoit changé de

cours mal-à-propos, dans le temps où l'on étoit prêt vraisemblablement de la découvrir. Ceux qui vivoient encore furent totalement découragés par ce nouvel inconvénient : Ce découragement devint général, & se joignant au manque d'eau, & à la violence de la maladie, la mortalité en fut encore plus terrible.

A toutes ces calamités se joignit la fâcheuse circonstance, qu'en faisant route à l'Ouest pour chercher Juan-Fernandez, ils furent tellement retardés par les calmes & par les vents contraires, qu'ils employèrent neuf jours à regagner la même hauteur d'où ils s'étoient éloignés en deux jours, quand ils avoient fait cours à l'Ouest. Ils étoient dans cet état malheureux dans une grande disette d'eau, & si affoiblis par les maladies, qu'à chaque quart il n'y avoit pas plus de dix mariniers, dont plusieurs même étoient estropiés, qui fussent en état de servir, quand ils découvrirent enfin le 9 de Juin l'Isle si long-temps désirée. Cette dernière erreur leur avoit fait perdre soixante-dix ou quatre-vingts hommes, que vraisemblablement ils auroient sauvés, s'ils

ANSON.
Ch. IV.

An. 1741.

Ils la retrouvèrent après avoir perdu beaucoup de monde.

ANSON.
Ch. IV.

AN. 1741.

l'avoient gagnée lorsque le Chef d'Escadre l'avoit découverte le 28 de Mai. Malgré cet inconvénient, on reconnut par la suite que c'étoit un moyen ménagé sans doute par la Providence, pour la conservation de tous ceux qui avoient survêcu à cette infortune apparente.

Quoique l'Isle de Juan-Fernandez leur parut au premier aspect toute couverte de montagnes très escarpées & fort irrégulières, cependant comme ils la cherchoient depuis très long-temps, la vue ne pouvoit manquer de leur en paroître très agréable, puisque c'étoit le seul endroit où ils avoient quelque espérance de voir finir les peines qu'ils souffroient depuis si long-temps, & qui auroient immanquablement causé leur destruction totale si elles avoient encore duré.

Difficultés
qu'ils trou-
vent à y abor-
der.

Lorsqu'ils apperçurent cette Isle, le vent étoit au Nord, & ils furent tout le jour & toute la nuit suivante à louvoyer sans pouvoir gagner la terre. On voulut revirer de bord pendant le second quart; mais l'équipage étoit réduit à une si grande foiblesse, que le Lieutenant ne put trouver que

deux quartiers-mâîtres, & six matelots en état de servir; en sorte que si les Officiers, les valets & les mouffes n'y eussent travaillé, il auroit été impossible d'aborder à l'Isle dont on avoit la vue. C'est à cet état fâcheux que se trouvoit alors réduit le Centurion, navire de soixante canons, qui trois mois avant avoit passé le détroit de Lemaire, avec quatre ou cinq cents hommes d'équipage presque tous en bonne santé & pleins de vigueur.

Le 10 de Juin après midi, ils se trouverent sous le vent de l'Isle; ils la cotoyerent environ à deux milles de distance, & étant alors près du rivage, ils remarquerent que ce pays qui de loin paroissoit montagneux, escarpé, & très irrégulier, leur présentoit un aspect totalement différent.

Les précipices escarpés étoient presque tous couverts de bois, & l'on voyoit dans ces espaces les plus belles vallées couvertes d'une agréable verdure, & arrosées d'un grand nombre de ruisseaux & de cascades. Un coup d'œil aussi charmant & si bien diversifié, auroit toujours été très agréable, même à un spectateur indifférent: mais dans l'état d'accable-

ANSON.

Ch. IV.

An. 1741.

Leur avidité à dévorer l'herbe que leur apporte la chaloupe.

ANSON.

Ch. IV.

An. 1741.

ment où étoient les gens du Centurion, pouffant continuellement des soupirs languissans vers la terre, & ses végétaux, comme font tous les hommes affectés par le scorbut : il est impossible à l'imagination de se représenter la joie, les transports & les faiblesses qu'ils éprouverent à la vue du rivage, ainsi que l'empressement & l'ardeur avec laquelle ils regardoient la verdure, l'eau douce & les autres rafraichissemens qui se présentoient à leurs yeux. M. Walter qui nous a donné l'histoire de ce voyage, compare leur avidité aux envies les plus animées des femmes enceintes. » Il n'y a (dit-il) que ceux » qui ont souffert long-temps les ar- » deurs de la soif, & qui peuvent » rappeler à leur souvenir les désirs » & les agitations qu'ils ont éprouvées » en pensant aux ruisseaux & aux fontaines, qui soient en état de juger » de l'émotion que nous ressentimes » à la vue d'une grande cascade d'eaux » transparentes, qui d'un roc de près » de cent pieds de haut tomboit dans » la mer à une petite distance du vaisseau. » Ceux qui étoient depuis long-temps renfermés dans leurs

hamacs rassembloient alors toutes les forces qui leur restoient , & se traînoient en rampant jusques sur le pont , pour satisfaire leurs regards de cet aspect vivifiant. C'est ainsi qu'ils côtoyoient le rivage , en contemplant ces payfages enchanteurs , dont la beauté augmentoit à mesure qu'ils approchoient ; mais la nuit les enveloppa encore de ses ténèbres avant qu'ils découvrissent une baye où ils pussent aborder. Ils se déterminèrent à passer cette nuit la sonde à la main , & M. Anson envoya le matin la chaloupe pour trouver un abordage. Cependant le courant les emporta pendant la nuit & les mit si près de terre qu'ils furent obligés de jeter leur seconde ancre , à soixante & cinq brasses d'eau , n'étant pas à plus d'un demi-mille du rivage. A quatre heures du matin on envoya le troisiéme Lieutenant avec le canot chercher la baye qu'on désiroit si ardemment , & il revint à midi avec son canot chargé de veaux marins & d'herbes fraîches. Il y avoit dans cette Isle d'autres végétaux beaucoup meilleurs , mais les gens du canot n'en avoient pas rencontré dans le court

ANSON.
Ch. IV.

An 1741.

ANSON.
Chap. IV
An. 1741.

féjour qu'ils y avoient fait , & ils ne pouvoient douter que l'herbe même ne fut un mets délicieux pour leurs compagnons : en effet , ils la dévo-rerent en un instant. A l'égard des veaux marins , ils furent moins re-cherchés par les gens d'équipage , d'autant qu'en l'absence de ceux du canot , ils avoient pêché une grande quantité de poissons excellents.

Ils réussis-
sent enfin à y
jetter l'ancre.

Le canot avoit découvert la baye où ils avoient dessein d'aborder ; le temps étant favorable , ils firent leurs efforts le lendemain matin pour lever l'ancre , & obligèrent même les ma-lades , qui pouvoient à peine se tenir debout , de venir les aider. Malgré leurs secours , leurs forces réunies étoient si peu considérables , qu'il se passa près de quatre heures avant que le cable fut perpendiculaire , & ensuite tous leurs efforts ne purent l'arracher de terre. Cependant il s'é-leva un vent frais vers midi , ils mi-rent toutes leurs voiles , réussirent à enlever l'ancre , rangèrent la côte autour de la pointe qui forme la par-tie Orientale de la baye , où ils la jetterent enfin à cinquante-six brasses de profondeur.

Il n'y avoit pas long-temps que le Centurion étoit rangé quand on aperçut une voile, & lorsqu'elle fut plus proche, on reconnut que c'étoit la chaloupe le Tryal. M. Anson envoya aussitôt quelques-uns de ses gens à bord de ce bâtiment, & avec leur secours il fut conduit à l'ancre dans la baye. M. Saunders, qui le commandoit, dit au Chef d'Escadre qu'il avoit perdu trente-quatre hommes de son équipage, & que ceux qui lui restoient étoient tellement malades du scorbut, qu'il n'y avoit que lui, son Lieutenant & trois des hommes qui fussent en état de manoeuvrer. Il ajouta que le 9 de Mai il avoit retrouvé la Pinque - l'Anne, avec laquelle il avoit été de conserve pendant quatre jours, mais qu'il en avoit été séparé depuis par un violent coup de vent.

M. Anson donna particulièrement ses premiers soins à envoyer à terre tout ce qui étoit nécessaire pour élever des tentes, afin d'y faire descendre les malades, dont il mouroit toujours un grand nombre à bord. La maladie augmentoit sans doute beaucoup par l'ordure & l'infection dans

ANSON.
Chap. IV.

An. 1741.

M. Anson
est rejoint par
le Tryal.

On descend
les malades à
terre.

ANSON.
Chap. IV.

An. 1741.

laquelle étoient ces malheureux, parce qu'il restoit trop peu de monde pour en avoir soin ; ce qui rendoit le vaisseau d'une puanteur insupportable entre les ponts. Malgré l'ardent désir que tous avoient d'être à terre, le nombre de ceux qui pouvoient travailler étoit si petit que les tentes ne purent être préparées avant le seize. Les deux jours suivans on débarqua tous les hommes au nombre de cent soixante & sept, outre douze ou quatorze qui moururent dans la chaloupe quand ils furent exposés au grand air. On fut obligé de transporter la plus grande partie des malades du vaisseau dans leurs hamacs, & ensuite de les porter de même par un rivage pierreux aux tentes. Ce travail étoit si fatigant pour le petit nombre de ceux qui étoient en état de le faire, que M. Anson eut l'humanité, non-seulement de s'y employer lui-même, mais encore d'obliger tous les officiers sans distinction à prêter la main pour ce service charitable.

D'où vient
le nom de
l'île de Juan-
Fernandez.

M. Anson s'attachoit particulièrement à faire lever le plan des rades & des côtes, & à faire toutes les observa-

tions qu'il jugeoit pouvoir être utiles aux vaisseaux Anglois qui voudroient naviguer à l'avenir dans ces mers. On prétend que l'Isle de Juan-Fernandez a pris son nom d'un Espagnol, qui en obtint la propriété, mais qui l'abandonna, après y être demeuré quelques temps. Suivant les observations de M. Anson, elle est située à 33 degrés 40 minutes de latitude méridionale, & est éloignée de cent lieues du continent du Chili. Sa plus grande longueur est entre douze & quinze milles, & sa plus grande largeur d'un peu moins de six milles. La partie septentrionale de cette Isle est formée de rochers escarpés, très-hauts & dont une grande partie sont absolument inaccessibles, quoiqu'ils soient en général couverts d'arbres. Le terrain est si léger, & a si peu de profondeur, que les plus grands arbres y sont aisément déracinés, ce qui fut cause de la perte d'un des matelots. Cet homme étant monté sur des hauteurs pour chasser des chevres, s'attacha à un arbre pour qu'il l'aidât à grimper : mais cet arbre manqua aussitôt : l'homme roula le long du cô-

ANSON.
Chap. IV.

An. 1741.

ANSON.

Ch. IV.

An. 1741.

teau , & s'attacha dans sa chute à un autre arbre d'une grosseur considérable , qui fut de même déraciné ; le matelot tomba entre les rochers , il fut brisé & périt sur la place.

La partie méridionale , ou plutôt celle du Sud-Ouest de l'Isle est totalement différente des autres. Le terrain est sec , pierreux & sans arbres , mais il est très plat & bas , par comparaison avec les hauteurs de la partie septentrionale. Ce côté est peu fréquenté par les vaisseaux , parce que le rivage est escarpé , & qu'il n'y a pas d'eau fraîche , ou au moins en très petite quantité. De plus il est exposé à des vents du Sud , qui en général y soufflent pendant toute l'année , & avec grande violence dans le temps du solstice d'hiver.

Arbres &
plantes de cer-
te Isle.

Les forêts de la partie septentrionale de l'Isle sont composées d'arbres presque tous aromatiques de différentes sortes , mais il n'y en a pas d'assez gros pour faire aucune piece considérable de charpente , à l'exception des myrtes , dont le sommet est circulaire , & qui paroissent aussi réguliers & aussi uniformes que si on les avoit taillés. Sur l'écorce de cer

arbre vient une excrescence qui ressemble à de la mousse , mais qui a l'odeur & le goût de l'ail , aussi les hommes du Centurion en firent le même usage. Quoique cet arbre soit le plus fort de l'Isle , il ne monte pas à plus de quarante pieds. Il y croit aussi du piment & des arbres à chou , mais ils n'y font pas en grande abondance. On y trouve une grande variété de diverses plantes , entre lesquelles sont presque tous les végétaux qu'on regarde comme particulièrement convenables pour la guérison du scorbut , & l'on y rencontre en abondance de l'oseille sauvage , du pourpier , du cresson de fontaine , des navets & des raves de Sicile. M. Anson pour l'avantage de ses compatriotes qui pourroient aborder à l'avenir dans cette Isle , y sema des laitues , des carottes & d'autres plantes de jardins , & il y planta aussi dans les bois des noyaux de diverses sortes de prunes , d'abricots & de pêches , qui depuis ce temps y ont profité excessivement.

Il n'est pas inutile de remarquer que quelques parties de cette Isle ressemblent aux montagnes du Chili ,

A N S O N.
Chap. IV.

An. 1741.

où l'on trouve de l'or, & qu'en plusieurs endroits on voit des collines d'une espece particuliere de terre rouge beaucoup plus belle que le vermillon : peut-être que si l'on en faisoit l'épreuve, on en pourroit tirer une marchandise d'un très grand usage, & par conséquent d'un bon prix.

Aspect char-
mant des pay-
sages.

Les bois qui couvrent la plus grande partie des hauteurs escarpées, sont si bien dégagés de ronces & d'arbrisseaux, qu'on peut y passer sans aucun embarras. Dans la partie septentrionale de l'Isle, les irrégularités des montagnes & des précipices forment des vallées aussi charmantes que celles dont on donne la description dans les Romans. La plus grande partie sont coupées par un ruisseau d'une eau très claire & très pur, qui les traverse, après être tombée en cascades de rochers en rochers. En quelques endroits particuliers de ces vallées, la hauteur des rochers, qui paroissent comme suspendus, la chute des eaux, l'ombre & l'épaisseur des bois voisins, le tout ensemble forme le théâtre le plus noble & le plus majestueux. On

voit ici que les simples effets de la nature , fans le fecours d'aucun art , furpaſſent tout ce que nous trouvons dans les descriptions enfantées par l'imagination la plus brillante.

ANSON.
Ch IV.

An. 1741.

Il n'y a peut-être pas ſur toute la terre un endroit auffi charmant que celui où M. Anſon plaça ſa tente. C'étoit une petite plaine environ à un demi-mille de la mer où elle fut poſée en face d'une large avenue qui ſembloit coupée au travers des bois & qui conduiſoit au rivage par une pente douce , ce qui faiſoit jouir le chef d'Eſcadre de la vue de la baye , ainſi que des vaiſſeaux qui y étoient à l'ancre : cette plaine étoit terminée par un bois de myrthes élevés , qui l'environnoient circulairement : ils étoient ſur un côleau plus eſcarpé que la plaine , mais beaucoup moins que les hauteurs , & les précipices de l'intérieur de l'Iſle , qu'on voyoit au-deſſus du ſommet des arbres , ce qui augmentoit encore la beauté du payſage. A droite & à gauche de la tente , couloient deux ruiſſeaux auffi transparents que du cryſtal ; ils en étoient éloignés d'environ cinquante toiſes , & ſervoient encore à ren-

Description
de l'endroit
où M. Anſon
plaça ſa tente.

ANSON.
Ch. IV.

An. 1741.

Des chiens
& des chevres
qu'on trouve
dans l'Isle.

dre cet endroit plus délicieux par la réflexion des arbres qui bordoient la plaine.

Les anciens voyageurs rapportent qu'il y avoit un nombre prodigieux de chevres dans cette Isle, mais il est considérablement diminué, par les soins des Espagnols, qui les ont fait détruire, en envoyant sur le rivage une grande quantité de chiens, afin de priver les boucanniers & les corsaires des avantages qu'ils en reti-roient, par les provisions que ces chevres leur fournissoient. Il est remarquable que les gens du Centurion en trouverent plusieurs qui paroissent fort vieilles, & qui avoient les oreilles fendues, ce qui fit juger qu'elles avoient appartenu à M. Selkirk. Cet Ecoffois comme nous l'avons déjà rapporté précédemment avoit été laissé dans cette Isle environ trente-deux ans avant l'arrivée de M. Anson, & comme il lui arrivoit souvent de prendre plus de chevres qu'il n'en avoit besoin, il leur rendoit la liberté, après les avoir marquées à l'oreille. Les gros chiens dont nous venons de parler, ont détruit tous ces animaux dans les par-

ties accessibles de l'Isle , & le petit nombre de ceux qui sont restés , vivent sur les endroits escarpés & dans les précipices , où ils sont par tagés en différents troupeaux , qui habitent divers endroits fourés , sans jamais se confondre les uns avec les autres. M. Walter & quelques Anglois furent témoins de la disposition singuliere d'un de ces troupeaux contre un nombre de chiens. Ces Anglois alloient dans une chaloupe à la baye orientale , & voyant quelques chiens qui couroient , ils s'arrêtèrent pour les examiner , & pour voir quelle chasse ils vouloient faire. Ces chiens monterent un coteau , sur le sommet duquel ils virent un troupeau de chevres , qui sembloient rangées en bataille pour les recevoir. Le chef du troupeau s'étoit placé en face de l'ennemi dans un passage très étroit , bordé de précipices des deux côtés , avec les autres chevres derriere , où le terrain étoit plus large & plus ouvert. Ce terrain étoit inaccessible par tout autre endroit : les chiens monterent d'abord en courant avec la plus grande ardeur , mais quand ils furent à dix toises des che-

ANSON.
Ch. IV.
An. 1741.

ANSON.
Ch. IV.

An. 1741.

vres , ils reconnurent le danger , qui étoit si grand pour eux , comme le remarque M. Walter , qu'ils seroient infailliblement tombés dans les précipices ; mais ils se retirèrent aussitôt , & abandonnerent la chasse. Ces chiens se sont excessivement multipliés dans l'Isle , & comme ils ne peuvent prendre que peu de chevres , leur nourriture la plus ordinaire est de jeunes veaux marins.

Les gens d'équipage ne pouvoient gueres tuer plus d'une chevre par jour , & ils étoient las de poisson , ce qui les fit consentir à essayer de manger du veau marin , mais peu à peu ils y prirent tant de goût qu'ils ne pouvoient s'en lasser , & ils lui donnerent le nom d'agneau.

Des lions
& des veaux-
marins.

Le lion marin est un autre animal amphibie qu'on trouve dans cette Isle , en très-grande quantité , de même que les veaux marins. Le lion est assés semblable au veau , mais beaucoup plus gras , & les gens des vaisseaux lui avoient donné le nom de bœuf. Quand cet animal a acquis toute sa grosseur , il a depuis douze jusqu'à vingt pieds de long , & depuis huit jusqu'à quinze de circonfé-

rence : il est si gras qu'après en avoir coupé la peau , qui a au moins un pouce d'épaisseur , on trouve plus d'un pied de graisse , avant de rencontrer le maigre ou les os : enforte que l'on tire des plus gros jusqu'à cinq cents pintes d'huile. Ils ont la peau couverte de poils courts , d'un brun clair , mais la queue & les pieds , qui en mer leur servent de nageoires sont presque noirs. Les pieds sont partagés par des especes de doigts , qu'une membrane joint les uns aux autres. Cet animal ressemble assés à un gros veau , mais le mâle porte une large trompe au groin , qui lui descend de cinq à six pouces au-dessous de la levre supérieure. Les femelles n'ont pas cette trompe , ce qui les rend faciles à distinguer , & elles sont aussi beaucoup plus petites que les mâles.

Le plus gros lion marin que les Anglois virent dans cette Isle , sembloit être le chef de tous : il étoit suivi d'un grand nombre de femelles , & chassoit les autres mâles , ce qui lui fit donner le nom de bacha. Ces animaux amphibies demeurent en mer tout l'été , & ne viennent

ANSON.
Ch. IV.

An. 1741.

Particularités sur ces animaux.

ANSON.
Chap. IV.
An. 1741.

sur le rivage qu'au commencement de l'hiver, mais ils y restent toute cette saison, & vivent d'herbes & de verdure qui croissent sur les bords des ruisseaux d'eau douce. Quand ils ne sont point occupés à paître, ils dorment en troupeaux dans les endroits plus marécageux. C'est dans cet intervalle qu'il s'accouplent & font leurs petits : ils en ont ordinairement deux à chaque portée, de la taille d'un veau formé, & ils les nourrissent de leur lait. Comme ils sont d'un naturel assés léthargique, & qu'ils ne s'éveillent pas facilement, on remarque que chaque troupeau place quelques mâles à une certaine distance, pour servir de sentinelles, & qu'ils donnent toujours l'alarme soit qu'on paroisse vouloir les attaquer, soit seulement quand on en approche. Ils sont en effet très propres à jeter l'épouvante, même quand ils sont éloignés : le bruit qu'ils font est fort aigre, & de différente sorte : quelquefois ils grognent comme les pourceaux, & d'autres fois ils hennissent comme les chevaux les plus vigoureux. Les mâles ont souvent de furieux combats les uns contre les

autres , particulièrement autour des femelles : le bacha qui en étoit ordinairement environné & dont les autres mâles n'osoient approcher , n'avoit acquis cette prééminence que par plusieurs victoires sanglantes , dont on voyoit les marques au grand nombre de cicatrices qui lui couvroient toutes les parties du corps. Les mariniers en tuèrent beaucoup pour les manger , & ils en estimoient particulièrement la langue & le cœur, qu'ils préféroient aux mêmes parties du bœuf. Il n'y avoit aucune difficulté à les tuer , puisqu'ils étoient incapables de s'échapper , & de faire aucune résistance , leurs mouvements étant plus lents qu'on ne peut se l'imaginer. Tout le temps qu'ils marchaient , leur huile étoit agitée en grosses ondes sous leur peau , & ils étoient si remplis de sang que quand on les avoit blessés profondément en dix ou douze endroits , ces blessures formoient comme autant de fontaines qui jaillissoient à une distance considérable. Pour connoître combien ils en contenoient , les matelots en frappèrent un d'un seul coup ; lui couperent la gorge , mesurèrent le

ANSON.

Ch. IV.

An. 1741.

sang qui en sortit , & trouverent qu'indépendamment de ce qui en restoit dans les vaisseaux, ce qui devoit être encore assés considérable , il en rendit au moins deux muids. Quoique ces pésants animaux soient très-faciles à tuer, ils peuvent cependant faire beaucoup de mal. Un matelot étant occupé à en écorcher un jeune , la femelle à qui on l'avoit enlevé , s'approcha sans qu'il y fit attention , prit la tête du matelot dans sa gueule , lui fit plusieurs entailles au crâne avec ses dents , & le blessa si dangereusement par ses morsures , que malgré tous les soins qu'on prit pour lui conserver la vie , il mourut peu de jours après.

Des oiseaux.

Les animaux dont nous avons parlé sont ceux qu'on trouve principalement dans l'Isle de Juan-Fernandez ; les Anglois n'y remarquerent que peu d'oiseaux , dont les principaux étoient des faucons , des hiboux , des colibris & des merles. Pour les autres animaux dont parlent les anciens écrivains , il n'en vient que très-peu : sans doute qu'ils ont été détruits par les chiens ; il y a cependant un assés grand nombre de rats , qui sont très incommodes.

Les repas les plus délicieux que les gens de l'Escadre firent dans l'Isle, furent composés de poissons, dont la baye leur fournit une grande abondance. Ils y trouverent des morues d'une grosseur étonnante, des cavaliers, des tatonneurs, de grandes brèmes, des pucelles, des congres d'une espece particuliere & très estimée, un poisson noir assés semblable à la carpe, & que quelques-uns nommerent ramoneur de cheminées. Tous ces poissons étoient en si grande quantité qu'une chaloupe, avec deux ou trois lignes en rapportoit sa charge en deux ou trois heures. Cependant leur pêche étoit souvent interrompue par un grand nombre de chiens de mer, & de gros requins, qui suivoient les chaloupes, pour enlever leur proie. On trouva aussi des écrevisses de mer, qui pesoient huit ou neuf livres : le goût en étoit délicieux, & elles étoient en si grande quantité près du rivage, que les crocs des chaloupes en perçoient fréquemment, en s'éloignant ou en s'approchant de terre.

ANSON.

Ch. IV.

An. 1741.

Des poissons.



CHAPITRE V.

Les Anglois désespèrent de revoir les autres vaisseaux de l'Escadre : le Gloucester paroît à la vue de l'Isle sans pouvoir y aborder : il aborde enfin à Juan-Fernandez : les Anglois reconnoissent que les ennemis étoient venus depuis peu dans l'Isle : M. Anson fait construire un four : il fait bâtir une forge : avantage qu'on pourroit retirer de l'Isle de Masa-Fuero : le Tryal est envoyé à cette Isle : occupation des Anglois à Juan-Fernandez : la Pinque l'Anne rejoint M. Anson.

ANSON.
Ch. V.

An. 1741.

Les Anglois
désespèrent
de revoir les
autres vais-
seaux de l'Es-
cadre.

L'Arrivée de la chaloupe le Tryal, peu de temps après que le Centurion eut abordé dans l'Isle de Juan-Fernandez, donna aux Anglois la plus grande espérance d'être bientôt rejoints par tous les autres bâtimens de l'Escadre, & ils furent plusieurs jours à regarder continuellement en mer, dans l'attente de les y découvrir. Après être ainsi demeurés

quinze jours sans avoir vu aucunes voiles , ils commencerent à désespérer de jamais rencontrer leurs compagnons ; d'autant qu'ils savoient par leur propre expérience que si le Centurion fut demeuré aussi longtemps en mer , tous les hommes qui étoient à bord auroient immanquablement péri , & que le bâtiment n'ayant que des corps inanimés pour équipage , auroit été chassé au gré des vents & des vagues. Il y avoit donc tout lieu de croire que leurs conforis avoient eu ce malheureux sort , & chaque jour rendoit plus probables ces pensées si décourageantes.

Cependant , le 21 de Juin , quelques-uns des hommes , montés sur une éminence près du rivage , découvrirent sous le vent un vaisseau , qui ne portoit d'autres voiles que les basses , avec la grande. Peu de temps après , l'air s'étant beaucoup chargé , ce bâtiment disparut : ils furent plusieurs jours sans le voir ; ils craignirent qu'il n'eut aussi perdu la vue de l'Isle , & que les gens d'équipage ne fussent tellement affoiblis par les maladies qu'ils ne pussent gagner le

ANSON.
Chap. V.

An. 1741.

Le Gloucester paroît à la vue de l'Isle , sans pouvoir y aborder.

ANSON.
Chap. V.
An. 1741.

vent. Le 26 on revit une voile : on jugea que c'étoit le même vaisseau , & il approcha bien-tôt de si près , qu'on le reconnut pour le Gloucester. M. Anson ne doutant pas que les gens ne fussent en détresse , envoya à leur secours sa chaloupe , chargée d'eau fraîche , de poisson & de végétaux. Les craintes du chef d'Escadre n'étoient que trop bien fondées : jamais aucun équipage ne s'étoit peut-être trouvé dans une situation aussi déplorable : on avoit déjà jetté en mer les deux tiers des hommes , & de ceux qui restoit vivants , il n'y en avoit presque aucun en état de faire le service , excepté les Officiers & leurs domestiques : Depuis très-long-temps ils étoient réduits à une pinte d'eau pour chaque homme en vingt-quatre heures , & cependant il leur en restoit si peu , que s'ils n'avoient été secourus , ils auroient péri de soif en très peu de temps. Quoique ce bâtiment ne fut qu'à trois milles de la baye , ils ne pouvoient y parvenir , parce que le vent & les courants leur étoient contraires. Ils continuèrent le lendemain à louvoyer , mais comme ils ne pouvoient venir à

l'ancrage à moins que le vent ou les courants ne changeassent, M. Anson leur envoya la chaloupe du Tryal, avec un nouveau secours d'eau, & d'autres rafraîchissements. M. Mitchel, Capitaine du Gloucester, fut obligé de retenir cette chaloupe, & celle qu'on lui avoit envoyée le jour précédent, parce qu'il manquoit de forces suffisantes pour manœuvrer son vaisseau sans le secours des hommes qui les montoient. Le Gloucester demeura quinze jours dans cette situation, comparable à celle de Tantale, sans pouvoir gagner le port, quoiqu'il fit de fréquents efforts pour y parvenir, & qu'il semblât plusieurs fois prêt à y réussir. Le 9 de Juillet on vit qu'il s'écartoit considérablement à l'Est, & l'on jugea que c'étoit dans l'intention de gagner la partie méridionale de l'isle : mais on le perdit bien-tôt de vue, & l'on fut près d'une semaine sans qu'il reparut, ce qui causa de nouvelles inquiétudes, parce qu'on ne pouvoit douter qu'il ne se retrouvât dans la même disette d'eau. Après une attente accompagnée de la plus vive impatience, on le découvrit de nou-

ANSON.

Chap. V.

An. 1741.

ANSON.
Chap. V.
An. 1741.

veau le seize , dans le temps où il faisoit ses efforts pour gagner la pointe orientale de l'Isle : mais le vent soufflant toujours directement de la baye , l'empêchoit d'approcher plus près qu'à quatre lieues de terre. Le Capitaine Mitchel fit faire plusieurs signaux de détresse , & on lui envoya la grande chaloupe , avec beaucoup d'eau & d'autres rafraîchissements. Comme on ne pouvoit se passer de cette chaloupe , M. Anson donna des ordres positifs au quartier-maître de revenir immédiatement. Le lendemain , le temps fut très-orageux , on ne vit point la chaloupe , & l'on eut la plus grande crainte qu'elle ne fut perdue , ce qui auroit été un malheur irréparable pour tous ceux qui étoient à terre. Le troisième jour on eut la joye de la voir reparoître : on envoya aussi-tôt le canot à son secours , & en peu d'heures il la ramena à la Toue au bord du Centurion. L'équipage de la chaloupe avoit pris à bord six des hommes malades du Gloucester , mais il en étoit mort deux avant qu'elle eut pu rejoindre. En même temps on apprit à M. Anson que sur ce bâtiment

il y avoit à peine un homme en santé, excepté ceux qu'il avoit envoyés à son secours : qu'il en mouroit journellement un grand nombre, & que sans les rafraîchissements & l'eau qu'il avoit envoyé de l'Isle, les malades, & ceux qui ne l'étoient pas auroient également péri. Ces maux étoient d'autant plus terribles qu'on ne voyoit aucune esperance d'y pouvoir apporter remede : ce vaisseau avoit déjà passé un mois, à faire ses efforts pour gagner la baye ; il n'étoit pas plus avancé que le premier jour qu'il avoit vû l'Isle, & les gens d'équipage avoient perdu toute esperance d'y réussir, après le grand nombre de tentatives infructueuses qu'ils avoient faites. Le même jour, leur situation devint encore plus fâcheuse : après avoir reçu le dernier secours de rafraîchissements on les perdit encore de vue de la terre, & tous en général désespererent de les voir jamais à l'ancre.

C'est ainsi que cet équipage malheureux alloit & venoit à quelques lieues du port qu'il désiroit avec tant d'ardeur, pendant que le voisinage de l'Isle, & la vue de tout ce qui

ANSON.
Chap. V.

An. 1741.

Il aborde
enfin à Juan-
Fernandez.

ANSON.
Chap. V.
An. 1741.

pouvoit finir les peines dont il étoit accablé, ne servoient qu'à les augmenter. Il fut enfin tiré de cette fâcheuse situation, dans le temps où ceux qui étoient à terre en avoient le moins d'espérance : après avoir perdu de vue le Gloucester pendant plusieurs jours, ils furent agréablement surpris lorsque le 23 Juillet au matin, ils le virent les voiles levées à la pointe du Nord-est de la baye ; alors le chef d'Escadre envoya toutes ses chaloupes à son secours, & environ une heure après, il jeta l'ancre entre le Centurion & le rivage.

Quand il approcha de la terre, le premier soin de M. Anson fut de l'aider à jeter l'ancre, & ensuite de faire débarquer les malades. Il avoit perdu plus des trois quarts des gens d'équipage, & il ne lui restoit pas quatre-vingts hommes, encore étoient-ils tous malades, & la plus grande partie paroissoient toucher à leur dernier moment, mais soit que ceux en qui la maladie avoit fait de plus grands progrès fussent tous morts, soit que les herbes, les provisions fraîches & l'eau que M. Anson avoit envoyées à bord eussent préparé ceux

qui restoient à une prompte guérison, il n'en mourut que très peu à terre, & les malades en général furent rétablis en beaucoup moins de temps qu'il n'en avoit fallu à ceux du Centurion quand ils étoient arrivés dans l'Isle.

Revenons à ce qui se passoit à terre, pendant que les gens du Gloucester faisoient d'inutiles efforts pour gagner le rivage. Après avoir descendu les malades du Centurion, & avoir nétoyé le vaisseau, les Anglois le munirent d'eau fraîche, parcequ'ils avoient raison de craindre qu'il ne survint quelques accidents qui les forçassent à quitter l'Isle après un très-court séjour. En effet lorsqu'ils descendirent, ils découvrirent plusieurs marques qui leur firent juger que quelques Corsaires Espagnols étoient sortis de cette Isle peu de temps avant leur arrivée, & il y avoit lieu de croire qu'ils pourroient y revenir, soit pour faire de l'eau, soit pour chercher leur Escadre. M. Anson jugeoit qu'ils n'avoient d'autres objets dans ces mers que celui de l'enlever, & pensoit que cette Isle étoit l'endroit où ils le cherche-

ANSON.
Chap. V.

An. 1741.

Les Anglois reconnoissent que leurs ennemis étoient venus depuis peu dans l'Isle.

A N S O N.
Chap. V.

An. 1741.

roient comme le seul où il put alors s'arrêter. Les matelots trouverent sur le rivage plusieurs morceaux des jarres de terre, dont on se sert dans ces parages pour mettre de l'eau & d'autres liquides, & elles leur parurent nouvellement rompues. Ils y virent aussi plusieurs tas de cendres, avec des os, des morceaux de poisson, & même des poissons entiers répandus aux environs, qui ne faisoient que commencer à se corrompre, ce qui prouvoit qu'on les avoit pêchés depuis peu, & qu'il y étoit venu quelques vaisseaux peu de temps avant leur arrivée. On savoit que les bâtimens marchands évitoient toujours cette Isle, d'où l'on conluoit que ceux qui y avoient abordé devoient être des vaisseaux de guerre. Les Anglois ignoroient que Pizzarro fut retourné à Buenos-Ayres, & n'étoient pas instruits de la quantité de vaisseaux qu'on avoit fait sortir de Callao, ce qui ne pouvoit manquer de leur causer beaucoup d'inquiétudes sur leur propre sûreté, dans l'état de foiblesse où ils se trouvoient.

M. Anson
fait construire
un four.

Pendant que toutes ces choses se passoient, M. Anson donna ordre d'élever

d'élever un grand four de cuivre près de la tente des malades. On y fit cuire du pain tous les jours pour les gens d'équipage , dans la pensée que le pain frais , joint aux végétaux & au poisson nouvellement pêché , contribueroit beaucoup à leur rétablissement.

ANSON.

Chap. V.

An. 1741.

Au commencement de Juillet , quelques-uns des hommes étant parfaitement rétablis , les plus forts eurent ordre d'abattre des arbres , & de les couper en buches , qui furent apportées une à une sur le rivage par ceux qui n'étoient pas assez forts pour les couper. Les uns les transporterent en s'appuyant sur des béquilles , & les autres en se servant seulement d'un bâton.

Le chef d'Escadre fit ensuite élever une forge à terre , & employa les forgerons à raccommoder les cadènes des haubans , & à réparer tout ce qui étoit endommagé dans les fers des bâtimens. Les gens commencèrent aussi à raccommoder les agrès , mais comme ils n'avoient pas assez de vieux cables pour faire tout le fil de caret qui leur étoit nécessaire , ils attendirent l'arrivée du Gloucester ,

Il s'en bâtit une forge.

ANSON.
Chap. V.
An. 1741.

qui avoit beaucoup de ces vieux cables à bord. Pour que les vaisseaux pussent être remis en état le plus promptement qu'il seroit possible, on éleva une grande tente pour ceux qui travailloient aux voiles, & ils s'appliquerent avec la plus grande diligence à réparer les vieilles & à en faire de neuves. Ces ouvrages & le soin des malades furent la principale occupation des gens jusqu'à l'arrivée du Gloucester.

Avantages
qu'on pour-
roit retirer de
l'Isle de Ma-
sa-Fuero.

Aussi-tôt que le Capitaine Mitchel fut à terre, il se rendit auprès de M. Anson, & lui dit, que pendant sa dernière absence, il avoit été jetté par les vents jusqu'à Masa-Fuero, petite Isle, environ vingt-deux lieues à l'Ouest de celle de Juan-Fernandez: qu'il y avoit remarqué divers courants & avoit fait ses efforts pour envoyer sa chaloupe au rivage, afin d'y prendre de l'eau; mais que le vent souffloit de terre avec une si grande violence, qu'il formoit des lames & mettoit dans l'impossibilité de débarquer, sorte que ses gens étoient revenus sans eau, mais chargés de poisson frais. Quoique cette Isle ait été représentée par les anciens navigateurs comme un roc stérile, le Capitai-

ne Mitchel assura le chef d'Escadre ,
 qu'elle étoit presque toute couverte
 d'arbres & de verdure , & qu'elle
 avoit près de quatre milles de lon-
 gueur , ce qui lui faisoit penser qu'on
 y pourroit trouver quelque petite
 baye , assés grande pour mettre à l'a-
 bri tout vaisseau qui y chercheroit
 du rafraîchissement.

ANSON.

Chap. V.

An. 1741.

Cette description de Mafa-Fuero
 donna lieu de conjecturer que des
 quatre vaisseaux qui manquoient
 encore de l'Escadre , quelques-uns
 pouvoient avoir abordé à cette Isle ,
 croyant que c'étoit celle du rendez-
 vous ; conjecture d'autant plus vrai-
 semblable, qu'ils n'avoient pas de plan
 ni de cartes bien exactes de celle de
 Juan-Fernandez. Dans cette pensée ,
 M. Anson résolut d'y envoyer la
 chaloupe le Tryal , aussi-tôt qu'elle
 pourroit tenir la mer , afin d'exami-
 ner toutes les bayes & les anses de
 cette Isle , pour reconnoître si quel-
 que vaisseau de l'Escadre s'y seroit
 retiré. En conséquence on la fit par-
 tir le 5 d'Août pour faire cette re-
 cherche.

Le Tryal
 est envoyé à
 cette Isle.

Vers le milieu du même mois, les
 gens du Centurion étant bien réta-

ANSON.

Chap. V.

An. 1741.

blis , on leur permit de quitter la tente des malades , & de s'élever des huttes séparées , parce qu'on jugea qu'ils pourroient les entretenir plus propres , ce qui contribueroit encore à rétablir plus promptement leurs forces : mais en même temps on leur donna ordre qu'au premier coup de canon qu'ils entendoient des vaisseaux , ils se rendissent tous sur le rivage.

Occupation
des Anglois à
Juan-Fernan-
dez.

On les occupoit à terre , à couper du bois , à ramasser des rafraîchissements , & à faire de l'huile avec la graisse des lions marins , dont on se servoit pour brûler dans les lampes , & pour enduire les côtés des vaisseaux , en la mêlant avec de la poix. On l'employa aussi en y joignant de la cendre de bois , pour suppléer au suif dont on manquoit. Il y avoit sur le Centurion deux pêcheurs de terre-neuve , & M. Anson leur donna ordre de faler une grande quantité de morues pour servir de provision en mer.

La Pinque-
l'Anne re-
joint M. An-
son.

Nous avons déjà rapporté qu'on avoit élevé à terre un four de cuivre , qui servoit à cuire tous les jours du pain frais pour les malades ; mais la plus

grande partie de la farine étoit à bord de la pinque d'avitaillement l'Anne, & comme ce bâtiment avoit rencontré la chaloupe le Tryal, le neuf de Mai, on esperoit tous les jours la voir arriver dans l'Isle. Cependant les mois de Juin & de Juillet, s'étant passés sans qu'on en eut aucunes nouvelles, on jugea que la Pinque étoit perdue & le chef d'Escadre réduisit tous les vaisseaux à une portion très médiocre de pain. Enfin le 16 d'Août, on apperçut une voile au Nord, & aussitôt le Centurion tira un coup de canon pour appeller tous les hommes qui étoient à terre : ils obéirent sans perdre de temps, & se rendirent immédiatement sur le rivage. Ils étoient alors bien disposés à recevoir ce vaisseau, soit qu'il fut ami ou ennemi, mais leurs sentiments étoient partagés, & quelques-uns pensoient que c'étoit la chaloupe le Tryal qui revenoit de sa course. Cependant on reconnut bien-tôt que ce bâtiment portoit trois mâts, ce qui donna lieu à de nouvelles conjectures : les uns se persuadoient que c'étoit le Severn, d'autres soutenoient que c'étoit la Perle, & il y en avoit qui pensoient

ANSON.
Chap. V.

An. 1741.

ANSON.
Chap. V.
An. 1741.

qu'il n'appartenoit pas à l'Escadre. Vers midi on reconnut à n'en pouvoir douter que c'étoit la Pinque d'avitaillement l'Anne , & elle manœuvra avec tant de bonheur que vers cinq heures, elle jetta l'ancre dans la baye. Son arrivée causa une joye excessive à tous les équipages , & elle fut d'autant plus grande qu'on donna ordre aussi-tôt de remettre tout le monde à sa portion entiere de pain.



CHAPITRE VI.

Ce qui étoit arrivé à la Pinque depuis qu'elle avoit été séparée : elle aborde au continent : les Anglois se rendent maîtres d'une famille Indienne : histoire du reste de l'Escadre : le Wager fait naufrage , & les gens se révoltent : suites facheuses de cette rébellion. Les révoltés laissent le Capitaine à terre : ils gagnent la côte du Brésil : état facheux du Capitaine & de ses compagnons : ils se remettent en mer : le Capitaine reste encore à terre avec quatre hommes : ils se font conduire aux établissemens Espagnols.

Tous les hommes qui étoient à terre furent très surpris de voir que l'équipage de la Pinque faisoit la manœuvre sans aucune marque de foiblesse, ni de détresse : mais quand elle eut jetté l'ancre, on apprit qu'elle avoit demeuré dans un port depuis le milieu de Mai, c'est-à-dire, près d'un mois avant que le Centu-

ANSON.

Chap. VI.

An. 1741.

Ce qui étoit arrivé à la Pinque depuis qu'elle avoit été séparée.

ANSON.
Chap. VI.
An. 1741.

rion arrivât à l'Isle de Juan-Fernandez ; enforte que les hommes de cette Pinque avoient souffert beaucoup moins de temps que ceux du reste de l'Escadre. Le 16 Mai étant à 45 degrés 15 minutes de latitude méridionale , ils avoient vu la terre à la distance de quatre lieues , avoient reviré de bord & dirigé leur cours au Sud ; mais leur voile de misene s'étant déchirée , & le vent les portant vers le rivage , le Capitaine , soit qu'il fut forcé de gagner la terre , soit comme le penserent quelques-uns , qu'il ne voulut pas tenir la mer plus long-temps , s'approcha de la côte pour chercher quelque abri entre les isles qu'il avoit en vue. Environ quatre heures après il jetta l'ancre à la hauteur de l'Isle d'Inchin , mais étant trop éloigné de terre , & n'ayant pas le nombre d'hommes suffisant pour filer le cable aussi vite qu'il étoit nécessaire , ils furent chassés pendant deux jours , après lesquels ils approcherent à un mille de terre. Ils craignoient à chaque instant d'être poussés sur le rivage , en un endroit où la côte étoit si haute & si escarpée , que si ce malheur leur

fut arrivé, ils n'auroient eu aucune espérance de sauver, ni le bâtiment, ni la cargaison. Les Chaloupes faisoient eau de toutes parts, & comme on ne voyoit nulle apparence d'un endroit où l'on put débarquer, tout l'équipage composé de seize hommes, non compris les mousses, se regarda comme perdu, pensant que si par quelque événement extraordinaire quelques-uns arrivoient à terre, ils seroient infailliblement massacrés par les sauvages. Frappés de craintes aussi terribles, ils se voyoient jeter sur les rochers qui formoient le rivage; mais dans le temps où les gens croyoient que la Pinque alloit se briser à chaque instant, ils remarquerent une petite ouverture entre les terres; couperent aussi-tôt les cables des deux ancres; se dirigerent vers cette ouverture, & trouverent que c'étoit un petit canal, entre une Isle & le continent par où ils entrèrent dans un port, qui est peut-être un des meilleurs de tout le monde connu, tant parce qu'on y est en fureté contre tous les vents, & la violence des vagues, que parce que l'eau y est très tranquille. C'est

ANSON.
Chap. VI.
An. 1741.

ANSON. ainsi que les horreurs du naufrage &
 Chap. VI. la crainte d'une destruction presque
 An. 1741. inévitable firent place, pour ainsi
 dire, en un instant, aux idées les plus
 agréables de sûreté, de rafraichisse-
 ment & de repos.

Elle aborde
 au continent.

Dans ce port, que la providence
 leur fit ainsi découvrir, ils jetterent
 l'ancre à vingt-cinq brasses de pro-
 fondeur, quoiqu'ils n'eussent qu'une
 hauisiere & une petite ancre de trois
 cents livres. Les gens, dont plusieurs
 étoient malades du scorbut, y furent
 promptement rétablis & remis dans
 un état de parfaite santé, par les
 provisions fraîches, & par la bonté
 de l'eau qu'ils trouverent en abon-
 dance sur le rivage voisin. Les prin-
 cipaux rafraichissements qu'ils y ren-
 contrerent furent des végétaux, tels
 que des orties & du celeri, qu'ils
 dévorèrent plutôt qu'ils ne les man-
 gerent. Ils y rencontrerent aussi une
 grande quantité d'oyes, de mouet-
 tes & de pengouins, avec des pé-
 toncles & des moules d'une grosseur
 extraordinaire, & d'un gout excel-
 lent. Quoiqu'on fut alors au milieu
 de l'hiver, le climat ne leur fit point
 sentir un froid rigoureux, & ni les

arbres, ni la surface de la terre ne furent point dépouillés de leur verdure. Malgré tout ce que rapportent les historiens Espagnols, de la barbarie des habitants de cette côte, ils ne leur parurent pas en nombre suffisant pour causer la plus légère inquiétude à un vaisseau de force ordinaire, & ils ne remarquèrent en eux aucune disposition à la malice ni à la méchanceté. Il est vrai que les découvertes faites par les gens d'équipage sur la côte voisine furent très bornées, parce qu'étant en petit nombre, & n'ayant aucune connoissance, ni du pays, ni des habitants, ils ne s'écartoient jamais au-delà de l'étendue de terrain qui environnoit le port, & d'où ils avoient toujours la vue de leur vaisseau. Le pays voisin étoit si couvert de bois, & paroissoit tellement traversé par les montagnes, qu'ils jugerent presque impossible de pénétrer beaucoup au-delà du rivage. Ils furent alors bien convaincus de la fausseté des relations données par les écrivains Espagnols, qui ont représenté les habitants de cette côte, comme très féroces & très puissants, & ils s'assurèrent à n'en pouvoir dou-

ANSON.
Chap. VI.
An. 1741.

ter qu'il n'y avoit aucun habitant, particulièrement durant l'hiver, puis qu'ils n'y virent qu'une famille Indienne, qui aborda au port dans une Pirogue, environ un mois après leur arrivée.

Les Anglois
se rendent
maîtres d'une
famille In-
dienne,

Cette famille étoit composée d'un Indien de près de quarante ans, de sa femme & de deux enfants, dont l'un étoit âgé de trois ans, & l'autre encore à la mamelle. Ils paroissoient avoir avec eux tout leur bien, qui consistoit en un chien & un chat, un berceau, un filet à pêcher, une hache, un couteau, quelques écorces d'arbres propres à couvrir une hutte, un dévidoir en assez mauvais état, une pierre à feu & un briquet, avec quelques racines d'une couleur jaune & d'un goût désagréable, qui leur servoient de pain. Aussi-tôt que le maître de la Pinque les apperçut, il envoya son canot, qui les amena à bord, & craignant qu'ils ne les découvrirent s'il les laissoit s'éloigner, il prit, à ce qu'il crut, toutes les précautions nécessaires pour les garder, sans leur faire aucune violence. Le jour il leur permettoit d'aller librement où ils vouloient aux environs du vaisseau,

mais la nuit il les enfermoit dans le Château d'avant. Ils avoient la même nourriture que les gens de l'équipage, & on leur donnoit souvent de l'eau-de-vie, qu'ils paroiffoient aimer avec paffion, enforte que dans le commencement ils ne parurent nullement mécontents de leur fîtuation. Quand le maître alloit à terre pour chaffer, il menoit l'Indien avec lui, & cet homme marquoit beaucoup de joie quand il lui voyoit tuer du gibier; auffi tous les gens du vaiffeau les traitoient avec la plus grande humanité. On s'apperçut cependant bientôt que quoique la femme parut toujours gaie & tranquille, l'homme devenoit penfif & mécontent d'être ainfi retenu. Il paroiffoit d'un très bon naturel, & quoiqu'il ne put converfer que par figne avec les gens de la Pinque, il étoit très curieux, s'informoit de tout ce qu'il voyoit & fe faisoit entendre avec beaucoup d'intelligence. La plus grande preuve qu'on eut de fa fagacité fut la maniere dont il réuffit à s'échapper: il y avoit huit jours qu'il étoit à bord de la Pinque quand les écoutilles du Château d'Avant, où il étoit renfermé durant la nuit avec

ANSON.
Chap. VI.

An. 1741.

sa famille, vinrent à être déclouées : la nuit suivante fut très obscure & orageuse : il en profita pour faire passer sa femme & ses enfants par cette Ecoutille, & ensuite il les descendit par-dessus le vaisseau dans le canot : mais pour ne pas être poursuivi, il coupa les cordes de la chaloupe & de sa Pirogue, qui étoient liées à la poupe, & se mit aussi-tôt à ramer vers le rivage. Il se conduisit avec tant de secret & de diligence, que quoiqu'on fit le quart sur le demi-pont avec des armes chargées, on ne le découvrit que lorsqu'il fut hors du vaisseau, & lorsque le bruit des rames fit connoître son évasion, mais il étoit alors trop tard pour l'empêcher de s'échapper, & même pour le poursuivre. L'Indien, outre la liberté qu'il recouvra, fut encore en quelque sorte vengé de ceux qui l'avoient tenu renfermé, tant par l'embarras où ils se trouverent pour ravoit leurs chaloupes, qui s'étoient écartées du bâtiment, que par la terreur où ils furent jettés aussi-tôt après son départ. A la première allarme, les gens du quart crièrent aux Indiens, ce qui mit tout l'équipage dans le

plus grand trouble, s'imaginant qu'on étoit environné d'une flotte de Pirogues armées. L'activité & la résolution qu'avoit fait paroître cet homme, fut admirée par ses anciens maîtres; ils rendirent justice à son mérite, convinrent que l'entreprise étoit d'un brave homme, & quelques-uns jugeant qu'il s'étoit caché dans les bois voisins du port, où il y avoit lieu de craindre qu'il ne périt faute de provisions, ils engagèrent le maître à leur laisser mettre autant de nourriture qu'il en pourroit avoir besoin, en un endroit où ils jugerent qu'il la trouveroit aisément. Leur humanité eut probablement l'effet qu'ils en avoient attendu: quand ils y retournerent quelque temps après ils virent que ces provisions étoient enlevées, & par quelques circonstances on jugea qu'elles étoient tombées entre les mains de l'Indien.

L'Equipage de la pinque étant bien rafraîchi, & rétabli du scorbut, se munit d'une quantité suffisante d'eau & de bois; se remit en mer peu de jours après l'évasion de l'Indien, & passa sans aucun accident au rendez-vous indiqué à toute l'Escadre.

ANSON.

Chap. VI.

An. 1741.

Histoire du
reste de l'Es-
cadre. Le Wa-
ger fait nau-
frage, & les
gens se révol-
tent.

La Pinque ayant ainsi rejoint M. Anson à Juan-Fernandez, il ne man-
quoit plus que trois bâtimens, le
Severn, la Perle, & le Wager, vais-
seau de munition. Les deux premiers
avoient été séparés à la hauteur du
Cap-noir, & étoient retournés au
Brésil, en sorte qu'il n'y eut que le Wa-
ger qui fut perdu dans la mer du Sud,
après avoir fait le tour du Cap-Horn.
Ce bâtiment avoit à bord des mor-
tiers nommés Coehorns, quelques
pièces de campagnes, montées pour
le service de terre, des instrumens
de pionniers pour les opérations du
rivage, diverses munitions d'artille-
rie, & un assez grand nombre d'ou-
tils. L'entreprise contre Baldivia avoit
été résolue dès le temps que l'Escadre
s'étoit mise en mer, & le Capitaine
Cheap, commandant du Wager, dé-
siroit ardemment que toutes ces mu-
nitions fussent promptement devant
cette place, crainte que si l'Escadre
se trouvoit réunie au rendez-vous,
on ne l'accusât du retard, ou du peu
de réussite de l'entreprise. Il avoit
pris fortement cette résolution, quand
il découvrit la terre le quatorze de
Mai, à 47 degrés ou environ de lati-

rude méridionale, mais pendant qu'il faisoit ses efforts pour s'en écarter, il eut le malheur de tomber de l'échelle de poupe, & de se briser l'épaule. Cet accident le mit hors d'état d'agir, & les gens d'équipage ayant manqué à prendre toutes les mesures nécessaires, le bâtiment toucha sur un rocher couvert d'eau, fut bien-tôt ouvert & échoua entre deux petites Isles. La confusion que ce malheur occasionna fut beaucoup augmentée par les dispositions que l'équipage avoit à la révolte. Les gens s'imaginèrent qu'après la perte du vaisseau le Capitaine n'avoit plus aucune supériorité, & qu'ils étoient devenus tous égaux. Ils commencèrent par piller le bâtiment, s'armèrent de tout ce qu'ils trouverent sous leur mains, & menacerent de massacrer quiconque auroit la hardiesse de s'opposer à eux. Cette espece de frénésie fut augmentée par les liqueurs qu'ils trouverent à bord, & quelques-uns en burent avec tant d'excès, qu'ils tomberent entre les ponts, & furent noyés dans le vaisseau même, qui étoit plein d'eau. Le Capitaine, après avoir fait ses efforts pour

ANSON.

Chap. VI.

An. 1741.

engager l'équipage à venir à terre , fut enfin obligé d'abandonner les mutins & de suivre ses Officiers , avec ceux qui continuerent de demeurer soumis à son autorité. Ensuite il renvoya la chaloupe , & fit représenter à ceux qui étoient restés, qu'ils devoient songer à leur conservation , mais ce fut sans aucun succès. Cependant le lendemain , le temps étant devenu très orageux , ils virent que le vaisseau étoit prêt à se séparer , craignirent de périr , & marquerent leur désir d'aller à terre , mais les chaloupes n'arrivant pas aussi promptement qu'ils les attendoient, ils furent saisis d'une fureur si extraordinaire, qu'ils pointerent une piece de quatre contre la hutte où étoit le Capitaine , & tirèrent deux coups , qui passèrent heureusement par dessus. Leurs dispositions mutines parvinrent à un tel excès quand ils furent débarqués , que se trouvant sur une côte déserte , où l'on pouvoit à peine avoir d'autres provisions que celles qu'on faisoit du vaisseau naufragé , il ne fut pas possible de les engager à ménager toutes celles qu'on en retira. On ne vit plus entr'eux que fraudes &

que larcins , chacun s'attachant à ca-
cher ce qu'il avoit détourné & tou-
te cette conduite ne servant qu'à
animer les hommes les uns contre
les autres occasionna une infinité de
divisions & de querelles.

ANSON.
Chap. VI.
An 1741.

Une autre source de chaleur & d'ani-
mosité fut le sentiment du Capitaine ,
qui étoit totalement différent de celui
de presque tous les autres, sur les mesu-
res qu'il y avoit à prendre dans une cir-
constance aussi critique. Il étoit d'a-
vis de rétablir autant qu'il seroit pos-
sible les chaloupes , pour se re-
mettre en mer , & faire cours au
Nord , parce qu'ayant encore plus
de cent hommes en bonne santé ,
des armes à feu & des munitions ,
qu'on avoit sauvées du naufrage , il
ne doutoit pas qu'ils ne fussent en
état de se rendre maîtres de quelque
vaisseau Espagnol , s'il en pouvoit
trouver sur la côte , & il espéroit
en rencontrer dans le voisinage de
Chiloe ou de Baldivia. Son dessein
étoit quand il s'en feroit emparé d'al-
ler ensuite au rendez-vous à Juan-
Fernandez , & il soutenoit que quand
même on ne feroit aucune prise , les
chaloupes seroient en état de les y

Suites fa-
cheuses de
cette rebel-
lion.

ANSON.
; Chap. VI.

An. 1741.

conduire aisément. Ce projet ne put être goûté de la plus grande partie des gens, qui ne pouvoient se résoudre à reprendre une entreprise, qui leur avoit déjà occasionné tant de défâstres. La résolution la plus générale fut donc d'allonger la grande chaloupe, & de s'en servir, ainsi que des autres pour faire cours au Sud, afin de passer le détroit de Magellan, & de faire leurs efforts pour gagner la côte du Bréfil, où ils ne doutoient pas qu'ils ne fussent bien reçus, & qu'on ne leur procurât les moyens de repasser dans la Grande-Bretagne. Quoique ce projet à la première vue, dut paroître beaucoup plus dangereux & plus long que celui qui avoit été proposé par le Capitaine, cependant comme il avoit pour objet de retourner dans leur patrie, cette seule circonstance leur fit fermer les yeux sur tous les autres inconvénients, & ils l'embrassèrent avec tant d'opiniâtreté, que le Capitaine même sans jamais changer de sentiment, fut obligé de céder au torrent & de paroître acquiescer à ce projet, qu'il étoit résolu de traverser secrètement. Il commença par

prendre la résolution de faire tellement allonger la grande chaloupe , qu'elle put servir seulement à les conduire à l'Isle de Juan-Fernandez , & non à faire un voyage aussi long que celui de la côte du Brésil. Les gens étoient déjà très animés contre le Capitaine , à cause de la fermeté avec laquelle il s'étoit opposé à leur projet favori , mais il survint un nouvel accident , qui augmenta encore de beaucoup leur ressentiment contre lui. Un quartier-maître nommé Cozens qui avoit toujours paru à la tête de la mutinerie de toute la troupe , eut des querelles avec la plus grande partie des Officiers qui étoient attachés au Capitaine : il le traita lui même avec tant de hauteur & d'insolence , que la fureur & la brutalité de cet homme devenant de jour en jour plus intolérable , on ne douta plus qu'il n'y eut quelque mesure violente prête à éclore , & que Cozens ne fut à la tête , ce qui obligea le Capitaine & tous ses partisans de se tenir sur leurs gardes. Le munitionnaire retrancha un jour par ordre de M. Cheap la portion à un homme qui ne vouloit pas travailler : Cozens se mê-

ANSON.
Chap. VI.
An. 1741.

ANSON.
Chap. VI.

AN. 1741.

la dans cette affaire, & insulta vivement le munitionnaire, qui lui même étoit fort vif & qui délivroit alors les portions devant la tente du Capitaine. Le munitionnaire irrité de son entêtement, & peut-être déjà animé par quelque querelle précédente, cria » à la mutinerie » en ajoutant » tant » le coquin a des pistolets » & en même temps il eut l'imprudence d'en lâcher un sur Cozens. M. Cheap à ce cri, & sur le bruit du pistolet sauta aussi-tôt hors de sa tente, & ne doutant pas qu'il n'eut été tiré par Cozens, il lui en lâcha un coup, qui l'atteignit à la tête : il ne fut pas tué sur la place, mais le coup étoit mortel, & il expira quinze jours après.

Les révoltes laissent le Capitaine à terre,

Quoique cet événement irritât beaucoup les gens, il les frappa de terreur, & les rendit plus soumis à l'autorité du Capitaine. Cependant quand ils eurent préparé la grande chaloupe, & qu'ils furent disposés à se mettre en mer, voyant qu'il traversoit secrètement leur projet de gagner le détroit de Magellan, & dans la crainte qu'il ne réussit enfin à se former un parti suffisant pour le rendre absolument sans effet, ils ré-

folurent de prendre le prétexte de la mort de Cozens, pour le dépouiller du commandement, & pour le conduire en Angleterre, afin de le faire juger comme meurtrier. En conséquence ils lui donnerent une garde ; mais quand ils furent prêts à s'embarquer, ils le laissèrent à terre avec le petit nombre de ceux qui lui étoient demeurés attachés, sans autre bâtiment que le bateau nommé en Anglois Yawl, ou Jol, mais il recouvra ensuite la barge, parce que ceux qui le montoient vinrent rejoindre leur Capitaine.

Quand le Wager avoit fait naufrage, il étoit monté de près de cent trente personnes, dont il en mourut environ trente pendant le séjour. Il y en eut quatre-vingt qui s'embarquerent dans la grande chaloupe & le canot pour faire cours au Sud, enforte qu'après leur départ, il ne resta que onze personnes avec le Capitaine, qui étoit aussi tout ce que la barge & le Yawl pouvoient contenir.

Ce fut environ cinq mois après le naufrage, que la grande chaloupe, changée en barque longue, leva l'an-

ANSON.

Chap. VI.

An. 1741.

Ils gagnent
la côte du
Brésil,

ANSON.

Chap. VI.

An. 1741.

cre & fit voile au Sud , les gens faisant trois acclamations à leur départ pour saluer le Capitaine , qui étoit sur le rivage avec le Lieutenant des troupes de terre , nommé Hamilton , & le chirurgien. Ils eurent bien-tôt lieu de se repentir de la témérité avec laquelle ils s'étoient engagés dans une entreprise aussi désespérée. Le bâtiment pouvoit à peine contenir le nombre d'hommes avec lequel ils l'avoient mis en mer , & leurs provisions n'étant autres que celles qu'ils avoient pu retirer du vaisseau naufragé, ils n'en avoient qu'une très petite quantité. Leur canot , le seul petit bâtiment qu'ils eussent , fut bien-tôt rompu de la poupe & se brisa en pieces , enforte que lorsqu'ils manquerent d'eau & de provisions , ils ne purent que très rarement aborder le rivage , pour s'en procurer de fraîche. La misère qu'ils souffroient fut aussi grande qu'on peut se l'imaginer ; ils laisserent environ vingt de leurs hommes à terre dans les différents endroits où ils touchèrent ; mais il en périt beaucoup plus par la faim pendant celong & ennuyeux voyage ; enforte que de quatre - vingt qu'ils étoient

étoient en partant, il n'y en eut que trente qui eurent le bonheur de l'achever. Ceux-ci arriverent à Rio - Grande , sur la côte du Brésil , le 29 de Janvier suivant.

ANSON.
Chap. VI.

An. 1741.

Le Capitaine & ceux qui étoient demeurés avec lui , quand il fut ainsi abandonné , se propofoient d'aller du côté du Nord dans la Barge & dans le Jol , mais le temps fut si contraire qu'il se passa deux mois après le départ de la grande chaloupe avant qu'ils pussent se mettre en mer. L'endroit où le Wager avoit fait naufrage , n'étoit pas une partie du continent , comme ils l'avoient cru d'abord , mais une isle , à quelque distance de la terre-ferme , & elle ne leur fournissoit d'autre nourriture que des coquillages , avec quelques herbes. La chaloupe avoit emporté la plus grande partie des vivres qu'on avoit tirés du vaisseau , en sorte que le Capitaine & ses gens manquerent souvent de nourriture , parce qu'ils étoient résolus de conserver le peu qu'ils avoient de provisions de mer pour leur voyage au Nord.

Ils gagnent
la côte du
Brésil.

Il fut très fâcheux pour les gens du Wager d'ignorer que la pinque

Ils se met-
tent en mer.

ANSON.
Chap. VI.
An. 1741.

l'Anne étoit fort près d'eux tout le temps qu'ils demeurèrent à terre ; en effet elle n'en étoit éloignée que d'environ trente lieues, & passa très près du même endroit, dans le temps où ils firent naufrage. Ce bâtiment étoit spacieux ; il auroit pû les prendre tous à bord, & les auroit conduits à l'Isle de Juan-Fernandez. M. Walter jugea même qu'il en étoit beaucoup plus près, d'autant que plusieurs des gens du Wager entendirent diverses fois le bruit du canon qui ne pouvoit être que celui qu'on tiroit tous les soirs de la pinque, & ce qui confirma son sentiment, c'est que ce fut toujours vers ce même temps que ses gens entendirent ce bruit.

Le 14 de Décembre, le Capitaine & ses gens s'embarquerent sur la Barge & le Jol, dans l'intention de faire cours au Nord ; mais à peine avoient-ils été une heure en mer, que le vent commença à souffler avec tant de violence, & que la mer devint si haute qu'ils furent obligés pour éviter leur perte totale, d'y jeter la plus grande partie des provisions qu'ils avoient sauvées du vaisseau naufragé. Ils persisterent cependant dans leur

deffein, & aborderent à terre le plus fouvent qu'il leur fut poffible, pour fe procurer de la fubfiftance. Ils eurent le malheur, environ quinze jours après de perdre le Jol qui coula à fond étant à l'ancre, & il y périt un homme qui fut noyé. Cet accident leur caufa la plus grande affliction; il ne leur reftoit que la barge, il n'y avoit pas affez de place pour les contenir tous, & ils fe trouverent dans la dure néceffité de laiffer quatre de leurs mariniers fur une côte déferte. Malgré ces défâftres, ils continuerent leur cours au Nord, quoiqu'ils fuflent fouvent retardés par les vents, & par le befoin de provifions qu'ils étoient obligés de chercher à terre. Ils firent trois tentatives inutiles pour doubler une pointe qu'ils jugerent être le cap nommé de Tres Montes, mais ne pouvant en furmonter les difficultés, ils réfolurent unanimement de retourner à l'Ifle qu'ils avoient nommée de Wager. Ils y arriverent au milieu de Février, prefque demi morts de faim & de fatigue. Quand ils y eurent débarqué, ils reçurent inopinément un grand foulagement par diverfes pieces de bœuf que la mer avoit détachées

ANSON.
Chap. VI.

An. 1741.

ANSON.
Chap. VI.
An. 1741.

du vaisseau naufragé, & qui nageoient sur la surface de l'eau. Peu de temps après arriverent dans la même Île deux canots d'Indiens dans l'un desquels ils en trouverent un, natif de Chiloe, qui parloit un peu Espagnol. M. Elliot le chirurgien qui entendoit cette langue, l'engagea à conduire le Capitaine & ses gens à Chiloe, en lui promettant pour récompense de lui donner la barge avec tout ce qui en dépendoit.

Le Capitaine
reste encore à
terre avec 4
hommes.

En conséquence, les onze personnes qui composoient tout l'équipage s'embarquerent le six de Mars, à bord de la barge; mais après un voyage de quelques jours, six d'entr'eux avec un Indien furent écartés en mer dans ce petit bâtiment, pendant que le Capitaine étoit à terre, avec M. Hamilton, Lieutenant de la marine, M. Elliot le chirurgien, M. Byron, & M. Campbell, quartiers-mâîtres. C'est ainsi que ces cinq Anglois demeurèrent sur une côte déserte, sans provisions, & sans aucun moyen de s'en procurer, d'autant que leurs armes, leurs munitions, enfin le peu qu'ils possédoient étoit demeuré dans la barge.

Ils se trouverent alors dans l'état le plus déplorable , & suivant leur opinion dans une situation plus affreuse que ce qu'ils avoient éprouvé jusqu'alors : mais pendant qu'ils faisoient reflexion aux différentes circonstances de ce dernier malheur si peu prévu , & qu'ils se persuadoient qu'il n'y avoit plus aucune espérance de soulagement , ils virent dans l'éloignement un canot qu'on reconnut bien-tôt pour celui de l'Indien , qui avoit entrepris de les conduire à Chiloé. Cet honnête Américain avoit quitté le Capitaine Cheap & ses gens pour aller pêcher , & avoit laissé l'autre Indien que les matelots avoient emmené en mer dans la Barge. Quand cet homme vit qu'il avoit perdu la Barge & son compagnon, on eut beaucoup de peine à lui persuader qu'on n'eut pas tué cet Indien ; mais enfin étant satisfait de tout ce qui lui fut dit à ce sujet , il entreprit de les conduire aux établissemens Espagnols , & de leur fournir des provisions pendant toute la route. Pour y réussir , il prit plusieurs de ses compatriotes dans d'autres canots ; le Capitaine & ses quatre compagnons s'embar-

ANSON.
Chap. VI.
An. 1741.

Ils se font
conduire aux
établissemens
Espagnols.

ANSON.

Chap. VI.

An. 1741.

querent avec eux , vers le milieu de Mars , & au commencement de Juin ils arriverent à l'Isle de Chiloé. M. Elliot mourut dans la traversée , & les autres furent réduits à un état si facheux par le chagrin & par la fatigue , que les Espagnols qui les traitèrent avec beaucoup d'humanité , ne purent les rétablir que très difficilement. Après être demeurés quelque temps à Chiloé , on les envoya à Valparaiso , & ensuite à Saint-Jago , Capitale du Chili. Ils y demeurèrent plus d'un an , & sur les nouvelles d'un Cartel avec l'Espagne , le Capitaine Cheap & le Lieutenant Hamilton eurent la permission de revenir en Europe , à bord d'un vaisseau François. M. Campbell qui avoit changé de religion pendant qu'il étoit à Saint-Jago , préfera d'aller à Buenos-Ayres , avec Pizarro & ses Officiers : il revint depuis avec eux en Espagne , d'où il repassa ensuite en Angleterre.



CHAPITRE VII.

Description de Mafa-Fuero : on trouve la Pinque hors d'état de servir : les Anglois prennent un vaisseau Espagnol : instructions qu'ils en reçoivent : ils apprennent les mesures qu'on avoit prises précédemment contre eux : M. Anson revient à Juan-Fernandez : il se met en croisière avec son Escadre : le Tryal fait une prise : le Tryal est fort endommagé dans ses mâts : On le coule à fond & l'on arme la prise : les Anglois en font une nouvelle : politesse de M. Anson , & retenue des Anglois envers les femmes Espagnoles : il fait réparer & armer ses chaloupes.

A PRÈS avoir parlé en peu de mots des infortunes qui accompagnèrent les gens de l'Equipage du Wager, nous allons reprendre le fil de ce qui concerne M. Anson, que nous avons laissé à l'Isle de Juan-Fernandez. La Chaloupe le Tryal qu'il avoit envoyée à l'Isle de Mafa-Fuero,

ANSON.
Chap. VII.
An. 1741.

Description
de Mafa-Fue-
ro.

ANSON.
Chap. VII.
An. 1741.

revint à celle de Juan-Fernandez ; environ une semaine après l'arrivée de la Pinque l'Anne , ayant fait le tour de l'Île , sans avoir trouvé aucun des vaisseaux de l'Escadre. Cette Île que les Espagnols appellent le petit Juan-Fernandez , est un peu plus grande & d'un meilleur terrain qu'on ne l'a précédemment représentée. Les anciens Ecrivains en ont parlé comme d'un petit rocher nud , sans bois , sans eau , & entièrement inaccessible ; au lieu que les Anglois l'ont trouvée couverte d'arbres , avec plusieurs belles cascades d'eau qui tombent de la côte dans la mer. Il y a aussi du côté du Nord un endroit où un vaisseau pourroit jeter l'ancre , mais il seroit trop exposé à tous les vents , excepté à celui du Sud. On y trouve une grande quantité de Lions & de Veaux marins , outre beaucoup de Chevres , qui n'ayant jamais été troublées , ne connoissoient pas le danger jusqu'à ce qu'on eut tiré fréquemment sur elles ; & comme les Espagnols n'ont pas jugé cette Île assez considérable pour être fréquentée par leurs ennemis , ils n'en ont pas détruit les provisions , en mettant des chiens à terre.

Quand on eut déchargé la Pinque, ce qui employa la fin du mois d'Aout, le Chef d'Escadre eut le chagrin de voir que la plus grande partie des provisions étoient gâtées par l'eau de la mer, & que le bâtiment, bien examiné par le charpentier, étoit hors d'état de servir. En conséquence, sur la requête que le maître, nommé M. Gérard présenta à M. Anson, au nom des propriétaires, le Chef d'Escadre acheta pour la somme de trois cents livres sterling le bâtiment avec tout ce qu'il contenoit, & le maître ainsi que tous les hommes passèrent à bord du Gloucester. Tous les gens d'Equipage partagés alors entre les trois bâtiments, ne montoient qu'à trois cents trente-cinq hommes, y compris les Mouffes, & ce nombre n'auroit pas même été suffisant pour former l'Equipage complet du Centurion.

ANSON.
Chap. VII.
An. 1741.

On trouve
la Pinque
hors d'état de
servir.

On approchoit de jour en jour de la saison où la navigation est la plus favorable dans ces mers, & les gens s'occupoient fortement à rétablir les bâtiments. Le 8 de Septembre, vers onze heures du matin, on découvrit une voile qui approchoit de l'Isle, ce

Les Anglois
prennent un
vaisseau Es-
pagnol.

ANSON.
Chap. VII.

An. 1741.

qui fit espérer à M. Anson que ce seroit un des vaisseaux de son Escadre ; mais quand on vit qu'elle tournoit à l'Est, on jugea que c'étoit un bâtiment Espagnol. Le Centurion qui étoit le plus près, se mit en mer avec toute la diligence qu'on put faire, mais la nuit étant survenue, on perdit ce vaisseau de vue, & le lendemain, quoique le temps fut très serein, on eut le chagrin de ne plus le découvrir, même du haut du grand mâ. Les Anglois résolurent cependant de continuer leur poursuite ; mais après avoir croisé ce jour entier & le lendemain, ils se déterminèrent à retourner à Juan-Fernandez. Le 10, vers trois heures du matin, un vent frais de Sud-Ouest s'étant élevé, les obligea de diriger leur cours au Nord-Ouest, & au point du jour ils aperçurent à cinq lieues de distance un bâtiment qui n'étoit pas le même que celui qu'ils avoient vû quelques jours avant. L'Equipage du Centurion fit alors force de voiles ; ce bâtiment vint à eux, mit pavillon Espagnol, & fit un signal comme à un confor, mais voyant qu'on ne lui répondoit pas, il tourna aussi-tôt au Sud.

Comme ce navire paroïssoit un gros vaisseau, & qu'il avoit pris par erreur le Centurion pour son confor, on pensa que c'étoit un vaisseau de guerre de l'Escadre de Pizarro, ce qui porta M. Anson à donner ordre de rompre toutes les cabannes des Officiers, & de les jetter en mer, avec plusieurs barriques d'eau, ainsi que les provisions qui étoient entre les canons; mais quand on fut plus près, on reconnut que c'étoit un navire marchand qui n'avoit que très peu de canons, & qui se rendit quand on lui eut tiré quatre volées. M. Saumarez, premier Lieutenant du Chef d'Escadre eut ordre de prendre possession de la prise, & d'envoyer les Officiers, les passagers, & ensuite tous les autres prisonniers à bord du Centurion. Ce bâtiment se nommoit Nuestra-Senora-del-monte-Carmelo, & étoit commandé par Manuel Zamorra. Lorsque M. Saumarez passa à bord de la prise, les Espagnols le reçurent avec les plus basses soumissions, étant remplis de terreur, & dans la plus grande crainte de recevoir de mauvais traitements. Le Lieutenant fit ses efforts avec beaucoup de po-

ANSON.
Chap. VII.
An. 1741.

ANSON.
Chap. VII.
An. 1741.

liteſſes pour diſſiper leur frayeur, les affura qu'elle étoit très mal fondée, & qu'ils tomboient entre les mains d'un ennemi généreux. La cargaiſon conſiſtoit particulièrement en ſucre, en une grande quantité d'étoffes, du coton & du tabac ; mais ce qu'on trouva de plus conſidérable furent quelques caſſes de vaiſſelle d'argent, & vingt-trois ſérons de piaſtres, dont chacun peſoit plus de deux cents livres *aver-du-pois*. Le vaiſſeau, de quatre cents cinquante tonneaux, étoit chargé pour le port de Valparaïſo, dans le Royaume du Chili.

Instructions
qu'ils en re-
çoivent.

Suivant ce qu'on apprit par les priſonniers qui étoient à bord, ainſi que par les lettres & les papiers qui tomberent entre les mains de M. Anſon après la priſe du vaiſſeau, on fut informé avec certitude de la force & de la deſtination de l'Eſcadre de l'Amiral Pizarro qui avoit croiſé à la hauteur de Madere, dans le temps où les Anglois y avoient paſſé, avoit enſuite donné la chaſſe à la Perle, quand ce bâtiment étoit allé à Saint-Julien, & avoit enfin éprouvé tous les malheurs que nous avons rap-
portés.

Ils appren-
nent les me-
ſures qu'on
avoit priſes
précédem-
ment contre
eux.

Lorſque Pizarro avoit envoyé un

exprès au Viceroy du Pérou pour lui demander deux cents mille piaftres, il lui avoit fait dire qu'il étoit poffible qu'au moins une partie de l'Efcadre Angloife entrât dans la mer du Sud : mais que fâchant par fa propre expérience qu'elle feroit dans un état très foible & fans défenfe, il confeilloit à Son Excellence d'envoyer dans la partie du Sud tous les vaiffeaux de guerre qu'il pourroit raffembler; qu'ils enleveroient vraifemblablement les navires Anglois les uns après les autres avant qu'ils puffent gagner aucun port de rafraîchiffement, & qu'il ne doutoit pas que fes vaiffeaux ne s'en rendiffent aifément les maîtres. Cet avis fut très approuvé du Viceroy qui fit auffi-tôt mettre en mer quatre vaiffeaux de Callao, l'un de cinquante canons, deux de quarante, & un de vingt-quatre. Ils étoient deftinés à joindre Pizarro quand il arriveroit fur la côte du Chili; trois établirent leur croifiere à la hauteur du port de la Conception, & le quatrième à l'Ifle de Juan-Fernandez. Ils y croiferent pour chercher l'Efcadre de M. Anfon jufqu'au 6 de Juin, mais n'ayant vu jufqu'alors aucun de fes vaiffeaux, & jugeant

ANSON.

Chap. VII.

An, 1741.

ANSON.
Chap. VII.
An. 1741.

qu'il leur étoit impossible de tenir si long-temps la mer, ils quitterent leur croisiere, & retournerent à Callao. Cette circonstance remarquable prouve que les événemens regardés par M. Anson, & par tous ses gens comme l'infortune la plus terrible, & qui lui coûtèrent réellement la vie d'un grand nombre d'hommes, furent cependant la cause de la conservation du reste. En effet, si les Anglois avoient gagné l'Isle dans le temps où M. Anson pensa l'avoir vue, qui étoit le 28 de Mai, où ils en étoient réellement très proches, ils n'auroient pu manquer de tomber entre les mains de leurs ennemis. Ils étoient alors dans un tel état de foiblesse, que la plus médiocre défense leur auroit été impossible. Le Tryal, le Gloucester & la Pinque l'Anne qui aborderent séparément à la même Isle auroient éprouvé un semblable sort, & M. Anson ainsi que tous les hommes demeurés vivants auroient été emmenés prisonniers à Callao. Quand on apprit ces nouvelles, les gens du Centurion ne douterent plus que les jarres brisées, les cendres & les os de poisson qu'ils avoient vûs dans le

temps de leur première descente à Juan-Fernandez, n'y eussent été laissés par le bâtiment qui avoit croisé à la hauteur de ce port.

ANSON.
Chap. VII.
An. 1741.

Outre toutes les circonstances relatives à Pizarro, que le Chef d'Escadre apprit des prisonniers & des papiers qu'on trouva à bord du Carmelo, il fut encore averti que l'Embargo mis au mois de Mai précédent sur tous les navires de cette mer, étoit actuellement levé, ce qui lui donna l'espérance de faire d'autres prises considérables, pour se dédommager de l'impossibilité où il se trouvoit d'exécuter quelque entreprise importante contre les établissemens Espagnols. Le Chef d'Escadre étant ainsi satisfait sur les principaux objets qui pouvoient l'intéresser, prit à bord la plus grande partie des prisonniers, avec tout l'argent, & mit à la voile pour Juan-Fernandez, où il jeta l'ancre le lendemain avec sa prise.

M. Anson
revient à
Juan-Fernan-
dez,

Après avoir interrogé plus en détail les prisonniers, & examiné plus particulièrement les papiers, on reconnut que plusieurs autres vaisseaux marchands avoient été chargés à Callao pour Valparaiso. Le Chef d'Es-

Il se met en
croisière avec
son Escadre.

ANSON.
Chap. VII.
An. 1741.

cadre employa dès le lendemain matin la double chaloupe le Tryal, pour croiser à la hauteur de ce dernier port, & il résolut aussi de séparer les vaisseaux qui étoient sous ses ordres, afin de les employer en différentes croisières, ce qui les mettroit plus à portée de faire des prises, & seroit moins sujet à jeter l'allarme sur la côte. Les matelots oublièrent alors toutes leurs fatigues précédentes, reprirent leur activité ordinaire, & se préparèrent avec une diligence infatigable à quitter l'Isle de Juan-Fernandez. Comme ces préparatifs, malgré toute leur industrie ne pouvoient manquer de les occuper quatre ou cinq jours : M. Anson, pendant cette intervalle donna ordre de mettre à bord de la prise le Carmelo, l'artillerie de la Pinque l'Anne qui consistoit en quatre pieces de six livres, quatre de quatre livres, & deux mortiers. Il mit six passagers & vingt-trois matelots à bord du Gloucester, pour aider à la manœuvre, & donna ordre au Capitaine Mitchel de partir de l'Isle de Juan-Fernandez, pour croiser à la hauteur de celle de Payta, à une distance du rivage, assez éloignée pour ne pas

être découvert, & de demeurer dans cette croisière jusqu'à ce qu'il y fût joint par le Centurion. Quand M. Anson eut donné ces ordres, il leva l'ancre le 19 de Septembre, de conserve avec la prise; sortit de la baie, quitta l'Isle de Juan-Fernandez, & fit voile à l'Ouest pour joindre la double chaloupe le Tryal qui croisoit à la hauteur de Valparaíso.

ANSON.
Ch. VII.

An. 1741

Le Centurion, après avoir quitté l'Isle de Juan-Fernandez, fut retenu trois jours par l'inconstance des vents, à la vue de cette Isle. Le 25 de Septembre, un peu avant le coucher du soleil, il découvrit deux voiles à l'Est, & la prise avança directement de ce côté, en se séparant du Centurion, pour ne pas donner lieu de soupçonner que c'étoient des bâtimens en croisière. M. Anson qui avoit tout disposé pour le combat, mit toutes ses voiles pour s'avancer vers ces vaisseaux. Aussi-tôt qu'il eut été apperçu par l'un des deux qui paroissoit être un navire de force, ce dernier vint directement à lui, pendant que l'autre se tenoit à quelque distance. A sept heures du soir, le Centurion se trouva à la portée du

Le Tryal
fait une prise.

ANSON.
Ch. VII.

An. 1741.

pistolet de celui qui étoit le plus près ; ayant une bordée prête à tirer , & les canoniers tenant leurs mèches alumées pour mettre le feu au premier ordre. Aussi-tôt que M. Anson vit qu'il étoit impossible que ce bâtiment échappât , il ordonna au maître d'appeler en Espagnol , avant de faire tirer le canon ; mais l'Officier qui commandoit à bord , & qu'on reconnut pour M. Hughes , Lieutenant , du Tryal répondit en Anglois. Il dit que ce bâtiment étoit une prise faite quelques jours avant par le Tryal qui étoit l'autre vaisseau qu'on voyoit à quelque distance , mais qu'il avoit perdu ses mâts. Le Tryal joignit ensuite le Centurion ; le Capitaine Saunders , qui commandoit , vint à bord , & dit au Chef d'Escadre que cette prise étoit un des meilleurs voiliers , qui lui avoit coûté trente-fix heures de chasse ; que pendant quelque temps il avoit désespéré de s'en rendre maître : que les Espagnols avoient d'abord été allarmés en voyant comme un nuage de voiles qui les poursuivoient , parce que le corps du navire étoit si enfoncé dans l'eau qu'on n'en voyoit aucune partie ; mais que remarquant

ensuite combien le Tryal gagnoit peu sur eux, ils avoient cessé de craindre, & avoient changé de cours pendant la nuit, en fermant toutes leurs fenêtres, pour qu'on ne vit aucunes lumieres : que cependant une fente dans un des volets avoit rendu toutes leurs précautions inutiles ; que les gens du Tryal voyant toujours cette lumiere, avoient continué de lui donner la chasse jusqu'à ce qu'ils eussent été à la portée du canon : que le Capitaine Saunders leur avoit inopinément donné l'alarme par une bordée, & qu'il n'avoit pas eu le temps d'en tirer une seconde, parce qu'ils avoient baissé les voiles, & s'étoient soumis sans opposition. Ce vaisseau nommé l'Aranzazu, étoit un des plus gros navires marchands employés dans ces mers, & portoit six cens tonneaux de charge. La cargaison étoit à peu près la même que celle du Carmelo, mais il n'y avoit que pour environ cinq mille livres sterling d'argent.

Ce succès fut en quelque sorte balancé par le malheur qui arriva au Tryal d'avoir son grand mât fendu : le mât du grand hunier tomba dans

ANSON.
Ch. VII.

An. 1741.

Le Tryal est
fort endom-
magé dans ses
mâts.

ANSON.
Ch. VII.

An, 1741.

la mer, & le lendemain matin, pendant qu'ils faisoient tous voile à l'Est, le mât de Misène fut rompu. Ces accidents étoient d'autant plus fâcheux, qu'on ne pouvoit lui donner de secours, parce que le vent souffloit avec tant de force, que le Chef d'Escadre n'osa hazarder de mettre sa chaloupe en mer. Il ne vouloit pas laisser ce bâtiment dans une situation aussi fâcheuse, & il fut obligé de l'attendre pendant près de quarante-huit heures, ce qui les écarta tous de leur croisière, & leur fit craindre avec raison d'avoir manqué quelque riche capture.

On le coule
à fond & l'on
arme la prise.

Le 27, le temps étant beaucoup plus calme, M. Anson envoya sa chaloupe au Tryal : le Capitaine vint à bord du Centurion, & lui donna un acte signé de lui, & de tous les Officiers, pour représenter que son bâtiment, outre qu'il étoit démâté, avoit tant de fentes de tous côtés qu'on étoit obligé d'employer la pompe dans le temps le plus modéré ; que s'il survenoit du gros temps, ils ne pourroient manquer de périr tous. Sur cette représentation, le Chef d'Escadre voyant qu'il n'avoit pas ce qui auroit été nécessaire pour le ré-

parer, donna ordre de le détruire ; mais jugeant qu'il étoit à propos de paroître toujours avoir la même force, & sachant que la prise du Tryal avoit souvent été employée en vaisseau de guerre par le Viceroy du Pérou, il ordonna qu'elle seroit établie frégate au service de Sa Majesté Britannique, pour être montée par l'Equipage du Tryal, sous le même Capitaine, & sous les mêmes Officiers. Pendant que cette prise étoit au service d'Espagne, elle portoit trente-deux canons, mais on ne lui en donna alors que vingt, dont douze furent pris sur le Tryal, avec huit qui avoient été sur la Pinque l'Anne. Tout étant ainsi réglé, le Capitaine Saunders eut ordre d'enlever du Tryal les armes & les munitions de guerre & de bouche, ainsi que tout ce qui pouvoit servir aux autres vaisseaux ; après quoi on le coula à fond. On donna à cette nouvelle frégate le nom de la prise du Tryal : le Capitaine eut ordre de croiser à la hauteur de l'Isle de Valparaiso, d'y demeurer vingt-quatre jours, & s'il n'étoit pas joint dans cet espace de temps par le Chef d'Escadre, de ga-

ANSON.
Ch. VII.

An. 1741.

ANSON.
Ch. VII.

An. 1741.

gner la côte du Pusco ou de Nasca ; où il trouveroit sûrement M. Anson. Après que ces ordres eurent été donnés , le Centurion quitta les autres vaisseaux le soir du même jour , 27 de Septembre , pour croiser pendant quelques jours à la hauteur de Valparaïso.

Les Anglois
font une nou-
velle prise.

Quoique cette disposition fut la plus prudente qu'on pût imaginer , relativement au peu de forces qui étoient sous les ordres du Chef d'Escadre ; il n'eut pas le bonheur de rencontrer aucun vaisseau dans ces différentes croisières. M. Anson fut joint par les prises du Tryal & du Centurion , dont la dernière avoit aidé à vider & à couler à fond la double chaloupe ; & il résolut de rejoindre le Capitaine Mitchel qui étoit en croisière à Payta , afin que si l'on mettoit hors une Escadre de Callao ils pussent la bien recevoir , en réunissant leurs forces. Dans cette intention , ils dirigèrent leur cours au Nord , & le 5 de Novembre ils furent à la vue de la haute terre de Barranca ; environ une heure après l'avoir découverte , ils eurent la satisfaction qu'ils attendoient depuis si long-temps de voir

une voile à laquelle ils donnerent aussi-tôt la chasse ; mais le Centurion étant beaucoup meilleur voilier que les deux prises , les perdit de vûe , & gagna considérablement sur le vaisseau qu'il poursuivoit. Cependant la nuit étant survenue , il le perdit aussi de vue vers les sept heures du soir , & les Officiers étoient indécis sur le cours qu'il falloit tenir , mais à la fin M. Anson décida que puisqu'ils avoient le vent favorable , ils ne devoient pas en changer. On continua la chasse environ une heure & demie dans les ténèbres ; quelques-uns s'imaginant de temps en temps voir les voiles de l'ennemi directement devant eux. Enfin M. Brett, second Lieutenant l'apperçut directement à bas bord qui faisoit cours vers la haute mer , à quatre points de différence de celui du Centurion. Aussi - tôt on suivit le même cours , on le joignit en moins d'une heure , & il amena après qu'on eut tiré quatorze coups de canon. M. Dennis , troisième Lieutenant du Centurion fut envoyé dans une chaloupe , avec seize hommes pour prendre possession de la prise qu'on trouva d'environ trois cents tonneaux. On

ANSON.
Ch. VII.

An. 1741.

ANSON.
Ch. VII.
An. 1741.

la nommoit la Santa Terefa-de-Jesus ; elle alloit de Guiaquil à Callao , & étoit chargée de peaux , de bois , de tabac , de cacao , de noix de coco , de fil de Pito qui est très fort , & qu'on fait d'une espece de plante , de cire , de drap de Quito , & de plusieurs autres denrées ; mais l'argent qu'on trouva à bord ne montoit pas à plus de cent soixante-dix livres sterling. Quoique cette cargaison fut de grande valeur pour les Espagnols , comme on avoit les ordres les plus précis de ne pas rançonner leurs vaisseaux ; toutes les marchandises qu'on leur prenoit dans ces mers , excepté celles qui pouvoient servir aux Anglois , ne donnoient d'autre avantage que celui d'en priver leurs ennemis.

Politesse de
M. Anson, &
retenue des
Anglois en-
vers les fem-
mes Espa-
gnoles.

Outre l'équipage composé de quarante-cinq hommes , il y avoit à bord dix passagers, savoir quatre hommes & trois femmes nés dans le pays , mais de parents Espagnols avec trois esclaves noirs qui les accompagnoient. Les femmes étoient une mere & deux filles dont l'aînée avoit vingt & un ans , & la plus jeune quatorze. Ces femmes furent frappées de la plus grande terreur , & plongées dans le chagrin

chagrin le plus vif, quand elles virent qu'elles tomboient entre les mains d'ennemis que les outrages commis par les boucaniers, & les discours des prêtres Espagnols leur faisoient regarder comme les plus brutaux & les plus terribles de tous les hommes. Leurs craintes étoient beaucoup augmentées par la beauté extraordinaire de la plus jeune de ces demoiselles, & par les dispositions à la débauche, où elles avoient lieu de croire qu'elles trouveroient des matelots qui n'avoient pas vû une seule femme depuis près de douze mois. Remplies de ces terreurs, elles se cachèrent aussi-tôt que l'Officier vint à bord, & quand elles furent découvertes, il eut beaucoup de difficulté à leur persuader d'approcher de la lumière. Il les convainquit bientôt par sa conduite polie, & par les assurances qu'il leur donna de toutes sortes de bons traitemens & d'une sûreté parfaite, que toutes leurs craintes étoient sans fondement. M. Anson instruit de la terreur qu'elles avoient fait paroître, leur fit dire aussi-tôt qu'elles demeureroient à bord de leur vaisseau; qu'elles auroient les mêmes appar-

ANSON.
Ch. VII.

An. 1741.

ANSON.
Ch. VII.

An 1741.

tements , & continueroient à jouir de tout ce qui étoit à leur usage avant leur prise. Il donna aussi les ordres les plus sévères pour qu'on ne les insultât en aucune maniere , & qu'on ne leur fît aucune peine. Pour leur donner plus de certitude que ces ordres seroient exécutés , & en même-temps pour leur procurer les moyens de se plaindre , si quelqu'un y contrevenoit : il permit à leur pilote qui en général est la seconde personne à bord des vaisseaux espagnols , de rester avec elles comme leur protecteur. M. Anson choisit cet homme par préférence , parce qu'il parut prendre un intérêt particulier à ce qui concernoit ces femmes ; & parce qu'il avoit d'abord déclaré qu'il étoit marié avec la plus jeune. On connut cependant depuis qu'il l'avoit dit uniquement dans la vue de pouvoir mieux les garantir contre le traitement qu'il craignoit qu'elles n'éprouvassent , en tombant entre les mains des Anglois. Cette conduite compatissante , & cette douceur dont on usa avec elles , dissipa entièrement leur consternation ; & elles parurent très satisfaites & très gaies tout le temps qu'elles demeurèrent prisonnières.

Le lendemain matin, le Centurion fut joint par ses deux confors, & ils firent cours au Nord, étant alors quatre voiles de compagnie. Ils virent la mer autour d'eux, d'un très beau rouge, l'espace de plusieurs milles, ce qu'ils attribuerent à la quantité étonnante de frai de poisson qui nageoit sur la surface de l'eau. On en mit dans un verre à boire; elle parut d'abord trouble, & peu de temps après devint aussi transparente que du crystal, avec quelques globules rouges & glaireux qui nageoient dans la partie supérieure. Comme il y avoit beaucoup de bois sur la nouvelle prise, M. Anson donna ordre de réparer les chaloupes, & de mettre des pierriers à la proue, tant de la Barge que de la Pinasse, afin d'en augmenter la force, dans le cas où l'on seroit obligé d'en faire usage pour aborder quelques vaisseaux ou pour faire quelque expédition à terre.

ANSON.
Ch. VII.

An. 1741.

Il fait réparer & armer
ses chaloupes.



CHAPITRE VIII.

Température de l'air dans ce climat : causes de cette température : les Anglois font une nouvelle prise : projet pour surprendre Payta : Description de cette ville : préparatifs pour l'expédition : les Anglois s'emparèrent de la place : ils se rendent maîtres du Fort : ils pillent la ville : les Espagnols se rassemblent : ils ne font aucun mouvement contre les Anglois.

ANSON.

Ch. VIII.

An. 1741.

Température
de l'air dans
ce climat.

LES Anglois continuerent à faire cours au Nord ; & il ne leur arriva rien de remarquable pendant deux ou trois jours, quoique les vaisseaux fussent disposés de façon qu'il étoit à peine possible qu'aucun bâtiment ennemi pût leur échaper. En suivant cette côte, ils observerent qu'il y avoit un courant qui les emportoît au Nord, & qui pouvoit faire faire environ dix milles par jour. Ils étoient alors à peu près à huit degrés de latitude méridionale, & ils com-

mencerent à voir un grand nombre de poissons volants, & de bonites, ce qu'ils n'avoient point trouvé depuis qu'ils avoient quitté la côte du Brésil. On remarque que vers la côte orientale de l'Amérique méridionale ces animaux s'étendent à une latitude beaucoup plus éloignée que vers la côte occidentale. Les matelots ne cessèrent d'en voir sur celle du Brésil que lorsqu'ils furent près du tropique méridional, ce qui vient sans doute des divers degrés de chaleur qu'on trouve aux mêmes latitudes d'un côté ou de l'autre du continent. Il est évident que la température d'un endroit dépend beaucoup plus des autres circonstances que de sa distance au pôle, ou de sa proximité de l'équinoctial. Les gens de l'Escadre trouverent que la côte du Brésil est excessivement étouffante, & que celle de la mer du Sud aux mêmes degrés de latitude, est peut-être aussi tempérée qu'aucune autre partie du globe. En suivant cette côte, ils ne sentirent pas une seule fois le temps aussi chaud qu'on le trouve souvent dans les jours d'été en Angleterre, ce qui est d'autant plus extraordinaire, qu'il ne

ANSON.
Ch. VIII.

An. 1741.

ANSON.

Ch. VIII.

An. 1741.

tombe jamais dans ce pays aucune pluie qui puisse rafraîchir l'air. Sur la côte du Pérou, & même sous la ligne équinoxiale tout concourt à faire préférer le grand air & la lumière du jour ; au lieu qu'en d'autres pays l'ardeur insupportable du soleil rend la plus grande partie du jour inutile pour le travail & pour l'amusement, & que les pluies fréquentes n'y sont pas moins incommodes dans les temps plus tempérés de l'année. Au contraire sous ce climat délicieux le soleil paroît rarement, parce qu'il y fait toujours un temps couvert qui suffit pour cacher cet astre, & pour moderer la vivacité de ses rayons perpendiculaires, sans obscurcir l'air, & sans rendre la lumière du jour mélancolique ou désagréable. Ainsi toutes les parties de la journée sont propres au travail & à l'exercice en plein air, même la fraîcheur agréable occasionnée par les pluies dans les autres climats se fait aussi sentir dans celui-ci où elle est apportée par les brises des régions plus froides du côté du Sud.

Causes de
cette température.

On ne peut douter que cette température agréable ne soit dûe particulièrement au voisinage de ces vastes mon-

agnes nommées les Andes qui, en suivant presque parallèlement le rivage dont elles ne s'écartent que très peu, & en s'élevant plus haut qu'aucunes montagnes qui soient sur la surface de la terre, forment sur leurs côteaux une grande étendue de pays, où suivant le plus ou le moins d'éloignement du sommet on trouve dans toutes les saisons les variétés de toutes sortes de climats. Ces montagnes arrêtent une grande partie des vents d'Est qui soufflent ordinairement sur le continent de l'Amerique méridionale, rafraîchissent la portion d'air qui se fait un passage au-dessus de leur sommet, & entretient la fraîcheur d'une partie considérable de l'Atmosphère qui se trouve contigu aux neiges dont ces montagnes sont perpétuellement couvertes. C'est ainsi que les Andes, en répandant l'influence de leurs sommets glacés sur les côtes voisines & sur les mers du Pérou, font à n'en pouvoir douter la cause de cette température, & de l'égalité qu'on y remarque en tout temps. Quand l'Escadre eut avancé au-delà de l'Equateur, & qu'elle se fut éloignée de ces montagnes, les

ANSON.

Ch. VIII.

An. 1741.

ANSON.
Ch. VIII.
AN, 1741.

Anglois n'eurent plus pour les garantir des vents d'Est que les terres élevées de l'Isthme de Panama qui ne sont que des Taupinieres en comparaison des Andes ; ils trouverent en très peu de temps un climat totalement différent , & en deux ou trois jours ils passerent de l'air tempéré du Pérou , à l'Athmosphère brûlant des Indes occidentales.

Les Anglois
font une nou-
velle prise.

Le 10 de Novembre , M. Anson se trouva à trois lieues de la plus méridionale des Isles de Lobos , située à 6 degrés 27 minutes de latitude méridionale. Etant alors près de la croisière choisie pour le Gloucester , il alla toute la nuit à petites voiles , mais le lendemain matin au point du jour , il vit près du rivage un vaisseau qui avoit passé l'Escadre à la faveur de la nuit , & qui louvoyoit sur la côte. Aussi-tôt qu'il se fut assuré que ce n'étoit pas le Gloucester , il fit lever toutes les voiles , & lui donna la chasse : mais comme il n'y avoit que très peu de vent , ce qui empêchoit les vaisseaux de faire beaucoup de chemin , il donna ordre d'appareiller & d'armer la barge , la pinasse , & celle du Tryal , pour continuer la chasse , & aborder

ce bâtiment. Le Lieutenant Brett, qui commandoit la barge, le joignit vers neuf heures du matin, l'aborda, tira une volée de mousquetterie entre les mâts par-dessus la tête de ceux qui le montoient, & y entra aussi-tôt avec la plus grande partie de ses gens, sans trouver la moindre résistance, les ennemis étant effrayés par la mousquetterie, & par l'éclat des sabres. Le Lieutenant Brett fit aussi-tôt amener les voiles, donna ses ordres pour que le bâtiment joignit le chef d'Escadre, & reprit avec soi les deux pinasses. Quand il fut à quatre milles du Centurion, il se mit dans la barge, avec un nombre de prisonniers qui l'avoient instruit de quelques faits importants, dont il désiroit faire part à M. Anson, le plus promptement qu'il lui seroit possible. La prise se nommoit Nuestra-Senora-del-Carmin; elle étoit d'environ deux cents soixante-dix tonneaux, avoit à bord quarante-trois matelots, & étoit très chargée d'acier, de fer, de planches de cedre, de poivre, de canelle, de poudre, de bleu, de plusieurs belles marchandises Européennes, de tabac en poudre, de rozaies, d'indulgences, &

ANSON.

Ch. VIII.

An. 1741.

de diverses autres especes de marchandises. Quoique cette cargaison fut de peu de valeur pour les Anglois, dans les circonstances où ils se trouvoient, elle étoit cependant une perte plus grande pour les Espagnols que toute autre capture qu'on leur eût faite dans cette partie du monde, puisque ces marchandises avoient coûté de premier achat à Panama, plus de quatre cents milles piastras. Ce vaisseau avoit chargé à Callao, avoit relâché à Payta, pour y prendre un supplément d'eau, & de provisions, & n'étoit parti de cette place qu'environ vingt-quatre heures avant de tomber entre les mains des Anglois. Le Lieutenant Brett apprit par les passagers qui étoient à bord, que peu de jours avant il étoit entré dans le port de Payta un vaisseau dont le maître avoit dit au Gouverneur qu'il avoit été poursuivi par un gros bâtiment, dont la forme & la couleur des voiles lui donnoient lieu de croire qu'il étoit de l'Escadre Angloise; que sur ce rapport, le Gouverneur avoit aussi-tôt envoyé un Exprès à Lima, porter ces nouvelles au Vice-Roi: que l'Officier royal qui résidoit à Payta, craignant

une visite des Anglois, dès les premiers moments de l'avis s'étoit occupé à faire transporter le trésor du Roi, & le sien propre à Piura, ville dans les terres éloignée de quatorze lieues; mais qu'il y avoit une somme d'argent considérable appartenante à quelques marchands de Lima; qu'elle étoit renfermée dans la maison de la douane, à Payta; qu'on devoit l'envoyer sur un vaisseau qui étoit alors dans le port, & qu'on se préparoit de faire mettre à la voile, avec la plus grande diligence, pour aller dans la baye de Sanfonnate, sur la côte du Mexique, où il devoit acheter une partie de la cargaison du vaisseau de Manille.

Projet pour
surprendre
Payta.

On conjectura aussi-tôt que le gros vaisseau qui avoit donné la chasse au bâtiment jusqu'au port de Payta, étoit le Gloucester, ce qui fut confirmé par la fuite. Voyant que celui dans lequel on devoit embarquer l'argent, étoit estimé comme un des meilleurs voiliers, & qu'on lui avoit donné le suif depuis peu, on jugea qu'il n'y avoit aucune apparence de pouvoir s'en rendre maître, si on le laissoit sortir du port. On fit aussi réflexion que les Anglois étoient découverts,

ANSON. que l'allarme étoit répandue sur toute
 Ch. VIII. la côte , & qu'ils ne retireroient plus
 An. 1741. aucun avantage de leur croisiere , ce
 qui déterminâ le chef d'Escadre , après
 s'être informé dans le plus grand dé-
 tail , de la force , & de l'état de la
 place , à tâcher de la surprendre la
 nuit suivante.

Description
 de cette ville.

Payta situé dans un terrain stérile ,
 composé uniquement de sables &
 d'ardoises , est à 5 degrés 12 minu-
 tes de latitude méridionale. On n'y
 trouve pas une seule goutte d'eau fraî-
 che , ni aucune espèce d'herbage ou
 de provision , excepté du poisson &
 quelques chevres : mais à la distance
 de deux ou trois lieues est une autre
 ville nommée Colan , d'où l'on ap-
 porte sur des radeaux à Payta de
 l'eau , du maiz , des légumes , de la
 volaille , & d'autres denrées pour les
 vaisseaux qui y abordent : à l'égard
 du gros bétail , on l'amène de Piura ,
 qui est comme , nous l'avons déjà dit
 à quatorze lieues dans les terres. L'eau
 qu'on apporte de Colan est blanche
 & flatte peu la vue , cependant on
 prétend qu'elle est très saine. Les
 habitants disent qu'elle traverse de
 grands bois de falsepareille , & qu'el-

le est imprégnée du suc de ces arbres. Quoique le port de Payta ne soit gueres autre chose qu'une baie, on le regarde comme le meilleur dans toute cette partie de la côte, & il est vrai que l'ancrage y est très sur & très commode. Il est très fréquenté par tous les vaisseaux qui viennent du Nord, parce qu'il n'y a point d'autre port de rafraîchissement pour ceux d'Acapulco, de Sanfonate, de Réaléjo, & de Panama qui vont à Callao. Le vent leur étant contraire, la plus grande partie de l'année il leur seroit impossible de faire ces longs voyages, s'ils ne relâchoient sur la côte pour avoir de l'eau fraîche. La ville n'a que peu d'étendue, & ne contient qu'environ deux cents familles. Les maisons n'ont que le rais de chaussée, avec des murs de cannes fendues & de torchis, & les toits sont couverts de feuilles. Quoique ces édifices soient très légers, ils suffisent dans un climat, où la pluie est regardée comme un prodige, & où il se passe souvent plusieurs années sans qu'il en tombe.

M. Anson s'informa des forces de la place, & apprit qu'elle n'étoit dé-

ANSON.

Ch. VIII.

An. 1741.

ANSON.
Chap. VIII

An. 1741

Préparatifs
pour l'expédition.

fendue que par un fort, où il y avoit seulement 8 pieces de canon, mais sans fossés ni rempart, n'ayant qu'un simple mur de brique, avec une compagnie très foible pour unique garnison, quoique la ville put armer aisément trois cents hommes de plus.

Le chef d'Escadre, voyant qu'il n'avoit pas besoin de toutes ses forces pour enlever cette place, & jugeant que ses vaisseaux pourroient être vûs à quelque distance, même dans la nuit, ce qui allarmeroit les habitants & leur donneroit lieu d'enlever leurs effets les plus précieux, résolut de faire sa descente uniquement avec les chaloupes. En conséquence il chargea de ce service la barge à dix-huit rames, sa pinasse & celle du Tryal. Il choisit pour cette expédition cinquante-huit hommes, bien fournis d'armes & de munitions & donna le commandement au Lieutenant Brett. Pour prévenir la confusion qui auroit pu arriver par l'ignorance où l'on étoit des rues de la place, & par les ténèbres de la nuit, il donna ordre à deux des pilotes Espagnols de conduire le lieutenant à l'endroit le plus commo-

de pour le débarquement & de servir ensuite de guides à terre ; mais pour s'assurer de leur fidélité , il déclara aux prisonniers qu'ils feroient tous mis en liberté & débarqués à terre , si les pilotes se conduisoient fidèlement. En même temps il dit à ces pilotes que s'ils se rendoient coupables de quelque trahison ou de mauvaise conduite , ils feroient tués sur le champ , & qu'on emmeneroit prisonniers en Angleterre le reste des Espagnols qui étoient à bord.

ANSON.
Chap. VIII.
An. 1741.

Vers dix heures du soir , les vaisseaux étant à cinq lieues de la place , le Lieutenant Brett , avec les chaloupes qui étoient sous ses ordres quitta l'Escadre & arriva sans avoir été découvert à l'embouchure de la baye , mais à peine y fut-il entré qu'il fut apperçu par quelques gens d'un vaisseau qui y étoit à l'ancre & qui se jetterent aussi-tôt dans leurs chaloupes. Ils ramerent vers le rivage , en criant , » les Anglois , les chiens » d'Anglois ; « ce qui jetta immédiatement l'allarme dans toute la ville. Les gens des chaloupes virent en même temps plusieurs lumieres qui alloient & venoient dans le fort avec d'au-

Les Anglois
s'emparent de
la place.

ANSON.
Chap. VIII.
An. 1741.

tres indices qui marquoient que les habitants étoient en mouvement.

Alors le Lieutenant Brett encouragea ses gens à s'avancer en diligence, afin de ne donner aux ennemis que le moins de temps qu'il seroit possible pour se préparer à la défense. Avant que les chaloupes eussent pu gagner la terre, les soldats du fort avoient préparé quelques pieces de canon, qu'ils pointerent vers le lieu du débarquement, la premiere volée passa très près d'une chaloupe & l'on entendit le sifflement des boulets au-dessus de la tête des hommes. Les Anglois redoublèrent leurs efforts, gagnèrent le rivage & une partie fut débarquée avant la seconde volée. Aussi-tôt qu'ils furent à terre, l'un des pilotes Espagnols les conduisit à l'entrée d'une rue étroite, où ils furent à couvert contre le feu du fort : ils se formerent le mieux qu'il étoit possible en aussi peu de temps, & marcherent vers la place d'armes, qui étoit fort grande, à l'extrémité de cette rue, ayant le fort d'un côté & la maison du Gouverneur de l'autre. Dans cette marche qui fut faite avec assés de régula-

rité, les cris & les clameurs de soixante marins, qui étoient depuis si long-temps à bord de leurs vaisseaux, & qui se trouvoient pour la première fois à terre dans un pays ennemi, animés par la joie qui accompagne toujours le débarquement & encouragés par l'espérance d'un butin considérable : les cris, dis-je de cet ardent détachement, joints au bruit des tambours, les firent paroître en si grand nombre dans l'opinion de leurs ennemis, que la crainte fit plutôt chercher aux Espagnols les moyens de prendre la fuite, que ceux de faire de la résistance. Cependant les marchands qui avoient leur trésor dans la ville, s'étoient portés avec un petit nombre d'autres habitants sur une galerie qui environnoit la maison du Gouverneur, d'où ils firent une décharge sur les Anglois; mais quand on eut répondu à leur feu, ils abandonnerent ce poste & les laisserent en possession de la place.

Après ce succès le Lieutenant Brett partagea ses gens en deux partis, dont il chargea l'un d'entourer la maison du Gouverneur, & de s'assurer s'il étoit possible de sa personne,

ANSON.
Chap. VIII.
An. 1742.

Ils se rendent maîtres du Fort.

ANSON.
Chap. VIII.
An. 1741.

pendant que lui même , à la tête de l'autre , marcha au fort pour s'en emparer ; mais il fut très surpris d'y entrer sans aucune opposition , parce que les ennemis l'avoient abandonné à son approche , & s'étoient sauvés par-dessus les murs. Ainsi la place fut emportée en moins d'un quart d'heure , à compter du moment où ils avoient commencé leur descente , sans autre perte que celle d'un homme qui fut tué & de deux blessés.

Le Lieutenant Brett plaça aussitôt une garde au fort , une autre à la maison du Gouverneur & mit des sentinelles à toutes les avenues de la ville , tant pour ne pas être surpris par les ennemis , que pour empêcher de détourner les effets. Ensuite son premier soin fut de s'emparer de la maison de la douanne , où le trésor étoit déposé , & d'examiner si quelques-uns des habitants étoient demeurés dans la ville , afin de prendre les mesures nécessaires. Il vit bien-tôt qu'il n'avoit rien à craindre de ceux qui étoient restés ; la plus grande partie étoient dans leurs lits , quand on avoit surpris la place , & ils avoient

pris la fuite avec tant de précipitation qu'ils n'avoient pas même eu le temps de prendre leurs habits. Le Gouverneur n'avoit pas été le dernier à songer à se mettre en sûreté : il avoit fui devant la plupart des autres demi nud, & abandonné sa femme, âgée de dix-sept ans, qu'il avoit épousée depuis trois ou quatre jours : mais elle fut emmenée en chemise par deux sentinelles Espagnoles, dans le temps où le détachement arrivoit devant la maison. Le petit nombre d'habitants qui étoient restés, furent mis sous une garde dans une Eglise, à l'exception de quelques forts nègres, qu'on occupa le reste de la nuit à transporter le trésor de la douanne & de quelques autres endroits au fort, mais il furent toujours accompagnés d'une file de fusiliers.

Le transport du trésor de la douane fut la principale occupation des gens de M. Brett, mais pendant que les matelots étoient ainsi employés, on ne put les empêcher d'entrer dans les maisons qu'ils trouverent sur leur chemin, pour y chercher leur butin particulier. Ce qu'ils remarquerent d'abord, furent les habits que les Espa-

ANSON.
Chap. VIII.
An. 1741.

Ils pillent
la ville.

ANSON.
Chap. VIII.

An. 1741.

gnols avoient laissés dans leur fuite. Suivant la coutume du pays ; la plus grande partie étoient brodés ou couverts de dentelles d'or ; les matelots s'emparèrent de ces vêtements éclatants , & les mirent par-dessus leurs chausses pleines d'ordure & leurs sales jaquettes ; ils n'oublierent pas les peruques & les chapeaux bordés qu'ils trouverent avec les habits , & quand quelques-uns eurent commencé , ils furent bientôt imités par tout le détachement. Ceux qui arriverent les derniers , ne trouvant plus assez d'habits d'hommes pour s'en parer , prirent les robes & les jupons des femmes ; tous ceux qu'ils trouverent assez riches , ils ne se firent aucun scrupule de les mettre , & de les joindre à leurs vêtements couverts de graisse. M. Brett fut dans la plus grande surprise quand il vit la figure grotesque que leur donnoit ces habillements , & le premier parti qui se présenta à lui dans ce ridicule équipage , étoit si bien déguisé , qu'il eut peine à en reconnoître les hommes.

Cependant le Centurion & les autres bâtimens vinrent à petites voiles à Payta , & vers sept heures du matin ils

se trouverent à l'embouchure de la baye. Quoique ceux qui étoient à bord n'eussent pas lieu de douter du succès de l'entreprise ; ce fut toujours avec la plus grande joie qu'ils découvrirent par le secours de leurs lunettes le pavillon Anglois élevé sur le fort. Alors ils entrèrent dans la baye le plus promptement qu'il leur fut possible ; à onze heures , la chaloupe du Tryal vint à bord du Centurion , chargée de piastras & de vaisselle d'argent , & les Officiers firent leur rapport au chef d'Escadre de tout ce qui s'étoit passé la nuit précédente.

M. Brett s'étoit occupé jusqu'alors à ramasser & à transporter les trésors , sans aucun obstacle , pendant que les ennemis s'assembloient de toutes les parties du pays , sur une colline , derrière la ville. Ils se firent voir en grand nombre , ayant entr'autres deux cents cavaliers , qui paroissoient bien assurés , bien montés , & accompagnés de trompettes , de tambours & d'étendards. Ils firent sur la colline une espece de parade , avec beaucoup d'ostentation , au bruit de tous leurs instruments militaires , en faisant tous leurs efforts pour intimider le petit nombre

ANSON.
Chap. VIII.

An. 1741.

Les Espagnols se rassemblent.

ANSON.
Chap. VIII.
An. 1741.

- d'Anglois qui étoient débarqués ; quoiqu'ils n'en fussent pas la quantité, & pour les engager à abandonner la place, avant d'avoir fini leur pillage. Cependant M. Brett continua tant qu'il fit jour à envoyer le trésor, & à employer les chaloupes pour transporter à bord des rafraîchissements tels que des cochons, de la volaille & d'autres denrées. Pour prévenir toute surprise durant la nuit : le chef d'Escadre envoya à terre un renfort qu'on distribua dans tous les passages qui conduisoient à la Place d'armes, & pour plus grande sûreté, les rues furent fortifiées avec des baricades de six pieds de hauteur. Les ennemis ne firent aucun mouvement pendant toute la nuit, & au point du jour on recommença à charger les chaloupes, & à les envoyer aux vaisseaux.

Ils ne font
aucun mou-
vement con-
tre les An-
glois.

On reconnut alors combien il auroit été important de s'assurer de la personne du Gouverneur, si cela avoit été possible. S'il fut tombé au pouvoir des Anglois, ils l'auroient vraisemblablement engagé à traiter pour la rançon de plusieurs magasins remplis d'effets de grande valeur, que le chef d'Escadre ne pouvoit faire transpor-

rer à bord , faute de place , ce qui auroit été très avantageux de part & d'autre. Ce Gouverneur rassembla toutes les forces du pays , plusieurs lieues à la ronde , & il fut si fier de leur nombre , & si content de son nouveau commandement militaire , qu'il sembloit ne plus s'occuper du sort de son gouvernement. Le chef d'Escadre lui envoya plusieurs méssages de prisonniers qu'on avoit faits , & offrit de recevoir une rançon pour la ville , à des conditions modérées , mais ce Gouverneur étoit devenu si arrogant qu'il ne daigna pas même faire de réponse.

ANSON.
Chap. VIII.
An. 1741.

Fin du Tome onzieme.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce onzieme Volume.

A

- A**LGARROBALES, feves du Pérou, 121.
- Alligator*, ou Caïman du Pérou. Description de cet animal, 36. Ponte prodigieuse des femelles, 37. Leur adresse à prendre le poisson, 39. Comment on en fait la chasse, 42.
- Amancaes*, montagne voisine de Lima, 161.
- Amancaes*, fleur du Pérou, 190.
- Andes*, montagnes d'Amérique. Leur description, 415.
- Anson* (M. Anson) est nommé pour commander une Escadre contre les Espagnols, 258. Il met à la voile : Etat de son Escadre, 259. Il arrive à Madère, 260. Il remet à la voile, 279. Il jette l'ancre à l'Isle Sainte Catherine, 282. Maladies qui se mettent dans son Escadre, 286. Il est trahi par le Gouverneur de Sainte Catherine, 288. Il est battu d'une tempête, 297. Il arrive au Port Saint Julien, 300. Il remet à la voile, 309. Il passe le détroit de Lemaire, 310. Ses Vaisseaux sont horriblement fatigués par les tempêtes, 313. Ils sont jettés vers le Cap Noir, 320. Tous ses Vaisseaux sont dispersés, 321. Le scorbut se met dans le seul qui lui reste, 323. Symptômes de cette maladie, 324. Mortalité entre ses gens, 330. Ils

Ils découvrent l'île de Juan-Fernandez, 331. Ils y abordent après beaucoup de difficultés, 336. Ils sont rejoints par le Tryal, 337. On débarque les malades, 338. M. Anson y fait dresser des tentes, 343. Ils revoient le Gloucester, 354. Difficultés qu'il trouve à gagner l'île, 355. Il aborde enfin à Juan-Fernandez, 358. M. Anson y fait rétablir ses vaisseaux, 361. Il envoie le Tryal à Mafafuera, 363. Il est rejoint par la Pinque l'Anne, 366. Relation de ce qui étoit arrivé à ce bâtiment, 367. & *suivant*. Aventures du Wager, 376 & *suivant*. Retour du Tryal, 392. Ils prennent un vaisseau Espagnol, 395. Ils se mettent en croisière, 401. Ils font une prise, 402. On coule à fonds le Tryal, 405. Ils font une nouvelle prise, 407. Modération & politesse des Anglois. 410. Ils font encore une prise, 416. Instructions qu'ils en reçoivent, 418. Ils se rendent maîtres de
Tom. XI.

Payta, 424. Ils pillent les trésors de cette place, 427.

Antonio (San) montagne du Pérou : dangers qu'on éprouve en la traversant, 54. Grand secours qu'on retire des mulets, 56. *Arauco*, pays du Chili : comment on y fait le commerce, 198. Combien le vin est dangereux pour les habitants, 199. leur manière de faire la guerre aux Espagnols, 201. Leurs Traités de paix & leurs Congrès, 204. Leur attachement aux Missionnaires, 208.

B.

BARAHUO, ville & douanne du Pérou, sa distance de Guiaquil, 22.

Balza, bois du Pérou, 29.

Balzas, Radeaux du Pérou, leur description, 29. Leur construction, 30. Grand usage qu'on en fait dans ce pays, 31.

Barbasco, herbe qui enivre le poisson, 35.

Barrana, ville du Pérou, 151.

Béring, Chef-d'Escadre

T

- Russe , est chargé de faire faire des découvertes , 238.
Bethléem , Ordre de religieux au Pérou , 82. Ils sont chargés du soin des hôpitaux , 83.
Biru , ville du Pérou : sa description , 145.
Bouguer (Monsieur) Astronôme François , se sépare de Dom Ulloa , 3. Il monte avec lui sur la montagne de Pichincha , 93.
Brésil : Description de ce pays , 289. Quantité d'or qu'on en retire , 290. Des diamants , 292. Restrictions mises sur ce commerce , 294.

C.

- CACAOTIER* : Description de cet arbre & de son fruit , 17.
Callao , ville du Pérou , engloutie par un tremblement de terre , 174. Effets terribles de ce phénomène , 176.
Caracol , ville du Pérou : sa distance de Guiaquil , 23.
Cathérine (isle de Sainte) sa situation , 283. Ses productions , 284. Gou-

- vernement de cette isle , 287.
Chagllas , oziers du Pérou , 166.
Chançai , ville du Pérou : sa description , 154.
Cheap (Monsieur) Capitaine du Wager , est séparé de l'Escadre de M. Anson , 321. son vaisseau fait naufrage , 377. Révolte de ses gens , 378. Ils l'abandonnent à terre , 382. Ils gagnent la côte du Brésil , 385. M. Cheap se remet en mer , 386. Il reste à terre avec quatre hommes , 388. Ils gagnent les établissemens Espagnols , 390.
Chili , pays de l'Amérique méridionale : ses richesses & sa fertilité , 197.
Chimbadores , gens qui servent à traverser les rivières dans l'Amérique méridionale , 146.
Chocope , ville du Pérou , 140. Sa description , 141. Pluie extraordinaire qui y tombe , 142.
Christophe (Saint) montagne voisine de Lima : sa hauteur , 160.
Condamine (M. de la) se sépare de Dom Ulloa , 3.

† Il monte avec lui sur la montagne de Pichincha, 93.

D.

DARIEN, Isthme d'Amérique : impossibilité de le couper, 236.

E.

ÉTATS (Terre des) près le détroit de Lemaire : sa description, 310.

F.

FEU (Terre de) près le détroit de Lemaire : Aspect affreux qu'elle présente, 310.

Fonzal, ville dans l'isle de Madère, 260.

G.

GALLINAZO, Oiseau du Pérou : chasse qu'il fait des jeunes Alligators, 38.

Godin (Monsieur) Astronome, se joint à Dom George Juan, 92.

Guanaès, oiseau du Pérou : quantité étonnante de fumier qu'il produit, 188.

Guanchaco, port de mer du Pérou, 143.

Guarmey, petite ville du Pérou, 149.

Guaura, ville du Pérou : sa description, 151.

Guiaquil, ville du Pérou : temps de sa fondation, 5. Sa description, 7. Beauté du teint des habitants, 13. Abondance de poisson dans la rivière de même nom, 33.

L

JAPON. Forme des barques de ce pays, 244.

Figure & politesse des habitants, 245.

Indiens du Pérou : leur adresse à la pêche, 4.

Leur dextérité à conduire les canots, 28.

Leur manière de pêcher, 34. Leur habileté à élever des huttes, 48. Leurs

danfes, 49.

Isla-Verde, isle dans la baie de Puna, 24.

Juan (Dom George) Suite de ses opérations avec Dom Ulloa. Voy. *Ulloa*

pag. 2. & suiv. Il monte avec M. Godin sur la

montagne de Pambamarca, 93. Il commande une Frégate, 195.

Il s'embarque pour revenir en Europe, 211.

Il est pris par les Anglois, 218.
Juan Fernandez (isle de) dans la mer du Sud: bel aspect de cette isle, 333. Origine de son nom, 339. Sa situation, *ibid.* Ses productions, 340. Des animaux terrestres, 344. Des oiseaux, 350. Des poissons, 351.
Jullien (Saint) port de Patagonie, 301.

K.

KAMTCHATKA, ville d'où sont sortis les Russes pour aller faire des Découvertes, 238.
Kurilian, isles entre la Russie & le Japon, 241.

L.

LAMBAYEQUE, ville du Pérou: sa description, 136.
Lima, ville capitale du Pérou: sa situation, 158. Grande place & palais du Viceroy, 161. Eten due de cette ville, 163. Des maisons, 164. Des Eglises, 167. Leurs richesses, 168. Des Couvents, 169. Tremblements de terre auxquels

elle est sujette, 171. Abondance du pays, 182. Nature du terroir, 185.
Lion marin. Description de cet animal, 346. Prodigiousse quantité d'huile & de sang qu'il contient, 349.

M.

MADERE. Description de cette isle, 260.
Mamarumi, ou mer de pierre; magnifique cascade du Pérou, 49.
Manta, baie du Pérou où abordent les Astronomes, 3.
Masa-fuero, isle de la mer du Sud, 362. Sa Description, 392.
Monope, ville du Pérou: sa description, 135.
Monsefu, ville du Pérou, 139.
Mosquites, espece de coufins très incommodes au Pérou, 44.

O.

OCHOTZK, ville où les Russes s'embarquent pour aller aux découvertes, 238.
Orellana, chef Indien pris de force sur l'escadre de Pizarro, 269. Il veut gagner les Anglois, 270.

Ses préparatifs pour la révolte , 271. Cruauté qu'on lui fait souffrir , 272. Il massacre un grand nombre d'Espagnols , 273. Il est tué : ses compagnons se jettent dans la mer , 277.

P.

PASSAMAYO, rivière du Pérou , 154.

Patagonie, pays d'Amérique : sa description , 301. Chasse qu'on y fait des bœufs sauvages , 302. Autres animaux du pays , 305. Des habitants , 306.

Pativilca, ville du Pérou : sa description , 150.

Payjan, ville du Pérou , 140.

Payta, ville du Pérou : sa description , 420. Les Anglois s'en rendent maîtres , 423. Lâcheté du Gouverneur , 427. Il rassemble des troupes , 430.

Pérou. Description des bateaux de ce pays , 25. Ouvrages faits par les Incas , 179. Restes d'une ancienne ville , 191. Pourquoi les Péruviens faisoient leurs maisons sans fondements , 192. Température de l'air au

Pérou , 413. Explication de la cause de cette température , 414.

Pichincha, Montagne voisine de Quito , 75. Désagréments que les Astronomes y éprouvent , 96.

Piura, ville du Pérou : sa description , 126. Commerce de cette ville , 128.

Pizarro (Dom Joseph) Chef-d'Escadre Espagnol , envoyé contre M. Anson , 262. Il entre dans la rivière de la Plata , 263. Son escadre est dispersée , *ibid.* Ses gens sont réduits à la plus grande misère , 264. Conspiration formée , & découverte , 265. Il reçoit quelque secours du Viceroi du Pérou , 266. Il ne lui reste qu'un seul vaisseau , 267. il ne peut doubler le Cap Horn , *ibid.* Dureté de ses gens envers les Indiens , 270. Ils se révoltent contre les Espagnols , 272. Les Indiens sont tous détruits , 277. Pizarro revient en Europe , 278.

Puna, ville du Pérou : sa description , 24.

Q.

QUITO, ville du Pérou : son histoire, 69. Sa situation, 72. Description des Couvents & des autres bâtimens, 77. Administration de la Justice, 84. Des Finances, 85. Gouvernement Ecclésiastique, 88. Fêtes religieuses, 89. Température du pays, 105. Fertilité étonnante de cette Province, 108. Bas prix des vivres à Quito, 110.

R.

RIMAC, vallée du Pérou, qui a donné le nom à Lima, 159.
Russes : Leurs tentatives pour faire des découvertes, 238.

S.

SAN-PEDRO, ville du Pérou : sa description, 140.
Santa, rivière du Pérou : manière de la traverser, 146.
Santa-Maria-de-la-Praxilla, ville du Pérou : sa description, 147.
Séchura, ville du Pérou :

sa description, 131. Habilement des habitants, 132.

Spanberg, Capitaine Russe, part d'Ochotzk pour faire des découvertes, 240. Il va aux isles Kurilian, 241. Il arrive au Japon, 242. Entrevue qu'il a avec les habitants, 245. Il trouve une isle habitée, 248. Son retour à Ochotzk, 249.

T.

TARIGAGUA, ville du Pérou : Singularités sur la température de l'air, 51.
Truxillo, ville du Pérou, 143.
Tumbez, ville du Pérou : sa description, 118.

V.

ULLOA (Dom Antonio de) débarque à la baie de Manta, 2. Il arrive à Guiaquil, 5. Il se rend à Caracol, 44. Combien il est tourmenté des mofquittes, 45. Il arrive à la rivière d'Ojibar, 47. Dangers de ce voyage, 50. Il arrive à Tarigagua, 51. Difficultés qu'il trou

ve dans la montagne de San-Antonio , 54. Il arrive à Guaranda , 63. Il passe le désert de Chimborazo , 65. Suite de son voyage , 67. Il se rend à Quito , 68. Il monte avec d'autres Astronomes sur la montagne de Pichincha , 93. Leurs observations sur le thermometre , 94. Leur habitation & leur maniere de vivre sur cette montagne , 95. Difficultés qu'ils trouvent à faire leurs opérations , 96. Froid excessif des montagnes du Pérou , 99. Leurs stations pour les opérations Astronomiques , 104. Ils sont obligés de partir pour Lima , 115. Ils arrivent à Tumbes , 118. Ils se rendent à Piura , 125. Ils passent à Séchura , 130. Ils arrivent à Monope , 134. Ils s'arrêtent à Lambayeque , 136. Ils passent à Monsefu , 139. Ils arrivent à San-Pedro , 140. Ils se rendent à Chocope , *ibid.* Ils arrivent à Truxillo , 143. Ils passent à Biru , 145. Ils traversent la ri-

viere de Santa , 146. Ils arrivent à Pativirca , 150. Ils se rendent à Guaura , 151. Ils arrivent à Chançay , 153. Ils arrivent à Lima , 155. Dom Ulloa prend le Commandement d'une frégate , 195. Ils se rendent à l'isle de Juan Fernandez avec Dom George Juan , 196. Ils vont au Chili , 197. Ils retournent à Quito , & finissent leurs observations , 211. Dom Ulloa s'embarque pour revenir en Europe , *ibid.* Il est attaqué par les Anglois , 214. Il réussit à leur échapper , 217. Il fait voile pour Louisbourg , 222. Il tombe entre les mains des Anglois , 224. Il est conduit en Angleterre , 226. On lui rend ses papiers. Il est reçu Membre de la Société Royale , 232. Son retour en Espagne , 233.

W.

WALTON , Lieutenant Russe , part pour faire des découvertes , 240.

440 TABLE DES MATIERES.

Il est séparé de Span-
berg, 242. Relation de
son voyage, 249. Il
aborde au Japon, 250.

Son commerce avec les
habitants est interrom-
pu, 253. Son retour à
Ochotzk, 255.

Fin de la Table des matieres du onzieme Volume.

